



BULLETIN
DU
DICTIONNAIRE WALLON

**PUBLIÉ PAR LA
SOCIÉTÉ DE LANGUE
ET DE LITTÉRATURE
WALLONNES**

TOME 22 — 1960
N^{os} 1-4

Dépositaire des publications
de la S. L. L. W. : Librairie
P. Gothier, rue Bonne-Fortune
3-5, Liège ~~~~~

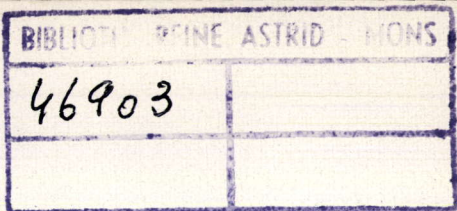
SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE WALLONNES

Local : Université de Liège

Fondée en 1856, la S. L. L. W. a pour but de cultiver la littérature et la philologie wallonnes. Elle organise des concours annuels et publie les meilleures œuvres couronnées. Elle prépare de plus un *Dictionnaire des parlers romans de la Belgique*. Ses publications comprennent notamment un *Bulletin* (69 volumes), un *Annuaire* (34 vol.), un *Bulletin du Dictionnaire wallon* (22 vol.), une *Bibliothèque de philologie et de littérature wallonnes* (2 vol.) et une *Collection littéraire wallonne* (2 vol.). Ces publications sont éditées par la Commission de Philologie de la S. L. L. W. (président : J. WARLAND, rue St-Vincent, 40, Liège).

Tous ceux qui s'intéressent aux dialectes de la Wallonie sont invités à lui adresser des communications ou à s'inscrire au nombre des membres de la Société.

Pour faire partie de la Société et recevoir les publications ordinaires de l'année, il suffit de s'inscrire au Secrétariat et de verser la cotisation annuelle de *membre affilié* (50 fr.) ou de *membre protecteur* (minimum 100 fr.) au compte chèques postaux n° 102927, Société de Littérature wallonne, Liège.



BULLETIN

DU

DICTIONNAIRE WALLON

publié par la Société de Langue et de Littérature wallonnes

XXII

1960

N^{os} 1-4

Vocabulaire général des parlers romans de la Belgique

15^e CAHIER : *âr — arlumer*

par

J. WARLAND

Le premier de ces vocabulaires, rédigé par A. Doutrepont, J. Feller et J. Haust, a paru dans le tome I de ce Bulletin, en 1906. Il s'intitulait « Vocabulaire général de la langue wallonne », mais englobait dès le commencement, outre le wallon proprement dit, les dialectes hennuyers-picards et le gaumais. Comme par le passé, le domaine exploré en vue du « Dictionnaire général des parlers romans de la Belgique » comprend toute la Romania belge. La portée réelle de l'entreprise n'ayant donc pas varié, on y a conformé le titre du Vocabulaire général.

Quatorze cahiers du vocabulaire général et une quinzaine de listes complémentaires, parus dans les années antérieures de ce *Bulletin*, renferment ensemble les mots de *a* à *apwis*.

Les mots qui commencent par *aqu-*, *aqw-* figurent sous *acw-*, dans la liste *ac-*. C'est donc le tour des mots commençant par *ar-*. Leur abondance nous les a fait répartir en deux cahiers : de *ar* à *arl-* et de *arm-* à *arz-*.

Avant d'être livré à l'impression, le manuscrit du présent vocabulaire a été revu, avec un très grand soin, par M. Élisée LEGROS, qui y a ajouté de nombreux compléments d'information : formes et significations inédites, localisations nouvelles, exemples originaux, usages folkloriques, références bibliographiques, etc. Nous l'en remercions vivement.

Dans leur forme actuelle, nos vocabulaires sont une première mise en œuvre des données accumulées dans les archives du dictionnaire wallon. Nous les soumettons à nos lecteurs et correspondants, attitrés ou occasionnels, pour qu'ils contrôlent et, éventuellement, précisent les mots de chaque liste par rapport à leur dialecte, pour qu'ils complètent la liste chaque fois qu'il y a lieu et pour qu'ils nous signalent les erreurs et les omissions de termes, de significations ou de localisation qu'ils relèveraient.

Nos vocabulaires sont donc aussi et surtout des instruments d'enquête, des questionnaires où il faut supposer, attachées à chaque mot, les questions suivantes :

Le mot est-il employé chez vous? — Sinon, par quel autre mot (synonyme) exprime-t-on la même notion?

Est-il employé dans le sens indiqué? — Sinon, dans quel autre sens?

Se prononce-t-il comme nous l'écrivons ici? — Sinon, quelle forme différente faut-il lui donner?

Les points douteux réclament une attention particulière. Nous entendons par là notamment les articles précédés d'un point d'interrogation, les mots placés entre guille-

rets et les questions plus précises insérées dans le corps ou à la suite de tel ou tel article.

Il est indispensable : 1. de veiller à rendre exactement la prononciation locale, conformément à notre orthographe ou en adoptant une graphie aussi phonétique que possible ⁽¹⁾ ; 2. de ne jamais omettre l'accent circonflexe sur les voyelles longues, et de ne l'employer que là ; 3. d'indiquer pour chaque information donnée la localité où s'emploient les formes ou les mots signalés.

Abréviations

Le système abrégatif que nous employons est en général celui des dictionnaires. Le lecteur reconnaîtra facilement les abréviations en *italiques*, indiquant les catégories grammaticales. La traduction française suit immédiatement l'indication de la partie du discours, du genre, du nombre, etc. Les noms des localités et des régions ont la majuscule : Namur, Ardennes. Les noms des dialectes ne l'ont pas : namurois, ardennais. Ces noms sont écrits en entier ou abrégés d'une manière facilement intelligible :

Ard. = Ardennes, ard. = ardennais ; Charl. = Charleroi, carol. = carolorégien ; gaum. = gaumais ; Lg. = Liège, lg. = liégeois ; Malm. = Malmedy, malm. = mal-médien ; Neufch. = Neufchâteau ; Stav. = Stavelot ; Verv. = Verviers, verv. = verviétois, etc. Quand la localité n'est pas indiquée, le mot est liégeois.

Les noms d'auteurs, de correspondants et de témoins sont en PETITES CAPITALES. Nous supprimons beaucoup de mots et de signes inutiles ; ainsi « Malmedy : VILLERS » signifie : « utilisé à Malmedy, d'après le dictionnaire de VILLERS ». Le signe ~ (tildé) sert à éviter la répétition du ou des mots qui font l'objet de l'article.

(1) Voir ci-après, pp. 6-10, la notice « Orthographe ».

Nous citons comme suit les auteurs, ouvrages et publications :

- ALW = Atlas linguistique de la Wallonie. Tome 1 : Aspects phonétiques, par Louis REMACLE, Liège 1953 ; tome 3 : Les phénomènes atmosphériques et les divisions du temps, par Élisée LEGROS, Liège, 1955.
- Ann. = Annuaire de la Société de Littérature wallonne.
- BASTIN, Plantes = Abbé Joseph BASTIN, Les plantes dans le parler, l'histoire et les usages de la Wallonie malmédienne. Liège 1939.
- BDW = Bulletin du Dictionnaire wallon, I-XXII, Liège 1906-1960.
- BODY = A. BODY, Vocabulaire des agriculteurs (BSW 20), des charrons, charpentiers et menuisiers (BSW 8), des couvreurs en chaume (BSW 11), des poissardes (BSW 11), des tonneliers (BSW 9).
- BRUNEAU = Ch. BRUNEAU, Enquête linguistique sur les patois de l'Ardenne. Paris 1914.
- BSW = Bulletin de la Société de (Langue et de) Littérature wallonne(s), 1-69, Liège 1858-1953.
- BTD = Bulletin de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie, I-XXXIII, 1927-1959.
- C, CAMBR., CAMBRESIER = M. R. H. J. CAMBRESIER, Dictionnaire wallon-françois, Liège 1787.
- COPPENS = Joseph COPPENS, Dictionnaire aelot, wallon-français, parler populaire de Nivelles. Nivelles, s. d. (1950).
- DASNOY = DASNOY, Dictionnaire wallon-français. Neufchâteau 1856.
- DEFRECHEUX = Joseph DEFRECHEUX, Vocabulaire des noms wallons d'animaux, 3^e éd., Liège, s. d. (1893).
- DELM(OTTE) = DELMOTTE, Glossaire montois, 1812 (éd. du *Ropieur*, 1905).
- DETHIER = J. F. DETHIER, Dictionnaire verviétois manuscrit (vers 1820).
- DFL = J. HAUST, Dictionnaire français-liégeois, publié sous la direction d'Élisée LEGROS. Liège 1948.

- DL = J. HAUST, Dictionnaire liégeois. Liège 1933.
- DWC = Fl. DEPRÊTRE et R. NOPÈRE, Petit Dictionnaire du wallon du Centre. La Louvière 1942.
- EMW = Enquêtes du Musée de la Vie wallonne. Liège 1924 et sv.
- F, FOR., FORIR = H. FORIR, Dictionnaire liégeois-français, 2 volumes. Liège 1866-1874.
- F. D. = F. DELFOSSE (?), Dictionnaire namurois manuscrit (1850?).
- FEW = W. VON WARTBURG, Französisches Etymologisches Wörterbuch.
- G, GG, GRANDG. = Ch. GRANDGAGNAGE, Dictionnaire étymologique de la langue wallonne, 2 volumes, 1845-1880.
- GOTH(IER) = GOTHIER, Dictionnaire français-wallon. Liège 1879.
- H, HUB., HUBERT = Jos. HUBERT, dictionnaire wallon-français, 2^e éd., Liège 1868.
- HAUST, Étym. = J. HAUST, Étymologies wallonnes et françaises. Liège 1923.
- HÉC., HÉCART = G. A. J. HÉCART, Dictionnaire rouchi-français, 3^e éd., Valenciennes 1834.
- LET(ELLIER) = LETELLIER, Vocabulaire montois-français (*Arm. de Mons*, 1866 et suiv.).
- LIÉGEOIS = Éd. LIÉGEOIS, Lexique du patois gaumais (BSW 37). — Complément du lexique gaumais (BSW 41, fasc. 2). — Nouveau complément du lexique gaumais (BSW 45).
- LOB., LOBET = J.-M. LOBET, Dictionnaire wallon-français (dialecte verviétois). Verviers 1854.
- P, PIRSOU = L. PIRSOU, Dictionnaire wallon-français, dialecte de Namur, 2^e éd., Namur 1934.
- R, REM., REMACLE = L. REMACLE, Dictionnaire wallon-français. Liège, 1^e éd. 1823 ; 2^e éd. 1839.
- SCIUS = Hubert SCIUS, Dictionnaire malmédien manuscrit, 1893.
- SIG(ART) = SIGART, Glossaire étymologique montois. Bruxelles 1866.
- Spots = Jos. DEJARDIN et Jos. DEFRECHEUX, Dictionnaire des spots ou proverbes wallons, 2^e éd., Liège 1891-1892.

VERM(ESSE) = VERMESSE, Dictionnaire du patois de la Flandre française. Douai 1867.

VILLERS = A.-F. VILLERS, Dictionnaire wallon-français (manuscrit), dialecte de Malmedy, 1793. (L'édition de ce dictionnaire par le Club wallon de Malmedy est actuellement arrivée à la lettre *Xh*-).

W, WISIMUS = Jean WISIMUS, Dictionnaire populaire wallon-français en dialecte verviétois. Verviers 1947.

WALL(ONIA) = Wallonia. Archives wallonnes de jadis, de naguère et d'à présent. 22 tomes, Liège 1893-1914.

WASLET = J. WASLET, Vocabulaire wallon-français (dialecte givetois). Sedan 1923.

Orthographe

On suit le système Feller, qui combine dans de sages proportions les principes opposés du phonétisme et de l'étymologie ou de l'analogie française ; il note exactement les sons parlés, mais aussi, dans la mesure du possible, il tient compte de l'origine des mots, de la grammaire et de l'histoire de la langue ⁽¹⁾.

Voyelles pures

- a — *ă* bref : *adji*, *crama*, *same*, *vèrdjale*.
- â — *ā* long : *âbe*, *bâbe*, *lârd*, *mâ* (ardennais) ; *diâle*.
- â — intermédiaire entre *ā* et *ò*, comme dans l'anglais *hall* : *âbe*, *lâme*.
- é — *é* fermé plus ou moins bref à la finale : *osté* ; *é* long au commencement et à l'intérieur : *éle*, *éye*, *féve*.
- é — *é* fermé long : *forné* (Robertville).

⁽¹⁾ Pour plus de détails, voyez J. FELLER, *Essai d'orthographe wallonne* (BSW 41, fasc. 1, pp. 1-237), et *Règles d'orthographe wallonne* (BSW 41, fasc. 2, pp. 45-96).

- è — è ouvert bref : *ivièr* (Stavelot-Malmedy) ; *èvôye*, *hèna*, *norèt*, *tchafète*.
- ê — è long plus ou moins ouvert : *êwe*, *mêsse*, *warokê*, *fornê*, *têre* (terre), *fiêr* (fer) ; souvent encore noté *ai* par analogie avec le français : *maisse* (maître), *taire* (taire).
- e — sauf dans les désinences *-er* et *-ez* (qui valent *é*), *e* ne se prononce pas et peut, de ce fait, se remplacer par l'apostrophe : *êwe* = *èw*, *prandjeler* ou *prandj'ler* = *prădzlê*, *vèyez-ve* ou *vèyez-v'* = *věyěf* ; *blamée* (« flambée », Stav.-Malm.) = *blamě* ⁽¹⁾.
- eu, œ, ě notent œ bref : *leune* (« lune », liég.), *tœt* (« toit », ardennais) ; ě s'emploiera pour la voyelle, accentuée ou non, correspondant à *e* ou *i* français : *měsure* (« mesure », Robertville), *amě* (« ami », Perwez).
- ĕ — ĕ ouvert long : *mĕr* (« mur », verviétois).
- œ — œ fermé bref : *rèzœ* (« rasoir », Robertville).
- eû — ĕ fermé long au commencement et à l'intérieur : *eûrêye*, *beûre* ; moins long à la finale : *rèzeû*.
- i — i bref : *iviêr*, *ribote*, *ami*, *alez-i*.
- î — î long : *ivièr* (Stavelot-Malmedy) ; *dj'îrè*, *dj'î va*, *fîve*, *vol'tî*.
- o — ô ouvert bref : *ohê*, *norèt*, *rowe*, *ribote*, *éco*.
- ô — ô fermé long : *ôle*, *ôte*, *pôve*, *trô* ; souvent encore noté *au* par analogie avec le français : *aute*, *pauve*.
- ó — son intermédiaire entre *ô* et *ou* : *cóp*, *pôve*, (ou *côp*, *pôve*) (« coup, pauvre » ; namurois).
- ò — ô ouvert long : *èsse èl mōwe* (Esneux).

(¹) On trouvera cependant, dans certains exemples cités, des formes de l'article ou de l'adj. pos.. (*les*, *des*, *mes*, *tes*, *ses*) ou d'autres mots (*argerón*, *ertchet*) contenant des *e* de timbre bien distinct, mais non marqué par un accent, nos sources écrites ne l'indiquant pas.

- u** — *ũ* bref : *ustèye*, *i prusse*, *lu* ; *luskèt* (« louche, bigle », Liège).
û — *û* long : *ût'*, *rafûler*, *i r'çût* ; *lûskèt* (Malmedy).
ou — *u* bref : *oute*, *bouter*, *tchènou*.
oû — *û* long : *oûve*, *boûre*, *coûr*, *hoûter*.

Voyelles nasales

- an** — *ã* : *banc*, *candjî* ; *banne* ou *ban·ne* (prononcez *bân*).
in — *ẽ* : *è* ouvert nasal : *pinde* ; *rinne*, *rin·ne* (pron. *rên*) ; quelquefois *-ain*, *-ein* comme dans les mots français identiques : *main*, *plein*, *fontaine* (*fôtên*).
én — *ẽ* : *é* fermé nasal (Hainaut, Brabant) : *bén*, *cwén*.
on — *õ* : *ò* ouvert nasal : *conter*, *ploumion* ; *èssonne*, *èson·ne* (pron. *èsôn*), *pèrson·ne* (Namur), mais *pèrsone* (Liège).
ón — *õ* : *ó* fermé nasal (Robertville) : *pónsîre* « poussière ».
un — *œ* : *djun* « juin ».

Semi-voyelles

- y** — toujours après une voyelle : *hâye* « haie », *vèy* « voir », *oûy* « œil, aujourd'hui », *miyète* « mie », *miyeter* « émietter », *payis* « pays », *poyon* « pous-sin » ; — *y* ou *i* après une consonne : *diâle* ou *dyâle*, *tiêr* ou *tyêr*, *popioûle* ou *popyoûle*, *piède* ou *pyède* ; *pacyince*, *consyince*.
w — *wandion*, *wihète*, *awireûs*, *âwe*, *fwért*, *catwaze*, *cwène*, *cwèri* (*qwèri*). — Nous n'employons jamais *oi*, qui est équivoque.

Consonnes

- b, p ; d, t ; g, c, k, qu ; v, f ; l, r ; m, n** ont la même valeur qu'en français.

j, ch ont la même valeur qu'en français : *chal* « ici », *chèrvi* « servir » ; *grujale* (« groseille », verviétois).

dj — *djène*, *wadjî*, *prandjeler*, *dj'a*, *vizèdje* ; *qui vou-djdju* dire ?

tch — *tchèt*, *bètchète*, *bètch*, *vatche*.

h devant voyelle, marque une forte aspiration : *haper*, *heûre* « secouer », *home/houme* « écume » ; *ohê* « os », *oûhê* « oiseau » ; à la fin d'une syllabe ou d'un mot, *h* note une fricative vélaire ou palatale : *take* « poche », *âhe* « aise », *crêhe* « croître », *frumihe* « fourmi », *cêlihe* « cerise », *ouh* « huis, porte » ; — mais : *ome* « homme », *eûre* « heure », *abit*, *iviêr*.

h — *h* fortement aspirée et légèrement mouillée (seulement à l'Est : Vielsalm, Robertville) : *fiârdé* « ébréché ».

s, ss, ç, c, z s'emploient suivant l'analogie du français : *pinser* « penser », *picî* « pincer », *sot*, *sope* « soupe » ; *raviser* ou *ravizer*, *rèseû* ou *rèzeû*, *masindje* ou *mazindje* ; *tûzer* ; *alans-i* ; *pacyince* « patience » (nous n'employons jamais le *t* sifflant du français), *lèçon*, *lim'çon*, *èmôcion*, *ocâsion* ou *ocâzion* ; *èssonne* (*èsôn*), *rissemèler* ou *ris'mèler*.

gn — *n* (*n* mouillée) : *magnî* ; *lès gngnos* « les genoux ».

ly — *l + y* : *talyeûr* « tailleur », *gâlyoter* « pomponner ».

ŋ, ɲ — *ng*, comme dans l'all. *lang*.

REMARQUES. — 1. Sauf *ss*, la consonne n'est doublée que dans les rares cas où elle se prononce double : *êlle ènn' ala*, *dji courrè* « je courrai », *i mourrèût* « il mourrait », *qui vou-djdju* dire ?

2. Nous marquons de la minute (') toute consonne finale

qui se prononce alors que, dans le correspondant français, elle reste muette : *prèt'* (prêt), *fris'* (frais), *nut'* (nuit), *i mèt'* (il met), *toûbac'* (tabac), *gos'* (goût), *arès'* (arrêt), *èstîn'* (étaient).

3. La consonne douce finale se prononce forte à la fin de l'expression ou devant une consonne initiale forte : *il èst pôve* (= *pôf*) ; *i veût dobe* (= *dôp*) ; *on grand manèdje* (= *manèch*) ; *on pôve tîmps* (= *pôf*). Elle reste douce devant une initiale vocalique (*on pôve èfant*) ou devant une consonne initiale douce (*ine pôve djint*).

4. L'apostrophe s'emploie pour remplacer une voyelle éliée : *i n' dit rin* ; *dj' ènnè vou* ; *quî 'nnè vout?* ; *éco 'ne fèye* ; *prandj'ler* ou *prandjeler* ; *doûç'mint* ou *doûcemint*.

5. La liaison est indiquée par le trait d'union : *liég. lès-èles* (pron. *lèzél* ; = les ailes), *nos-avans* (pron. *nòzavā* ; = nous avons), *lès grantès-êves* (pr. *lè grâtezèw* ; = l'inondation), *in-ome* (pr. *inòm* ; = un homme), *malm. on-âbe* (pr. *ônāp* ; = un arbre) ⁽¹⁾. — Nous écrivons : *il èst-èvôye* ou *il è-st-èvôye* (pron. *èstèvôy*) ; *il èst pris* (pron. *èpri*) ; *il a-st-avou* ; *mi-âme* (pron. *myām*) ; *ti-éye* (pron. *tyéy* ; ardennais ; = ton aile).

6. On aura recours au système phonétique toutes les fois qu'il sera nécessaire.

⁽¹⁾ Nous omettons cependant de marquer la liaison lorsque nos sources écrites ne l'indiquent pas.

VOCABULAIRE : âr — arlumer

1. **âr**, *fém. âsse adj.* « ars », brûlé ; dans des toponymes : *âr-bwès*, *âr-mont*, *âr-tchène*, *âsse-hé* (*âsse-hé*), *âsse-fagne*, « Larbuisson », « Larmoulin » ; cf. *BTD* XIII, 47 et 55, etc.

2. **âr** (Frameries) *s. m. arc*. DELMOTTE signale *ar* pour Mons ; mais le mot n'est pas repris dans le Glossaire étymologique montois de SIGART. D'autre part nous relevons *ar* à Quaregnon, *nar* à Mons, et *dar* « arc » à Sirault. Ces renseignements demandent confirmation ; indiquer notamment si le *a* est long ou bref. — Le Vocab. du tapissier-garnisseur, par L. Colinet, donne « *âr*, arc : garniture en bois recourbé que l'on fixe au plafond au moyen d'une broche de fer et qui sert à supporter les rideaux d'un lit ». (D'après SEMERTIER, cet objet s'appelle *oné d' lét*). | **âr-boutant** (JACQUEMIN : Vocab. lg. des serruriers) *s. m. arc-boutant*. | **âr-à-balètes** (Frameries), arbalète. Voir aussi, ci-après, les articles *arbalète*, *arc*, *arc-boutant*.

3. **âr** (Ellezelles, Luvingne) *adj. franc, hardi, téméraire* : *i faut iète âr pou é fé dès parèyes* (Ellezelles) ; à Mouscron (MAES) : *hard*, *fém. harse* [= *ars(e)*], hardi, audacieux, effronté ; habile (Tourcoing) : *i-a dès ârs filous sur la tête* ; carolor. *il èst co pus « hârt »* (lire *âr*) *què mi « de qui oublie facilement un affront »* ; cf. *BTD*, VIII, 460 et XI, 189. Pour Lille, etc., voir FEW, XVI, 174 b).

4. **âr** (Bouvignes-Dinant, Celles-lez-Dinant, Chastre-Villeroux, Ciney, Namur, Ste-Marie-Geest) *interj. cri du charretier* : *dia, à gauche, c'est-à-dire vers le conducteur ; d'où aussi âr, vinoz !* (Celles-lez-Dinant, Ciney), *âri, vinoz* (Bouvignes), *tournez court ; âr èt ote* (ibid.), à gauche et à droite, de-ci, de-là, à hue et à dia. — C'est sans doute à cet article qu'il faut ranger l'expression *i n' comprind ni ôr ni âr* « il ne comprend ni *a* ni *b* », qui est signalée à Marche-lez-Écaussines ? — Lg. *hâr*, *hâr èt hote*.

5. **âr** [ou **archèle**] (Marche-lez-Écaussinnes) *s. f.* osier, branche de saule. — Lg. *hârt*, fr. *hart* ; cf. *ârt*.

1. **ara** (Virton : MAUS ; Dampicourt) *s. m.* (qqf. *fém.*?) toit à porcs ; (Buzenol), petite écurie. — Voir ci-dessous *aran*.

2. **ara** (LOBET), boutade, fantaisie, caprice. — Ce mot est-il connu ou signalé ailleurs ? Quel en est le genre ?

arabe [äräp] (Bouvignes-D., Centre : DWC, Ciney, Givet, Jalhay, Lg., Mons, Prouvy-Jamoigne, Stave, Verviers, Virton, Wiers), **arâbe** (Charleroi, Chastre-V., chestrolais : DASNOY p. 25, Chiny, Court-St-Ét., Houdeng, Frameries [? ; cf. -â- ci-après], Jamioulx, Malmedy : VILLERS, Namur : PIRSOUL, Nivelles, Rossignol, Stambruges, Vielsalm, Wavre), **arâbe** [-âp] (Frameries), **ârabe** (Coo, Faymonville, Malmedy : SCIUS, Ovifat) *adj.* et *subst.* avare, grippe-sou, sordide, usurier, juif (syn. *scrêpe* [Court-St-Ét.], *écrêpe-sayère* [Wiers]); personne très économe, presque avare (Stambruges) : *on vî arabe, ine vèye arabe ; il èst si arabe ; c'èst dès arapès djîns qui touw'rît on piou po-z-avu l' pé* (Lg : DL) ; *Mossieu Scrêpesaîère, ein gaïard qu'a des iards, est co pus arabe qu'ein arabe marocain* (Mons : ROPËUR) ; *in vî arabe, in vî pouché qui n' fâre don bin qu'après sa moûy [-rt?]* (Virton : MAUS).

arabèsse (FORIR, REMACLE, LOBET) *s. f.* arabesque. | **arabique** (FOR., REM., LOB.) *adj.* arabique : *gôme arabique* (FOR., Verv. : W).

« **arabille** *s. f.* mensonge, fable, conte bleu » (Mons : DELM.).

arabi (Namur : PIRSOUL) *adv.* extrêmement : *c'èst arabi tchêr*. — Cp. DELMOTTE : *enrabié, enrabis*, *adj.*, enragé. — Voy. *aroubi, araper, arawer*.

1. **arache, arachure** (Centre : DWC) *s. f.* déchirure : *dj'ai 'ne grande ~ à m' marone*.

2. **arache** (Issancourt), **ariche** (Sévigny-la-Forêt) *s. f.* débris de chanvre (?) qui servent à faire des sacs, des liens pour les veaux, etc. — (France non wallonne : BRUNEAU, 263).

3. **arache** *s. f.* : *arache dou b'gniau*, caisse ou coffre du tombe-

reau, partie du tombereau que l'on peut enlever des roues (Ellezelles, Wiers, Wodecq, etc.) ; *bau d'arache*, poutre qu'on place sur les côtés du coffre d'un chariot de façon à pouvoir élargir la base d'une charretée de foin, de paille, etc. (Maisières, Stambruges, etc.). Peut-on distinguer *bau* « poutre » de *bos*, *bôs* « bois » dans cette expression ?

4. **Arache** *n. pr.* : à Tournai, on va « servir sainte Arache » pour obtenir la guérison des crises épileptiformes ; cf. PONCEAU, de même « sainte *Arache*, sainte du béguinage ». En fait, il s'agit de « saint-*Arache* » (st Érasme) ; voir RAVEZ, *Folkl. de Tournai...*, p. 79-80 ; EMW, 7, p. 123 ; etc.

aracher (Mons, Tournai), **arachi** (Bouvignes-D., Chastre-V., Givet, Nivelles, Tourinnes-la-Grosse), *arachi dès canadas* (des pommes de terre, Givet : WASLET), **arachi** ou **-i** (Centre : DWC, Charleroi, Court-St-Ét., Ellezelles, Fosses-lez-Namur, Houdeng, Mouscron, Namur, Nivelles), *arachi lès pètotes à l'escoupe* (Godarville), **aratchi** (Chassepierre, Chiny, Ste-Marie-sur-Semois), **arâtchi** (Dampicourt) *v. tr.* arracher ; déraciner ; égratigner, écorcher ; déchirer. — Si ce verbe est employé dans votre dialecte, précisez en la forme et le sens. Donnez, éventuellement, les synonymes usités et les divergences d'emploi : « arracher » une dent, mais *ráyî* les pommes de terre ou un arbre, etc. ? | **arachadje** (Chastre-V., Court-St-Étienne), **arachâdje** (Nivelles), **arat Chadje** (Villance : ALW 3, 187b), **ara(t)chêdje** (LOBET), **arâtchadje** (Dampicourt) *s. m.* action d'arracher, divulsion, arrachage. | **aracheû** [-eûse] (Charleroi, Chastre-V., Court-St-Ét., Godarville, Namur), **aratcheuy** [-eûse] (gaumais) *s. m.* [f.] arracheur [-euse] ; *aracheû d' dints* (Centre : DWC, Givet, Mons, Mouscron, Nivelles, Tournai) dentiste ; *i mint come on-aracheû d' dints* (Wavre). | **arach'mint** (Nivelles) *s. m.* arrachement. | **arachûre** (Charleroi, Namur) *s. f.* écorchure ; *arachure* (Centre : DWC) *s. f.* déchirure.

araciner (Charleroi, Olloy, **arêciner** (Scry-Abée), **aracinèy** (gaumais) *v. tr.* enraciner ; *s'aracinèy* (gaumais) s'enraciner. **aradje**, voir *arêdje*.

aradjé, -i, enragé, -er : voir *arèdjî*.

arâfli (Vielsalm), rafler vers... : voir *arâv'ler*.

aragne, araignée : voir *arègne*.

aragon (Ath) *s. m.*, **aragone** (Deux-Acren, La Hestre, La Louvière, Mons, Nivelles, Péruwelz, Stambruges, Thuin, Wiers) *s. f.* estragon (herbe potagère aromatique), *Artemisia dracunculus* L. — Syn. *dragone* (Lg., Namur, etc.).

Aragone : sainte ~, invoquée à Villers-Poterie : *mau d' sinte A.*, croûte de lait (Biesme) ; cf. EMW, VI, p. 83. Voir aussi COPPENS pour Nivelles (*v^o dronkes*) : on va *r'clamer ste Aragonde* à Soignies pour les achores.

« **arain** » *s. m.* airain, bronze, fer. — Où ce mot est-il encore en usage ? Quel en est le sens exact ?

araine, -er, -î, -ier. — Voy. *arène*.

araire *s. f.* charrue. — Voy. *arère*.

arajoule (Chastre-V., Court-St-Ét.) *s. f.* (?) chose mauvaise à boire ou à manger : *C'est co pîre quë d' l'~* (Chastre-V.) ; employé dans la seule expression *pûwer come l'~* « puer très fort » (Court-St-Étienne).

arak (REMACLE², LOBET) *s. m.* arack, ratafia.

arake (Mouscron) *s. f.* salive, crachat.

à-rake (Charleroi) *loc. adv.* jusqu'au bord ; « mesurer un setier de grain à *rak*, c'est le remplir de façon que le grain ne vienne qu'à ras du bord et du fer du milieu » (GRANDG. II, 272).

arakié, **èrakié** *part.-adj.* en panne, arrêté (Dour). Cf. *rèster in rac*, rester en plan, en rac (Mouscron), et ci-après *araskié*.

1. **aramî** (Vielsalm : HENS) *v. tr.* ramer (les pois, haricots) vers celui qui parle ou regarde.

2. **aramî** et **aram'tî** (Vielsalm) *v. intr.* arriver avec effort.

arampyî (Malmedy) *v. intr.* ramper, se traîner vers celui qui parle ou regarde : *foû dès cwanes, arampioz !* (Malm. : ARMO-NAC 1914, p. 70).

aran (gaumais) *s. f.* (?) (*s. m.* à Botassart) tet, toit à pores, étable à pores : *I n' faut-me bâti l'~ avant (ou sè) l' pouché* (Prouvy). *Ine maujan coume in-aran* (Chiny). *I n'ant-me gâté l'~*, ironiquement : « c'est un couple bien assorti » (Prouvy-Jamoigne) ; *aran* est fourni par DASNOY, p. 25 et 159, mais d'après G. GOFFINET est gaumais, non chestrolais. — Comp. *on ran d' pourcès* (Ortheuville-Tenneville), *in ran d' pourcha* (Houdeng), etc. Cf. DL, v^o ran.

arané, éreinté. — Voir *arèné*.

s'aranh'ner (Andenne), **s'aronhî** (Waremmes : DFL), **s'aronh'ner** (Neuville-sous-Huy) *v. r.* s'acoquiner, s'encanailler.

aranjer, **aranjemint**. — Voir *arindjî*.

arantche *s. f.* hirondelle. — Voir *aronde*.

s'arantèy (Ste-Marie-sur-Semois) *v. r.* s'acoquiner, s'encanailler (compris comme dérivé de *aran*) : *ouce qu'i s'è ètu arantèy?*

arantoûle (Ruelle, St-Léger), **arantwale** [äratwāl] (Buzenol, Chiny, Florenville, Rossignol, Virton), **arantwane** (Dampicourt), **arantwèle** (Doisches), **arentouœle** (Ellezelles), **rantwale** (Fauvillers), **arantwèye** (Vonèche), **rantwaye** (Bastogne), **ranteûye** (Buret-Tavigny, Grandménil, La Roche, Lierneux), pléonasme : *ranteûyes d'arègne* (Ortheuville-Tenneville), **rantûye** (Vielsalm) *s. f.* toile d'araignée : *An wat bin qu'an n' nêti-me souvat, ca i-gn-è bravemat dès arantwales das ç'ci* (Chiny). *Cisse teûye la èst si tène qu'île trawe* ; *vos dirîz dol ranteûye* (La Roche), cette toile est si tenue qu'elle se troue ; vous diriez de la toile d'araignée. — Voir aussi *arincrin*, *arègnie*, *arnitwale*.

araper *v. intr.* et *tr.* atténuatif de **arèdji** « enrager » ; s'emploie dans des imprécations : *fât-st-araper!*, *diâle m'arape!*, *qui n'arape-t-i!*, *i fait tchôd qu'arape*, il fait extrêmement chaud (Lg. : DL) ; *i va qu'arape* ; *i-ènn' a qu'arape* ; *i 'nn' a dès frûtédjes qu'arape* (Jalhay) ; **qu'arape** est employé comme une espèce d'adverbe au sens de « très, fort. beaucoup, vrai-

ment, extrêmement, diablement » : *c'est qu'arape damadje*, c'est vraiment dommage ; *ci sèrèût qu'arape bin toumé* ; de là, par analogie, l'adverbe **qu'arapemint** = *èwarêye-mint*, *fameûs'dumint* (Vottem), **carap'mint**, **carap'dimint**, extrêmement, excessivement (Lg. : DL) : *i fêt ~ tchôd.* | **arapé** (Lg) *part.-adj.*, atténuatif d' *arêdjî* « enragé » : *c'est-in-arapé farceûr* (DL). — Voyez aussi *arabi*, *arawer*, *arêdjî*, *ariper*, *ariwer*, *aroubi*.

arapî (Vielsalm) *v. tr.* = *rapî* (râper) vers...

à-ras' (Trembleur, Lg, Ovifat, Chastre-V., Namur, givetois), **à-râs'** (Godarville), au ras (rez), au niveau de : *côper ~ dèl tèrè* (Nam.), *à râs' dè tèrè* (Godarville), *conper sès tchfias ~* (Chastre), *ricôpez vosse papî à-ras' dèl rôye à crêyon* (Trembleur), *li còp li passa ~ dèl narène* (Lg : FORIR) ; *lès poyes ont plouk'té l' wéde ~ dè tèrè* (Ovifat).

ârasse (Lg : FORIR, Hesbaye : GRANDGAGNAGE), **ârasse** (où ?) **aurôse** (Jodoigne, Namur, Pérot-Chaussée) *s. f.* arroche (plante potagère) : *ë n' crét dins ç' téré-la que dès vauvales ~ dès aurôses* (Pérot-Ch.) ; *mète di l'ârasse divins 'ne vête sope* (FORIR) ; *on mougne dès-aurôses quand on n'a rin d'ôte* (PIRSOUL). — Le vocabulaire de l'apothicaire-pharmacien signale **Arâse** [*ârâse*?], arroche hastée, *Atriplex hastatum* L. — Voir *âripe*.

araser *v. tr.* araser ; **aras'mint** *s. m.* arasement. — Voir *arazer*.

araskié (Mons : SIGART) *part.-adj.* arrêté : *ête ~*, être arrêté, embourbé. — Cf. ci-dessus *arakié*.

arassoti (gaumais : La Haye-Bellefontaine, Ste-Marie-sur-Semois, etc.) *v. intr.* enrager : *fâre arassoti* ; *arassoti pou faire qch.* | **arassoti** (Ste-Marie-sur-Semois, Tintigny, etc.) *adj.* tout sot de, qui raffole de quelqu'un ou de qch. : *arassoti après lès fîyes, pou couri aus dicâces* ; **arassoti**, **-iye** (Ste-Marie-sur-Semois) *adj.* tenace à la besogne : *â ! l'arassoti ! i s' fâre pèri !* ; *in-n-arassoti* (Ste-Marie-sur-S.), un enfant remuant ; (La Haye-Bellef.) *arassoti à médji au sèy èt à l'owe*, avare au point de manger du sel et de l'eau.

à **rasta** (FOR. REM. LOB., Ovifat, Trembleur) : *dimani à-rasta*, rester court, perdre le fil de son discours : *i d'mora à rasta*, l' gueûye à lādje, come s'il aveût 'ne mitche è gozi (REM.) ; en repos, tranquille : *i-èst si r'mouwant qu'i n' pout né d'mani eune minute à rasta* (Trembleur) ; *vo-le-la à rasta* se dit (aussi) d'un homme remuant qui est mort (Ovifat). — Comp. à *rèsta*.

? **arat** : drappe en arat (B. 9, p. 189 ; a° 1325). Ce mot est-il encore connu quelque part ? Que signifie-t-il ? (= en fil d'Arras ?? J. HAUST).

1. **aratchi** *v. tr.* arracher. — Voir *aracher*.

2. **aratchi** (Mouscron, Tourcoing) *v. tr.* cracher : *il arake su sès mains* ; *tchi qui arake in l'air i li ertchet su l' nez* ; *il arake du feû* = il crache du feu, il est furieux.

arauyi : voir *arâyi* et *arôyi*.

arâv'ler (Liège), **arôv'ler** (Namur : PIRSOU), **arôv'lè** (Beauraing, Dinant, Givet, Stave) *v. tr.* 1. râtelier à l'aide du râve ou râble : *i fât-st-arâv'ler lès bruzus* (les braises), *li fôr èst tchôd assez* ; *arâv'ler l' fôr*, ramener la braise à la gueule du four (DL) ; — 2. ratisser vers soi, attirer, faire venir à soi (Namur), attirer à soi avec les mains et les bras (des légumes, des fruits) à la hâte et le plus possible : *il arôvèle lès canadas* (les pommes de terre) *pou rimpli s't ote* (sa hotte) (Givet : WASLET) ; — 3. (r)amasser à foison, amonceler (de l'argent ; Beauraing) : *c'est-in-ome qu'arâv'léye lès cwârts come i vout*, il remue les écus à la pelle (DL) ; *ci n'èst nin gangni qu'i fèynut, c'èst arâv'lè* (Stave) ; — 4. engloutir, manger gloutonnement (Dinant). — Le verbe *arôflè* (Dinant ; *arôflè à dadaye* « engloutir [?] à la hâte ») est-il identique à *arôv'lè* ? Cp. aussi *arâflî* « rafler vers... » (Vielsalm).

à **râw** (Liège), à **râw** (Malmedy), à **rôw** (Namur) : *aler ~*, se dit des chats en rut qui miaulent pour s'accoupler.

arawer, syn. de *arabi*, *araper*, *aroubi*, atténuatif d' *arêdji* « enrager » ; s'emploie dans de nombreuses imprécations ;

très fréquent dans la conversation populaire : *Lâ! qu' dj'arawe!* (expression de surprise, d'étonnement), *l'arawé m' cowe!* (ah ! le pendard !, DL), *qu'arawe li sot tchin!*, *îy, qui dj'arawe!* *qu'i fêt tchôd roter!* (Liège), *i fât-st-arawer!* (Ampsin), *diale m'arawe!* (Huy, Saint-Georges, Scry-Abée, Crehen); *i fât-st-arâwî* (Vielsalm : HENS). — GRANDGAGNAGE signale *qu' dj'èrawe* « exclamation d'étonnement d'un emploi très fréquent ». Le mot est-il encore connu sous cette forme?

? **array** : « araie, *adv.*, signe avec les doigts, pour faire honte » (à Farciennes, d'après J. KAISIN).

arayer (Wiers), **arayè** (Neufchâteau), ? **aray** (Ruette, Uci-mont), **arayi** (Givet, Houdeng, Mazy, Offagne, Virton), **arayî** (Centre : DWC, Charleroi, Court-St-Étienne, Godarville, Nivelles, Viesville), **arâyi** (Dailly-Couvin), **arèyer** (Stambruges, Wiers) *v. tr.* 1. enrayer (une roue), l'empêcher de tourner, la retenir, l'arrêter au moyen d'un bâton, d'une chaîne, d'une corde, d'un sabot : *i fôt arèyer l' ruè du câr pou dèkène èl montane* (Stambruges); 2. enrayer (un véhicule), en ralentir l'allure en freinant, le freiner; *arayî in tchâr* (Viesville), *al dèschinte (?) i fôt arayi la tchèrète* (Offagne), *sârez la mécanique pou arayi vote tchiè* (char; Virton). | **arayî** (Charleroi, Centre : DWC, Monceau-sur-Sambre) *part.-adj.* enrayé, arrêté, calé : *l' tchâr èst-arayî* (Charleroi), *in tchâr arayi* (Monceau s/S.), *èm kèrète è-st-arayéye* (DWC). 3. *v. intr.* s'enrayer : *quand l'ingrèneû daloût 'ne miyète trop râde, èl machine arayoût* (Godarville : LECOMTE). | **arayeû** (Neufchâteau, Virton), **aray'wè** (Givet, Nivelles), **arây'wè** (Dailly-Couvin), **arayou** (Houdeng), **arayoû** (DWC, Godarville), **arèywa**, **arèwa** (Wiers) *s. m.* enrayer : pièce de bois qu'on met en travers d'une roue pour l'empêcher de tourner (Virton); chaîne tenant lieu d'enrayoir (Dailly-Couvin, DWC), munie ou non d'un patin dans lequel s'emboîte la roue (Givet : WASLET), fixée par un bout à la « longue » (flèche du char) et par l'autre à un rayon d'une roue arrière (Neufchâteau); frein (Houdeng). | **arayoûse** (DWC 291) *s. f.* syn. d'*arayoû* ci-dessus. — Pour Mons, le verbe est signalé

sous la forme *arayer* par SIGART, tandis que DELMOTTE écrit *arroyer* ; l'enrayoir s'appelle *arayoi* selon SIGART. Quelle est la prononciation montoise exacte de ces mots ?

arayi (Chastre-Villeroux : A. JADIN), **arâyi** (Buzenol), **arèyer** (Wiers) *v. tr.* enrayer (une roue) : *~ one rêve*, enrayer, monter une roue en faisant entrer les rais dans les mortaises du moyeu (syn. *stoker*). | **aray'wè** (Chastre V.) *s. m.* « endroit où l'on garnit de rais les moyeux ».

arayî (Nivelles) *v. tr.* érailler : *èle a tout ~ s' tchausse*. | **arayâdje** (ib.) *s. m.* éraillage : *Djè dwè r'fé l'~ à m' tchausse*.

arâyi (Liège ; Verviers : LOBET, écrit « *arauy* »), **arâyi** (Hannut, Malmedy, Stavelot), **arâyer** (Ovifat-Robertville, au sens 4.), **arayi** (gaumais), **aray** (Faymonville, Ovifat-Robertville ; *dj'arâye*, *nos-arayans* ; au sens 1. et 2.), **arauy** (LOBET) *v. tr.* 1. arracher : *arayi in âbe* (arbre), *in brès arayi*, *in liman* (timon) *arayi* (gaumais) ; *il arâye l'ouh* (Hannut). Comparer *arachî* et *râyî*. A Rossignol, *arayi* un arbre avec grand effort, mais *ratchi* les pommes de terre. — 2. tirer, attirer vers... : *arâyoze l' cohe vèr vos*, *vos-âroz pus-êhî po côper lès cêlîhes* (Malmedy) ; saisir, attirer à soi avec violence : *lu vî nu sèt què rêplikî*, *il arâye l'êfant conte su coûr* (Malmedy : ARMONAC 1911, p. 64). — 3. disjoindre, ouvrir en tirant ; érailler une étoffe, la tirer en faisant relâcher le fil (BORMANS : Glossaire du métier des drapiers) : *ine sitofe qu'èst tote arâyêye* ; *mi cote èst tote arâyêye*, *tote dizonguêye*, ma robe est toute éraillée, toute saccagée (DL). — 4. ouvrir, élargir démesurément, écarter, écarquiller (jambes, yeux, bouche), [« élargir, étendre, allonger, écarter, adouvir », Malmedy : VILLERS] : *arâyî sès djambes* (Liège, Jalhay, etc.) ; *roter tot-z-arâyant lès djambes*, *roter tot arâyî*, marcher les jambes écartées (syn. *roter à rây-cou*) ; *arâyî s' boke*, ouvrir la bouche, au fig. parler : *arâye don t' boke*, *fès aler t' badjowe* (G. MARCHAL) ; *il arâye one boke come on for* (Malmedy) ; *si vos n' vèyez gote*, *arâyiz vos cahotes* (ici : vos yeux ; dicton) ; *dès-ôûy tot arâyîs*, des yeux très ouverts, rouges, larmoyants, éraillés (Lg : DL). Comp. *lès-euy tout arâyîs* (St-Léger), battus (éraillés?)

« après la noce », mais *lès-ûs arâyès*, de travers, qui louchent (Sainte-Marie-sur-Semois, où *wâti arâyè* signifie « regarder de travers », [*arâyè* ou à *râyè*? : J. HAUST]). | **arâyî** *part.-adj.* et *s. m.* bancroche, dont les jambes sont écartées ; celui qui a les yeux trop ouverts (Lg : HUBERT) ; *Matias' l'arâyî*, Mathias le bancal (FORIR) ; = *houlé*, syn. *ârvolou* (H. RAXHON) | **arâyêdje** (Lg), **arauyêdje** (LOBET) *s. m.* écarquillement, écartement ; *l'arâyêdje dès djambes d'in-êfant vint, di-st-on, di çou qu'i n'a nin bin stu fahî* (DL). | **arâyêû** *s. m. t.* d'armurerie : alésoir (J. CLOSSET), outil servant à entr'ouvrir les ressorts doubles avant de les soumettre à la trempe (Trembleur : H. STAS) ; [**aroyêû** (Cheratte : CLOSSET) *s. m. t.* d'arm. : « chasse ronde pour projeter les noix hors des chiens ». Même mot?]

arazer (Charleroi, Chastre-Villeroux, Jupille, Liège : REM², CLOSSET (arm.) ; Namur, Stambruges), **arazè** (Bouvignes-Dinant, Neufchâteau, St-Hubert), **arazi** (Lg : L. COLINET, Vocab. du brossier, du ponçeur, du *caneleû*), **arèzer** (Lg : DL, FOR., HUB., REM., Verviers : LOBET, Malmedy, Faymonville, Ovifat), **arizer** (Lg : CLOSSET [armurier]) *v. tr.*
A. 1. araser, mettre de niveau : **a)** *t.* de maçonnerie : égaliser la hauteur de la maçonnerie d'un mur, d'une assise de pierre ou de briques, d'un terrassement, etc. (Lg : FOR, REM ; Stambruges : A. GOSSELIN) : *Vosse meûr n'est nin si hôt d'on costé qui d' l'ôte ; i fât l'arèzer* (FORIR) ; araser une relevée de la maçonnerie d'un mur ; employer des petits moellons ou rocailles pour que la maçonnerie soit de niveau avec la hauteur de l'assise (Lg : Vocab. du maçon) : *lès maçons môyelèt* (bloquent) *p' arèzer l' mour* (Faymonville) ; *arazer on mêr*, monter un mur à la hauteur d'un autre, pour qu'ils soient de niveau (Jupille ; J. LEJEUNE) ; — **b)** *t.* de serrurerie : mettre deux pièces à la même longueur ou hauteur, de manière que l'une ne dépasse pas l'autre ; — **c)** *t.* d'armurerie : unir deux pièces au moyen de vis, en coupant la tête de celles-ci, tout en y faisant une fente, pour pouvoir les dévisser ; — **d)** *t.* de briqueterie : « planer la battée dans le moule

avec la plane ou la main » (G. HALLEUX) ; — e) t. de menuiserie : mettre de niveau et à la même hauteur les diverses pièces d'un ouvrage (BODY), scier le bois qui dépasse d^s un assemblage (Bouvignes), scier les *araz'mints* (Namur), scier un excédent d'épaisseur (Chastre-V.) ; *arèzer foû squêr*, cornailler, ne pas entrer carrément d^s la mortaise (LOBET) ; — f) t. du brossier (*arazi*) : égaliser le placage avec la *croufe* ; le gros du bord du placage s'enlève au ciseau, le restant est égalisé à la lime (L. COLINET) ; toute l'opération se fait actuellement à la râpe (CH. SEMERTIER) ; g) t. du ponçeur sur armes (*arazi*) : limer au ras des pièces (L. COLINET) ; — h) t. du *caneleû* (*arazi*) : limer, avec une petite lime-trois-côtes, le bout des points du pointillé ou le dessus des fils de l'incrustation et le bois pour rendre le tout égal (L. COLINET). — 2. tailler à vive arête (Érezée). — 3. racler, décrotter. (Où?). — B. raser, abattre, démolir, faire disparaître complètement (un mur, une maison, etc.) : *i fôt arazè ç' viêe maujon-la, èle nu tint pus* (Neufchâteau, St-Hubert) ; *on-z-a arazè l' murtia* (Charleroi) ; *arazer one maujone* (Chastre-V.). | **arèzèdje** (Lg., Verv. : LOBET), **arazâche** (Stambruges), **aras'mint** (Verv. : LOBET ; BODY, Voc. charp., menuis. ; Chastre-V., Huy, Nivelles), **aras'mē** (Stambruges), **araz'mint** (Namur), **arès'mint** (Lg : FORIR, DL, Ovifat-Robertville, Verv. : LOBET) s. m. 1. action d'araser, de mettre de niveau et à la même hauteur les diverses parties ou pièces d'un ouvrage ; *l'arès'mint d'on meûr, d'on plantchî* (FORIR) ; Vocab. de l'apprêteur de draps : « *arèzèdje*, opération qui consiste à couper les poils d'une pièce à la même longueur ; elle se fait à la tonderie » ; — 2. résultat du travail d'arasement : pièces de menuiserie, etc., unies, de niveau ; extrémité d'une traverse à la naissance du tenon, laquelle vient joindre le montant à l'endroit de l'assemblage (t. de menuiserie : BODY) ; épaulement quelconque dans un assemblage (Charrons et Charpentiers de Huy : SCH. ; cp. *aspalé*, épaulement d'un tenon ; à Jalhay, l'*araz'mint* est un épaulement plus fin que l'*aspalé*) ; — 3. excédent d'épaisseur et de largeur d'une traverse (Namur : PIRSOUL), excédent d'épaisseur

à enlever (t. de menuiserie, charronnerie à Chastre-V.). — *Lisse d'arès'mint* (ou *bwès d' sovrôde*) = *bwès qui vêt so l'acète po-z-i afèrmi lès wères* (Ovifat-Robertville : TOUSSAINT); *trait d'aras'mint*, tracé fait sur les pièces et qui détermine la place et la grandeur des assemblages (BODY); *sôye d' (à) aras'mint* (BODY), *s. d'araz'mint* (Jalhay), *scie d' (à) arasement*, « à très petites dents, ne prenant que l'épaisseur du trait » (Jalhay); *soûlyète à arazè* (Bouvignes-Dinant), *scie* qui sert à faire les joints à certaines pièces de bois pour les approprier à un assemblage (J. NOLLET).

arbalèsse (Charleroi, DWC, Nivelles), **ârbalèsse** (Genappe), **arbalète** (Houdeng, Nivelles, Verviers : W, Villettes-Bra), **arbalète** (Ellezelles), **ârbalète** (Vielsalm), **ârbalète** (Liège), **aurbalète** (Dinant, Givet, Namur, Ste-Marie-Geest, Verviers: LOBET, Vonèche), **arbèlète** (Ste-Marie-sur-S.), **abalète** (Tourcoing) *s. f.* 1. *arbalète* : *tirer à l'ârbalète* (Lg); *v'la cor one cwade di pus à m'aurbalète* (Dinant); *d-aler ruwèd come ène arbalèsse* (Charleroi); *êr d'ârbalète*, arc d'arbalète; *mantche d'~, fût d'a.*; *makèt d'~, trait d'a.*; *crin d'~, coche d'a.*; *bind'ler* ou *tingueller 'ne ~*, bander une a., encocher un trait d'a. (FORIR); — 2. arc (Genappe, Namur); — 3. homme très leste (Vielsalm); garçon nerveux, vif, *spitant* (Villettes-Bra); aigrefin (Malmedy: VILLERS); — 4. cheval en avant, ch. en arbalète (Vocab. du charretier); — 5. *arbalète* (DWC, Ellezelles, Houdeng, Mons: DELMOTTE, Nivelles), *arbalèsse* (Charleroi, Couillet, Genappe), *ârbalèsse* (Viesville) *s. f.* martinet (espèce d'hirondelle à longues ailes); syn. *mârtiyon* (Nivelles): *Lès arbalètes ont fèt leû nid dins l' klokî* (DWC); — 6. *ârbalète* = ablette (corruption d' *âblète* [Vocab. du pêcheur, mots omis, 1905]); 7. train, remue-ménage: *qué dalâche! quèle arbalète!* (Mons). | **arbalèstrî** (Charleroi), **ârbalèstrî** (Lg), **ârbastrî** (Visé: DL), **ârbastrî** (Stavelot: HAUST), **abastrî** (Malmedy: VILLERS), **âbastrî** (Lg: FORIR), **arbalétier** (Wiers) *s. m.* arbalétrier. | **au(r)balèstrie** (Namur: PIRSOUL) *s. f.* martinet commun de muraille. | **arbalèssi** (Genappe) *s. m.* étourneau. |

arbaletié *s. m. t.* de charp. : « arbalétier, principale pièce d'une ferme de charpente assemblée par un bout dans l'entrait, et par l'autre dans le tirant ; il y en a de différentes sortes : arbalétier cintré, debrisis » (MATHELOT, Vocab. de l'artisan maçon).

Årban [lire *Ôrban*?], « Aurban » (Verviers : LOBET) *n. pr.* saint Urbain.

arbe (Rethel), **ârbe** (Anchamps, Sévigny-la-Forêt, Les Mazures, Renwez, Sécheval [France] : BRUNEAU) *s. f.* herbe. | **arbières** (Mons : DELMOTTE) *s. f. pl.* lieu plein d'herbes, pâturage, prairie. | **arbis** (Mons : DELMOTTE) *s. m.* prairie, pâturage.

ârbe (Givet : WASLET, Neufchâteau, Nivelles) *s. m.* arbre : *ârbe à frâts*, arbre fruitier ; *ârbe dé futéye*, arbre de haute futaie ; *foûrt come in ârbe* ; *in ârbe tchêt toudi du costé qu'i bike* ; *alez conter lès ârbes à l' Dodinne*, manière d'envoyer quelqu'un promener (Nivelles) ; *arbre de misère* [prononciation dialectale exacte?], bois-gentil, Daphne Mezereum L. (Quevaucamps) ; *l'ârbe Abraham*, trainée de nuages affectant vaguement la forme d'une fougère et allant d'un point de l'horizon au point diamétralement opposé (Givet : WASLET) ; *arbe Abraam* (Bois-de-Villers), *arbe d'Abrâm* (Cerfontaine), amas de nuées en hauteur, figurant vaguement un arbre, ordinairement dans la direction du couchant (ALW 3, 82 ; cf. aussi BDW 1, 60) ; *arbe Abraam* (Boussu - en - Fagne, Boussu - lez - Walcourt, Oignies), *arbe d'Abraham* (Gottignies, Gourdinne, Grand-Reng), voie lactée (ALW 3, 45). | **ârbèt** (Jupille : J. LEJEUNE) *s. m.* arbuste en général.

arbêlète, voir *arbalèsse*.

ârbèsène *s. f.* 1. aubépine (DETR. 86) ; 2. épine-vinette (Polleur, Stavelot) ; **ârbèspine** (Fallais, Targnon-Fraipont, Malmédy, d'après J. FELLER) *s. f.* épine-vinette. Pour Malmédy, J. BASTIN ne signale que *âbèspine* et son synonyme *spine vinète*. Voir ci-après l'art. *ârdispène*.

ârbêter (Fosses-lez-Namur) *v. intr.* travailler mal, bousiller.

Faut-st-awè ausse di s' fé crèver a-z-ârbèter ! | ârbèteû (ibid.) *s. m.* mauvais ouvrier, travailleur médiocre : *Què vous-se qu'i féye on bia ouvrâdje ? i n'a jamès stî qu'on-ârbèteû.*

arbinchi (Binche, Charleroi, DWC, Houdeng, Jamioulx, Landelies) *v. intr.* s'efforcer, essayer : *il ont toudi arbinchi pou vive* (DWC), travailler assidûment (Charleroi), travailler opiniâtrement (Binche), s'efforcer, travailler ferme et dur (Houdeng), trimer (Nivelles) : *i faut bin ~ pou ariver al coupète* (Landelies) ; essayer, tâtonner, se donner un mal infini pour qch. de simple (La Louvière, La Hestre) : *dj'ai asprouvé, d'ai arbinchi de tous lès sins èt d' tous lès manières* (La Louvière) ; bricoler (Jamioulx). | **arbincheû** *s. m.* maladroit : *què volèz, c'est dès-arbincheûs* (DWC), trimeur (Nivelles). | **arbinchâdje** (DWC, sans définition) : *il ont foutu in arbinchâdje pou fé l'ouvrâdje à mitan.*

arbiner (Wiers) *v. intr.* lambiner, tripoter, essayer de faire un travail avec difficulté. | **arbineû** (ib.) *s. m.* lambin.

arbite (Verviers), **ârbite** (Lg.) *s. m.* arbitre : *~ di chôcolât, di porculinne*, arbitre (de football) incompétent (D. BEAUFORT). | **ârbitrêre** (Lg.) *adj.* arbitraire ; **arbitrêre** (Wiers) *adj.* odieux. | **ârbitrêdje** (Lg.), **arbitêdje** (LOBET) *s. m.* arbitrage ; **franc-arbite** [pron. *frayk-a.*] (gaumais) *s. m.* pleine et entière liberté d'agir : *il è s' ~.*

arbôder (Wiers) *v. intr.* bousiller (syn. *albôder*). | **arbôdâge** *s. m.* bousillage. | **arbôdeû** *s. m.* bousilleur ; **arbôdwâre** *s. f.* bousilleuse.

arboré (Stambruges, Virton), **ârboré**, **-êye** (Liège, ou *ar-?* : terme plutôt du français régional que du wallon) *adj.* planté d'arbres : *on cot'hé bin ârboré*, un closeau bien garni d'arbres. | **arborer** (LOBET), **ârburer** (Jupille) *v. tr.* planter d'arbres : *~ on têrin, on pré* ; cp. dans les annonces des notaires belges : « jardin bien arboré ». | **arborer** (LOBET) *v. tr.* arborer (un drapeau, une bannière).

arbôrisse (Stambruges, Wiers) *s. m.* herboriste ; **arborizer** (Verv. : LOBET), herboriser.

arbouler (Mons : ROPÉUR XII, 17) *v. intr.* retourner. (?)

arbourer (Mons) *v. tr.* rebourrer : *i fume ène bone torkète qu'i lèye quêt'fwas étinde... mès, quand i gâgne, i ll'arboure in riyant.*

ârbouse (FORIR) *s. f.* arbrouse ; **ârbouzî** (FORIR), **ârbouzié** (REM²) *s. m.* arbousier [plante du Midi, en fait inconnue].

arbouyâ (Ciney) *s. m.* grand propre à rien, « un de ces hommes du peuple, oisifs, capables de tout, inintelligents, qu'on voit traîner dans les rues et dont on se méfie » : *dji n'aime nin do veûye ci grand arbouyâ-la avaur-ci.* Notre correspondant (Léon SIMON) dit avoir entendu employer la forme **argouyâ**. Le personnage de la chanson populaire liégeoise de *Harbouya*, le malade plus ou moins imaginaire souffrant dans toutes les parties de son corps, s'appelle *Armouyâ* à Ciney.

arbrèt *s. m.* nous est signalé comme vieux mot namurois ; terme de tenderie ? Quel en est le sens ? Le Glossaire des Patois de la Suisse romande signale *arbrèt* « petit arbre muni de gluaux pour la chasse aux oiseaux ».

arbuchô *s. m.* arbrisseau : « Dans la belle plaine qui s'étend entre la jolie ville de Chimay et les villages de Saint-Remy, Robechies et Salles, s'élève une ancienne chapelle appelée Notre-Dame de l'*Arbucheau* (arbrisseau) » (WALLONIA, janvier 1909).

arbusse *s. m.* arbuste.

arbute (Frameries : L. D. ; Rœulx : DWC) *s. f.* sarbacane (DWC) ; espèce de seringue étroite avec quoi les enfants s'amuse à se lancer de l'eau (Frameries). Signalé comme nom de la canonnière ou pétoire, jouet d'enfant, en Hainaut (de Wiers à Chapelle-lez-Herlaimont), *arbute*, *s. f.*, dans EMW, 2, p. 320. Variante de *albute* (syn. p. ex. à Wiers) ; *arbute-à-yô* (Wiers), clifoire ou seringnette. | **arbutiô** (Wiers) *s. m.* piston de l'*arbute*.

arc (Lg., Nivelles, Verviers), **ârc** (Ellezelles) *s. m.* (*f.* à Wiers, où le mot signifie aussi « gerbier » ; voir *arke*) arc (arme servant

à lancer des flèches) : *tirer à l'arc*. | **arc-an-cièl** (Charleroi) *s. m.* arc-en-ciel : *lès nuwées qui vèn'nu d' France èt qui fèy'nu dès ~ nos mous'nu qui va ploure ; ine arc-en-cièl f.* (Givet, Prouvy) : *Quand an wat l'arc-en-cièl lès afants tchantant : i plût, — lu s'lo, lût, — la dame èst d'zou la rû, — qui ramasse dès bés blancs-ûs, — pou fère la vôte à Palijû* (Chiny et Prouvy-Jamoigne ; autres formes du même type : **arc-an-cièl** (Denée, Fosses-lez-Namur), **arc-in-cièl** (Kain, Wasmes, Soignies, Boussu-lez-Walcourt, Ittre, etc.), **arc-in-cîl** (Pecq), cf. ALW 3, 121 ; **ârc-an-ciêl** (Vielsalm) *s. f.* truite arc-en-ciel ; **arc-an-ciel** (Malmedy) *s. f.* tanche dorée. | **arc-boutant** (Lg., néologisme pour *djambe d'ér*) *s. m.* arc-boutant ; parmi les poutres qui forment la base du moulin à vent (*li crwès'låde* ou *l'assîte do molin*), il y en a d'horizontales, les solles (*sômîs dèl crwès'låde*), et d'obliques, les liens (*ârcs-boutants dè stèf*) (P. et L. MARÉCHAL, La meunerie au Pays de Namur). | **arc-sint-Michèl** (Antoing), arc-en-ciel. — Cf. aussi l'art. *ardi*.

arca, ârca, etc., *s. m.* archal. Ne s'emploie que dans l'expression *fi d'arca* (Ambresin-Wasseiges, Bouvignes, Chapon, Ciney, Court-St-Étienne, Dinant, Érezée, Faymonville, Geer, Glons, Houffalize, Jalhay, Malmedy, Marilles, Namur, Verviers, Villers-Ste-Gertrude, Wanne), *fè d'arca* (Sainte-Marie-Geest), *fu d'arca* (Wavre), *fè d'arca* (Jodoigne, Chastre-Villeroux), *fi d'arca* (Wiers), *filé d'arca* (Nivelles), *fi d'ârca* (Agimont, Beauraing, Charleroi, Cherain, Coô, Court-St-Étienne, Darion, Esneux, Felenne, Ferrières, Fosses-lez-Namur, Jamioulx, La Gleize, Meux, Moulin du Ruy, Neuville-Vielsalm, Scry-Abée, Stavelot, Verviers), *fi d'ârca* (Liège, Visé), *fi d'arkè* (Awenne, Berzée, Court-St-Étienne, Genappe, Givet, Neuville-sous-Huy, Tilly), *fil d'arkè* (Nivelles : CORPENS), *fi d'ârkè* (Awenne, Bourseigne-Neuve, Cerfontaine, Charleroi, Court-Saint-Étienne, Monceau, Viesville, Willierz), *fi d'arké* (Centre : DWC), *fi d'arké* (Chapelle-lez-Herlaimont), *fi* ou *filé d'arké* (Nivelles), *fi d'arkê* (Luttre), *fi d'arki* (Monstreux), *fi d'arcô* (Centre : DWC, Dour, Harmignies), *fi d'arcô* (Frameries, Houdeng, Pâturages, Quevaucamps, Quiévrain), *fi d'êrkè* (Huy), *fi d'êlkér* (Gosse-

lies), *filé d'arica* (Fumay), *fi d'artchè* (Chiny, Herbeumont, Muno, Sainte-Marie-sur-Semois, Thibessart, Tintigny, Virton), *fi d'archè* (Offagne), *fil d'arichal* (Pussemange) **1.** fil d'archal, dit improprement « fil de fer » ; — **2.** fil métallique, surtout de fer, au point que le vrai fil d'archal s'appelle *dè fi d'ârca d' keûve* (Lg.), *dou fi d'èlker di cwîve* (Gosselies), *do fi d'arca au keûve* (Namur), *fi d'arké d' cwîve* (DWC) « du fil d'archal en cuivre » (Projet du Dict.) ; — **3.** fil de fer, doublure lignée, forte, pour manches de paletots (C. FELLER, Voc. du tailleur d'habits) ; — **4.** fig. : *fi d'arca*, *d'arkè* = personne longue et maigre (Court-St-Étienne) ; *tièsse de fê d'arca*, terme d'injure entre enfants (Ste-Marie-Geest) ; *il a dès djambes an fi d'arca*, se dit d'un homme ivre (Bouvignes-Dinant) ; — **5.** *fu d'arca à picots* (Wavre), *fi d'arca à spines* (Malmedy), fil de fer barbelé, ronce artificielle. | **plantche d'arca** (M. LEJEUNE, Voc. de l'apprêteur de draps) « planchette garnie de trous dans lesquels passent les lisses du *hèrna*.

arcåde, ârcåde (Lg, Verviers), **ar-** (Wiers), **arcåde** (Nivelles, Verviers : W ; gaumais) *s. f.* **1.** arcade : *âs dih-ût-arcâdes*, lieu-dit à Angleur (DL) ; — **2.** arche de pont, aqueduc (gaumais : Éd. LIÉGEOIS) : *lu pont a chîj arcâdes* ; *arcade di pont* (F. D. Dict. nam. 1850), arche : *Li vî pont d' Djambe a nouf* [lire *noûv?*] *arcâdes* (Namur : PIRSOUL). — **3.** ouverture en forme d'arc, se trouvant dans les caves pour les aérer (Voc. du fondeur en zinc) ; — **4.** le placage de terre qui bouche le vide qui reste autour du pot (creuset) placé dans le *lodji* (Cristallerie du Val-St-Lambert, à Seraing) ; — **5.** *fé eune arcåde* (Ampsins), faire une belle ribote. |

arcâdèy (Chiny) *v. tr.* *bacler* : *Coume v'ez arcâdé ça !*

ârcaduc (Visé) *s. m.* aqueduc.

ârcajou (Liège), **arcajou** (Nivelles, Wiers) *s. m.* *acajou* : *ine rôbe di sôye èt dès meûbes d'~, c'èsteût l' grande môde quand on s' mariève, i-n-a trinte ans* (DL).

arcandje (FORIR, LOBET, REMACLE, DL) *s. f.* archange. —

Jeu de mots : *Poqwè Sint-Michél è-st-i pacóp à pîd èt pacóp à teh'vau?* — *C'est pace qu'il èst ârcandje* (Fosses-lez-Namur) (cp. à *r'candje*, de rechange; *solés à r'candje*, souliers fait sur une seule forme).

arcanète (S. BORMANS, Gloss. technol. du métier des drapiers),
orcanète (LOBET) *s. f.* buglose tinctoriale, orcanette, Anchusa tinctorialis.

arcape (Centre : DWC) *s. f.* hache large servant à équarrir l'arbre avant le sciage : *èl souyeû a r'câré l'arbe avû s'n arcape*; syn. *artchape*.

« **arcarrer** » (Nord : FEW II, 1399^a) « remettre une voie (de houillère) au carré »; = henn. *êrcârer* (BTD XX, 330).

arcasia (Chaumont-Gistoux) *s. m.* (?) faux-acacia, Robinia Pseudoacacia L.

Arcassé, lieu-dit de ou près de Mons? *Avié nanger à l'Arcassé, on n'a foque dé l'yan ch'qu'à leû panse* (LETELLIER, Arm. Mons 1890, v^o nanger).

arcêler (Centre : DWC) *v. intr.* travailler avec effort et sans méthode; **arcêlêû** *s. m.*, **-eûse** *f.* personne qui travaille sans méthode. — Voir *archêler*.

arcète *s. f. t.* d'armurerie : *fé lès-arcètes*, faire le fusil bon à démonter, de manière à pouvoir le présenter à la visite (réception, recette)? *Aler po lès-arcètes*, présenter les fusils au contrôle.

arcevwâr (Mons) *v. tr.* recevoir : *i n'arcevwat nié trop d' maksigrognes* (ROPIEUR).

arche *s. f. l.* coffre (Virton : MAUS); cp. BODY et BORMANS, Gloss. roman-liégeois, *arche* « caisse communale dans laquelle on conservait les actes publics; dans le pays de Luxembourg, chaque commune devait avoir son *arche*; y déposer un acte équivalait à le mettre en garde de loi » [Est-ce un terme du français régional (ancien) ou du dialecte?]; — 2. *arche di Noyé* (Lg., Verviers), *ârche da Noyé* (Namur), arche de Noé : *ine mohone qui ravise l'arche di Noyé*, c.-à-d. *tote rimplèye*

di bièsses (*tchins, tchèts, oùhès*, etc.) ; on disait naguère *âche di Noyé* (DL) ; pour l'emploi de cette expression pour l'arc-en-ciel, voir ALW 3, 122b ; — 3. voûte qui se trouve au-dessus d'un four ou d'un autre foyer et où l'on dépose les verres (pièces) que l'on vient de fabriquer, pour les recuire (Cristallerie du Val [Seraing] : Abbé SCHOENMAKERS) ; *train d'arche*, petit train formé par les *fèrasses* qui se trouvent à l'arche ; (*fèrasse à rôlètes*, esp. de chariot en tôle sur lequel on place les pièces à recuire ds l'arche) ; *palète po pwèrtèr à l'arche*, palette en fer ou en bois ; *pwèrtèû à l'arche*, ouvrier qui porte la pièce à l'arche pour la recuire (ibid.).

ârché (Lg : REM²) *s. m.* archer ; **archè** (Awenne) *s. m.* martinet (esp. d'hirondelle).

1. **archèle** (Centre : DWC, Meslin, Mons, Mouscron, Papignies, Pâturages, Solre-s.-Sambre, Stambruges, Wiers ; rouchi : HÉCART), **archîle** [ou plutôt -îæ-diphtongue] (Ellezelles) *s. f.* 1. osier (Papignies, Solre-s.-S.), petit osier (DWC) ; — 2. scion d'osier (Mons, Stambruges), tige d'osier (Ellezelles) ; 3. *a*) osier qui sert à faire des liens (rouchi), rouette, lien d'osier (Mons : DELMOTTE) ; — *b*) menues branches de saule, pour lier (Meslin) ; — *c*) branche mince et flexible, généralt d'osier ou de saule, servant de lien (Stambruges) : *Èlle ét' vayante ét pus fingne qu'ène archèle* (Pâturages) ; — *d*) branchettes d'osier ou de joncs qui servent à attacher les plantes à leurs tuteurs ou les arbres en espalier aux murs et aux treillis (Mons) ; — *e*) hart, ligature (DWC) : *louyî sès vignes avû dès archèles*. — Diction : *I faut savoû bî passer l'archèle pau trô* (Solre-s.-S.), *rinde l'archèle pau trô*, rendre la bonne réponse (DWC) ; — 4. *a*) homme souple, personne lest et agile (Stambruges), « gamin souple » (Ellezelles) ; — *b*) *ène vraie archèle*, femme vigoureuse et active, rude au travail (Mons), femme active qui ne craint point la fatigue, qui se livre à des travaux que ses forces physiques semblent lui interdire (rouchi : HÉCART) ; — *c*) homme actif et débrouillard (Stambruges), vif, subtil (où?), personne de corpulence médiocre, mais nerveuse, souple, infatigable (Wiers). Comp.

archèle « se dit de qn qui est faible et plie facilement » :
i plô come ène archèle (Mouscron : MAES).

2. ? **archèle** (Tourcoing) *s. f.* archet de violon ; **archelèt**
 (gaumais : MAUS) *s. m.* archet de violon, de basse.

archèler (Centre : DWC, Charleroi, Stambruges), **archèler**
 (Wiers ; syn. **archèyer**), **archeuleû** (Ellezelles), **arcèler**
 (Centre : DWC) *v. intr.* s'agiter, se remuer (Charleroi),
 tripoter beaucoup, faire des efforts pour arriver à quelque
 chose (Stambruges, Wiers) ; — travailler avec effort et sans
 méthode (DWC) : *~ pou fé in ouvrådje* ; — faire beaucoup
 d'efforts, d'essais infructueux (Charleroi) ; passer son temps
 à une besogne qu'on ne parvient pas à réussir : *dj'ai d'dja*
bin archèlè autoû d' ça ; faire tous les métiers sans réussir dans
 aucun : *il a archèlè su toutes sôtes d'afêres* ; — travailler
 d'arrache-pied pour se tirer d'un mauvais pas ou d'un travail
 considérable à accomplir (Ellezelles). | **archélant** (ou
archèyant) *part.-adj.* souple, nerveux ; laborieux, actif
 (Wiers). | **archèleû m.**, **-eûse f.**, **arcèleû m.**, **-eûse f.** celui
 ou celle qui travaille sans méthode : *i n'a jamé qu' dès arcèleûs*
dins leû boutike (DWC). | **archiliante adj. f.** vive, remuante
 (Tournai : PONCEAU, qui ne fournit pas le masc.?).

« **archeonner** » (L. BONNET ; Dict. tournaisien) *v. intr.* agir
 avec peine, s'efforcer d'arranger ou de démêler qch. sans y
 parvenir ; **archoneû** (Templeuve) *s. m.* mauvais ouvrier,
 qui **archone**, gâte l'ouvrage. BTDX XX, 248.

archèt *s. m.* 1. archet du violoniste ; 2. archet pour percer les
 métaux (Verviers : W).

archèvèché (Lg : FORIR), **archuvèché** (Malmedy) *s. m.*
 archevêché, archidiocèse ; **ârchèvèke** (Lg), **archèvèke** (Ni-
 velles, Verviers) *s. m.* archevêque.

archi- (Lg., Stambruges, Verviers), **archě-** ou **archè-** (Chastre-
 Villeroix) préfixe exprimant l'idée du superlatif : *archi-*
bièsse (Lg., Nivelles, Verviers), *archèbièsse* (Chastre-V.),
archi-biète (Stambruges, Wiers) triple bête ; *archi-naw*,
archi-poùri (Lg.) triple paresseux ; *archè-mauvais* (Chastre-

V.) — *Li société dèl crâsse clicote* ou *di l'archi-crâsse clicote* était une célèbre société d'armuriers du quartier St-Léonard à Liège. La *crâsse clicote*, au sens propre, est le chiffon gras, huileux, dont se sert l'ouvrier armurier dans son travail.

ârchidiyake (FORIR, REM²), **archidiyake** (LOBET), archidiaacre.

ârchiduc (FORIR, REM², DL), **archiduc** (LOBET), **ârchiduchesse** (FORIR, DL), archiduc, archiduchesse ; **ârchiduché** (FORIR), archiduché, seigneurie d'Autriche.

archière, la *moûchan d'~*, la dernière traite des vaches, celle du soir (Chiny).

archiliant(e) (Tournai) *adj.* : voir ci-dessus à l'article *archèler*.

archimisse (LOBET), alchimiste.

ârchinic (LOBET), **archinik** (Verviers : W) *s. m.* (?) arsenic.

archiprête (FORIR), archiprêtre.

architèke (Verviers : W), **ârchitèke** (Lg : FORIR, DL), **archètèke** (Stambruges) *s. m.* 1. architecte ; 2. terme de dérision : homme de métier qui fait le connaisseur (Stambruges) ; *archètèke à longs pîds*, qui se trompe dans ses mesures, incapable. | **ârchitècteûre** (FORIR), **architècture** (Verviers) *s. f.* architecture.

architrave (Vocab. du maçon), architrave.

ârchîves (FORIR, REM², DL), **archîves** (LOBET), archives ; **ârchivisse** (FORIR, REM², DL), **archivisse** (LOBET), archiviste.

archivole (Vocab. du maçon) *s. f.* archivolté ; ~ *ritournéye*, a. retournée.

archule ou **arcule** (Wiers), **archûre** (Voc. de la meunerie à Namur), **artchûre** (Chastre-Villeroux) *s. f.* archure, couvercle dont on recouvre la meule supérieure. — Voir EMW, V, 230.

arciné (Mons : ROPÏEUR), **archéné**, **èrchéné** (rouchi : HÉCART) *s. m.* goûter, léger repas entre le dîner et le souper. | **arciner**

(Mons), **archéner** (rouchi) *v. intr.* faire ce repas, « reciner ». | **archinéte** (rouchi) *s. f.* petit repas que font les enfants entre eux.

arclaker (Mons) *v. tr.* (re)claquer : « *in arclaquant la porte* » (ROPIEUR).

arçô *s. m.* arceau (Vocab. du maçon).

arcole *s. f.* 1. lanière pour soutenir une brouette (Couvin) ; 2. porte-seaux [sur une ou deux épaules?] (Bourlers). — Donnez le nom du porte-seaux dans votre dialecte (*hârkê, coube, tinâ*, etc.) et décrivez brièvement cet instrument.

? **arcon** (*hârcon, harcon, hacon*) *s. m.* « crossette, courçon : branche d'arbre que le jardinier conserve » ; « bouture d'osier » ; *hârconer in-âbe* « tailler un arbre en lui laissant des crossettes » (GRANDGAGNAGE, d'après Simonon). — Où? Cf. EMW, V, 23, pour *hacon* à Huy.

à-r'coulons, à-rècoulons (Houffalize), **à-rèscoulons** (Fontin-Esneux, Masta-Stavelot), **à-rekelons** (-êkê-?) (Offagne) *loc. adv.* à reculons ; **alcoulon** (Malm.), à rebours.

arcoter (Wavre) *v. intr.* branler, avoir trop de jeu (en parlant d'un objet qui manque de fixité et qui produit un bruit insolite) : *l'uch arcotéye*.

arcourbé (Mons) *part.-adj.* courbé, penché : *arcourbés su leû cane* (ROPIEUR).

ârcule (Ellezelles), **arcule** (Wodecq) *s. f.* gerbier, endroit de la grange où l'on entasse les gerbes de blé. — Cf. l'art. *archule*.

ardache (Mons : DELMOTTE, Namur : PIRSOU) *adj.* dur, coriace ; — à l'**ardache** (Marche-en-Famenne) *loc. adv.* fort, abondamment, beaucoup : *plouëre à l'ardache*, pleuvoir abondamment, par torrents ; cf. ALW 3, 109a. — De Marche, on nous signale aussi : *i plout à-r'dache, i-gn-a dès frûts à-r'dache* ; cp. *i plût à r'dôche* (Cugnon), à *r'doche* (La Roche), à *bar-dache* (environs de Ciney).

ârdant (Lg., Verv.), **ârdant** (ard.), **ardant** (Chastre-V.,

Court-St-Étienne, Namur), **ardat** (Virton), **ardint** (Charleroi) 1. *adj.* **a)** ardent, brûlant : *li solia è-st-ardant* (Namur) ; *on feû qu'è-st-ardant* ; *li solo èst tro-z-ardant, i nos rostih* ; *in-ardant vizèdje, qui broûle di fîve* (DL) ; *ardant honteûs*, érubescant, rouge de honte (LOBET) ; *c'è-st-ardant honteûs* (La Roche) ; *ardante tchapèle, tchapèle ardante*, chapelle ardente ; **ardant-bouhon**, pyracanthe, buisson ardent, *Crataegus pyracantha* Pers. (*Pyracantha coccinea* Roem., *Cotoneaster pyracantha* L.) ; **ardant-clâ** (Lg), **ârdant-clâ** (Ovifat-Robertv.) furoncle, clou ; **ardante fîve**, fièvre qui s'accompagne de délire, de vultuosité de la face (Vocab. du médecin) ; — **b)** fervent : « *Riyète dijeut sès prières lès pus ardintes pour li* » (Charleroi : Coq d'Awous') ; — **c)** plein d'ardeur : *ardant come on cok* (Namur), *in-ome qu'è-st-ardant come on coq* (DL) ; *ardant tchin d' tchêsse*, chien de chasse forsenant (FORIR) ; courageux, acharné, audacieux (Chastre-V.) ; — **d)** leste (Chastre-V.). **WISIMUS** distingue, pour Verviers : *ardant* « ardent, fougueux » (*one ardante wihète*) et *ârdant* « ardent, cuisant » (â. solo, ârdant-clâ). — 2. *interjection* : Courage ! hardi ! (Centre, Chastre-V., Namur, Nivelles, Viesville) : *ardant ! lès-omes !* ; *ardant ! m' fi, vos-in vûdrez* (DWC) ; *ardant, lès p'tits !* pour stimuler les joueurs de balle ou de petit fer (Nivelles). | **ârdanmint** (Lg), **ardinmint** (Malmedy : VILLERS) *adv.* ardemment. | **ârder** (Lg : DL, [arch. âde], Verviers), **ârder** (Faymonville, Huy, Malmedy : VILLERS), ? **arder** (Pâturages) *v. intr.* ardre, brûler, jeter des flammes : *li solo, li feû ârdêye* (Lg) ; cf. variantes : ALW 3, 28a ; *dj'a mètou dès lègues è feû po qu'il-âde, po l' fé ârder* (KINABLE) ; *on feû qu'ârdêye* (Neuville-sous-Huy), *è-gn-a l' feû qu'ârdêye*, le feu devient ardent ; *ès' visage, i ârd* (Pâturages). | **ârdèdje** *s. m.* action ou manière d'ardre : *l'~ dès solo* (L. COLSON). | **ardeû** (Ampsin), **ârdeû** (Prayon-Trooz et environs) *s. m.* ouvrier qui tire la chaux du four. | **ârdeûr** (Lg, Verv.), **ârdeûr** (Chastre-V., Malmedy) *s. f.* ardeur : *l'ârdeûr dès feû, dès solo, di l'osté* (Lg) ; *on n' sôye* (fauche) *nin vol'tî à l'ârdeûr do solo* (Malmedy) ; *on djône ome ou 'ne djône fêye qu'èst d'vins sès-ârdeûrs*, qui est dans l'ardeur des passions (FORIR).

ardâye (Court-St-Étienne) *interj.* Courage !, à la besogne ! | **ardâyî** (ibid.) *v. intr.* travailler dur.

ârdê (Pipaix), **art'** (Rumes), **ârt'** (Wiers, Bauffe), **èrt'** (Blandain) *s. f.* (?) œuf sans coquille, « œuf hardé ». — A Kain, *dar m.* ; à Pecq, *dart' f.* ; à Templeuve, *wart' f.* ?). — Cf. *BTD XX*, 255.

ardê (Pouru-aux-Bois [France] : BRUNEAU), **hardê** (Dohan, Herbeumont, Sainte-Cécile, Muno, Chassepierre), **hardiyê** (Villers-devant-Orval) *s. m.* (?) lien (pour attacher les vaches, à l'étable).

(h)**ardeau** (Mons : DELMOTTE) *s. m.* chemin qui sert pour le passage des troupeaux (= *ardô*, « herdal »).

'ardée [lire -éye?] (Stave) *s. f.* hart de coudrier ; syn. (h)*aurt*. — Voir ci-après *ardéye*.

ardèlant (Stave), **èrdèlant** (Hansinnes) *adj.* abrupt.

(h)**ardelée** (Mons : DELMOTTE) *s. f.* troupeau ; troupe.

ardélée (villages des environs de Tournai) *s. f.* « aiguillée de ficelle, longue d'environ 1 m. 10, dont en enfila la côte des feuilles de tabac pour les exposer ensuite au séchoir » (A. WATTIEZ) ; « chaîne, se dit en parlant d'un chapelet de pois » (Wiers).

Ârdène (Lg, Verv.), **Ârdène** (ard., Nivelles), **Ardène** (Huy, Wasseiges, Stambruges, gaumais), Ardenne ; (LOBET ajoute, pour Verviers : « nous comprenons par ce nom les communes de Jalhay, Polleur, Sart et leurs dépendances » ; mais à Jalhay, l'*Ârdène*, c'est plus loin, vers Stavelot) : *duhinde l'Â.*, *rumonter l'Â.* (Verv.) ; *t'ès co onk qui r'vint d'Â.*, *ti sés picî tès pratiques* (attraper les clients ; DL) ; *i fât avu sès cînses èl Hèsbaye èt 'nnè magnî lès rintes è l'Â.* (Spots 1271) ; *qui n' corèt-i è bwès d'Ârdène !*, au diable les importuns ! (D. BEAUFORT) ; *djambon, gigot d'Â.* ; *dès tchâpinnes d'Â.*, terme plaisé = *dès cromptîres pètêyes* (Lg. ; DL) ; *îye ! Sint Matî d'Â.*, jurement ; « cette locution semble indiquer que St Mathieu était honoré particulièrement dans certaine localité ardennaise ;

mais où se trouvait ce sanctuaire? » (J. HAUST, Comm. de Tâtî l' Pèriqui); *vint d'Â.*, vent du sud (Huy, Wasseiges, Lg : FORIR), vent du sud-est (Lg : DL), *vê d'Â.*, vent d'est (Stambruges); voir ALW 3, 132b, où l'on notera la forme **Ardine** de Bende; *vatche d'Â.* (Jupille, Herve) = coccinelle; *dès mouches d'Ardène*, flocons de neige (La Haye-Bellefontaine). | **ârdin'wès** (Nivelles, Thirimont, arch.), **ârdin'wès**, -e (Lg., néol. pour *âd'neûs*, *ân'neûs*, *âgneûs*; Érezée), **ardén'wès** (Huy), **ardin'wès** (Namur), **ardin'was** (Virton, Wiers), **ârdènès** (Ovifat-Robertville, Malmedy), **ârdinès** (d'après un mém. ms. sur les cris des rues de Lg.), **ardinais**, -aize (Stambruges) : 1. *adj.* d'Ardenne, ardennais : *il a deûs biaux m'tits k'vau ardinais à s' vature* (Stambr.); 2. *subst.* a) Ardennais; b) ardoises de certaine épaisseur et dimension, [à préciser]; c) *ârdin'wèse*, personne délurée (Jamioulx : BAL). — *Les Ardinoises* est aussi le nom d'un charbonnage du bassin de Charleroi (MAUS).

ârder, ardre, brûler; **ardeû**, **ârdeû**, ouvrier qui tire la chaux du four; **ârdeur**, ardeur. — V. ci-dessus l'art. *ârdant*.

ârdèspine (Namur), aubépine. — V. ci-après l'art. *ârdispène*.

ardéye (Presles) *s. f.* baguettes de charme, tordues à la main et servant à maintenir les parois des galeries (Vocab. du tireur de terre plastique); syn. **aurdéye** (Jodoigne), *haut* (Andenne, Chimay); **ardée** [lire -éye?] (Stave) *s. f.* hart de coudrier, syn. *aurt.* | **ârdure** (Viesville) *s. f.* lien d'osier, hart, « rouette ».

ardèyon *s. m.* 1. baguette raide, qui pointe (Stambruges); — 2. animal domestique, particulièrement cheval, bancal, de mauvaises proportions ou d'une maigreur extraordinaire (Beloeil) : *ç' cési-la, i n'a pus foc dès-ardèyons*; — 3. cheval de renfort pour les fortes montées (DWC); — 4. ardélion (DWC).

ârdi, -ye (Givet), **ardi** (Ellezelles) *adj.* hardi. | **ardi** ! (Centre : DWC, Ellezelles, Mons), **ârdi** ! (Givet) *interj.* exclamation d'encouragement : hardi ! hardiment ! courage ! : *ârdi, valèt ! courage, jeune homme !* (cf. *ardant*). | **ardimint** (Centre : DWC, Charleroi, Mons, Nivelles) *adv.* hardiment, franche-

ment : *passèz ardimint, èl calindje èst sakèye* ; dites ~ *vo-n-idéye* (DWC). | **ardi** (Mons) *s. m.* outil en fer plus long et plus gros qu'un chasse-clou mais à peu près de même forme ; il sert presque tjs à sonder l'intérieur des maçonneries : *Saprest ! qué ç' muraille là a des dures briques ! M'n ardi s'a crombi d'dins* (LETELLIER) ; ciseau à froid, burin (Wiers : BTD XXI, 35) ; (**h**)**ardi** (L. BONNET, Dict. tourn.) ciseau à couper les murs. | **ardi-pèrdeû** (Centre : DWC), **ardi-peurdeû** (Ellezelles), franc voleur (litt^t « hardi preneur ») : *i faut yèsse ~ pour voler l' monte dè s' camarade* (DWC). | **ardiyèsse** (Chastre-V.) *s. f.* hardiesse, audace, franchise.

ardi (Godarville), **ardiè** (Nivelles), **ârdyœ** (Thieulain), **ârdiyœ** (Buissenal) *s. m.* « arc-Dieu », arc-en-ciel. — Autres formes du même type dans ALW 3, 121.

ârdifrinne (Bierwart, Cortil-Wodon) *s. m.* sorbier-des-oiseleurs, *Sorbus aucuparia* L. (BTD X, 448).

ardigler (Wiers) *v. tr.* boucher avec de l'argile ou du ciment les joints ou raccords des tuyaux d'aérage appelés « canards » (t. de houillerie).

a-r'dikèdaye (Centre : DWC) *loc. adv.* en grande quantité : *i gangne dès liârds ~*.

ardin (Stambruges) *s. m.* hanneton ; syn. *bruwant*.

ardine (Mons) *s. f.* sardine : *amorce avec ça, t'atrap'ras dès ardines* (ROPIEUR).

Ardinmont, *n. de lieu*, Redemont, lieu situé sur la chaussée de Mons à Nivelles, sur le territoire des deux Haine (DWC) ; cf. BTD IX, 111.

ârdin'wès, ardennais. — V. ci-dessus l'article *Ârdène*.

â-r'dîre (Vielsalm) : *qwand l' Maisse dès maïsses out, sins â-r'dîre, fait nosse Walon'rèye...* (J. HENS). — Précisez le sens de cette expression. Comp. *one à-r'dîre*, une critique (La Gleize, etc.) ?

ardirie (Mons) *s. f.* « ... nos avons été contints d' vire qué ç' qué nos avons d'mindé l'année passée pou lès 'souvenirs

d' Mons' n'a nié trouvé qué des *ardiries* » (ROPIEUR 24-4-08).

— Que signifie ce mot?

ardirmint ! (Viesville) formule de réponse après un souhait : que cela arrive !

ârdispène (Lg : DL, Soiron), **ardispène** (Halleux, Lambermont), **ardèspène** (GRANDGAGNAGE, Spa : LEZAACK, Verviers : W, **ârdèspine** (Namur), **ârduspine** (Jehanster-Polleur, Mangombroux-Verviers, Soumagne), **dârdèspène** (REM²), **lârdèspène** (REM²), **lârdispène** (Charneux, Fraipont), *lu lârd-du-spène* (entendu à Herve par A. DOUTRE-PONT), **âb'dispène** (DUVIVIER), **âbe-di-spène** (HUBERT, GOTHIER), **arbèspène** (Polleur, Stavelot), **ârbèspine** (Fallaïs, Fraipont, Hargnies), **âbèspène** (LOBET), **âbèspène** (Coo-Stavelot), **âbèspine** (Malmedy), **âbe-supène** (Jalhay, dans un l.-d.), *bèspène* (dans *so l' b.*, nom du hameau de Sart-lez-Spa : Arbèspine) *s. f.* 1. aubépine ; (on confond sous ce nom le *Crataegus oxyacantha* L., à 2-3 styles, et le *Crataegus monogyna* Jacq., à 1 style) : à *Ciqwème totes lès-ârdispènes sont florèyes* ; — syn. *blanke sipène* (*supine*), *pèchalî*, *bènitès ronhes*, *pan d' bon Diu*, *spènes di hâye* et souvent simplement *spène* ; — 2. épine-vinette, vinettier, *Berberis vulgaris* L. ; — syn. *spine vinète*. — FOLKLORE : L'aubépine protège contre la foudre parce que la Sainte Vierge mettait sécher les langes de Jésus sur cet arbrisseau (Warnant, prov. de Namur). — On dit que les fleurs de l'aubépine sentent bon parce que la Vierge y mettait sécher les langes de Jésus (MONSEUR, Folk. wallon). Cf. EMW, VI, 239-240. — On croit que les baies de l'aubépine (*pèches*, *pèchales*) donnent des poux à ceux qui en mangent (*id.*). — Les enfants mangent volontiers les premières feuilles de l'aubépine sous le nom de *pan do bon Dju* (Malmedy : J. BASTIN). — La couronne que les Juifs mirent sur la tête du Christ était tressée avec les branches les plus épineuses du vinettier (Bernister-Malmedy : J. BASTIN). — L'épine-vinette « rouille » le blé (JORET, d'après J. FELLER). — MÉDECINE POPULAIRE : On fait du thé avec les fleurs et les fruits de l'aubépine pour guérir la

rétention d'urine (Warnant). — On arrête la diarrhée des vaches en leur faisant absorber force cenelles (J. BASTIN). — Quand le pis des vaches est enflé, il faut le leur frotter avec une décoction de bon lait et de « *blanc mossé* de blanche épine » (Stavelot : S. WIBIN, cité d'après J. BASTIN). — V. ci-dessus l'article *ârbèspène*.

ârdjamber (Cerfontaine) *v.* enjamber ; marcher à grands pas. | **ârdjambêye** (ib.) *s. f.* enjambée.

ârdjète (et *ardiète*? ; Dison) *s. f. t.* de jeu d'enfants : côté d'un triangle que les joueurs emplissent de billes (*mayes, mâyes, mèrbeules*) : *tu maye èst so l'ârdjète, île côte po d'vins*, elle compte comme si elle était dedans. — Syn. *so l' dândâre*, sur la « damnure », dérivé de *dâner*, damner. [A Herve et à Verviers : *èsse dâné* = être hors jeu].

Ârdjêté (lg. arch.), Argenteau (village) ; *èn-Â.*, à Argenteau ; *aléz' èn-Ârdjêté po vèyî s' bé tchèsté*. — Sur place et aux environs, l'agglomération dans la vallée s'appelle *è bâr* [*bôr*] « en le bourg ». L'endroit où se trouve la ferme du château s'appelle encore *èn-âdj'té* (DL), *èn-ây'té* (HAUST, *Enq. sur la topon.* w., p. 13). — Comment s'appellent les habitants : *Ârdjêtéûs?*, *-îs?*

ârdjèn'ter, ârdjèn'trêye (Malmedy), argenter, argenterie. — V. l'article *ârdjint*.

ârdjèyant (lg. : Airdiè I, p. 5 ; forme employée par Jean BURY, Pinséyes èt Râvlès, 72, Pitits Âbions, 28) *s. m.* géant. — Les dictionnaires ne signalent que *adjèyant*, sans *r*, (*âdjèyant* à Voroux-Goreux). Voir formes anciennes BTD, X, 423 ; et comp. le nam. *ôrdjouwan* « géant d'osier promené à la fête de Namur » et *v.* aussi l'article *argayon*.

ârdjêye, argile. — V. ci-après l'art. *ârzêye*.

ârdjint (Liège, Dison, Verviers), **ârdjint** (Givet, Malmedy, Nivelles, Stavelot), **ardjint** (Centre : DWC, Chastre-V., Court-St-Étienne, Houdeng, Huy, Namur, Nivelles, Recogne, Vonêche, Wavre), **argint** (Mouscron, Tournai), **argé** (Les-sines), **argé** (Belœil), **argê** (Stambruges, Wiers), **ardjant**

(gaumais), **ardj¹ant** (Alle, Corbion, Herbeumont, Izel, Laforêt, Mousaive, Muno, Rochehaut : BRUNEAU), **ârd¹ant** (Membre, Vresse : ID.), **ôrdzant** (Sugny : ID.), **arj¹âⁿ** (Florenville : ID.), **ârj¹ant** (Vresse : ID.) *s. m.* (*f.* en chestrolais : *c'est d' la bone ardjint*) argent : **1.** métal : *dè bon-ârdjint*, de l'argent de bon aloi ; *riglati* (briller), *rilûre* (reluire) *come di l'ârdjint* ; *on rond-d'ôr d'ârdjint*, une alliance en argent ; *dorer d'ârdjint*, argenter (FORIR) ; *ârdjint d' filou*, mauvais argent, étain (FORIR) ; *ôr di cou*, *ârdjint d' filou*, or et argent de pacotille ; *ôr di cu*, *ardjint d' viladje*, *tot ç' qui r'lût n'êst nin d' l'ôr* (Wavre) ; *ârdjint d' Bêrlin* ou *d' Prûsse*, argent contenant une forte proportion de cuivre, telles les anciennes monnaies prussiennes ; A. BOUHON, dans son Vocab. des peintres en bâtiment, traduit *ârdjint* par « argent et souvent aluminium » ; *vîv-ardjint*, vif-argent, mercure (Lg. : FORIR, DL), *vîv-ardjant* (gaumais), *vîf-ârdjint* (Nivelles), *vîf-ardjint* (Centre : DWC, Court-St-Étienne) ; *ch't'in vîf-argent*, c'est une femme alerte au travail (Tournai) ; *boton d'ârdjint*, variété cultivée de l'*Achillea ptarmica* L. ; *sâvadje boton d'ârdjint*, *Achillea ptarmica* L. — **2.** numéraire, monnaie : *lêver d' l'ârdjint*, toucher de l'argent ; *coustê d' l'ârdjint*, coûter cher (Givet) ; *ça vaut ardjint sonant* (Namur) ; *l'ârdjint êst fêt po rôler* (Verviers) ; *qui s' lîve matin gangne du l'ârdjint*, *èt qui s' lîve târd nu gangne qui dès patârs* (ib.) ; *l'ârdjint fait bé vizêdje* ; *l' cînk qu'a d' l'ardjint*, *troûve dès parints* (Wavre) ; *c'êst l'ârdjint qui fêt rîre* ; *l'ârdjint n'a nou mêsse* ; *fonde l'ârdjint come divîns 'ne pêle* ; *sipåde* (épandre) *l'ârdjint come di l'ansène* (fumier), le dépenser à tort et à travers ; *l'ardjint li passe divîns lès dûts come dèl hite èl coronte êve*, c'est un prodigue (Huy) ; *i lî fârût l'âve* (oie) *èt l'ardjint*, c'est un avare (Huy) ; *l'ardjint a dès coûtès cawes*, il est vite dépensé, on ne peut le rattraper par la queue (Huy) ; *l'ârdjint d' putin ênnê va come li vînt* ; *l'argint d' rif s'in va d' raf* (Tournai) ; *l'argint s'in va*, *l' biète rêste* (Tournai) ; *on-ome di strin* (qui a une situation) *vaut 'ne comêre d'ardjint* (Vonêche) ; *in-ome sins-ârdjint*, *c'êst-on lêûp sins dînts*. — FOLKLORE : Les boucles d'oreille en forme d'anneau et faites d'argent préservent de la

névralgie. — *Arègne qui pind, ârdjint qui vint.* — QUESTIONS : 1. Comment appelez-vous, dans votre dialecte, l'argent en général, « les sous » (*dès bouhes, dès çanses, dès courtts, dès cwârts, dès édans, dès fénins, dès yârd, etc.*)? — 2. Citez les dictions, locutions et proverbes wallons où intervient l'argent, et expliquez-les au besoin. — DÉRIVÉS : **ârdjintène**, *s. f.* argentine (plante); voyez l'article ci-dessous. | **ârdjinter** (Lg., Verv.), **ârdjinter** (Nivelles), **ardjinter** (Centre : DWC, Chastre-V., Court-St-Étienne, Houdeng, Namur), **ârdjintè** (Givet), **ârdjèn'ter** (Malmedy) *v. tr.* argenter; **argêté** (Stambruges) *part.-adj.* argenté. | ? **ârdjintèye** (LOBET) argentin (?). | **ârdjintédje** (Lg., Verv.), **ârdjèn'tédje** (Malmedy) *s. m.* argentation. | **ârdjint'rèye** (Lg., Verv.), **ârdjint'riye** (Givet, Nivelles), **ardjint'riye** (Chastre-V., Court-St-Étienne), **ardjintrie** [= *-îye?*] (Namur), **ârdjèn'trèye** (Malmedy), **ârdjèn'trie** (malm. arch. : VILLERS), **arginterie** (Quaregnon) *s. f.* a) argenterie, objets, bijoux, vaisselle en argent; b) argentine (LOBET); c) argentine (plante) (Malmedy; v. l'article *ârdjintène*); d) *au pl.* : les parties sexuelles (Chastre-V.). | **ârdjinteû** (FORIR, LOBET), **ârdjèn'teûr** (Malm.) *s. m.* argenteur. | **ârdjinteûre** (Lg), **-âre** (Verv.), **ardjinture** (Nivelles, Centre : DWC) *s. f.* argentine. | ? **ârdjinteûs**, **-eûse** (Lg : FORIR) *adj.* argenteux.

ardjintal (Gembloux) *s. m. t.* de coutellerie : maillechort.

ârdjintène (Lg., Verv.), **ârdjintène** (Coo), **ardjintine** (Charleroi, Lens-St-Remy, Matagne-la-Petite, Olloy), **ardjintène** (Chastre-V.), **argintine** (Angre, Hermeton, Robechies; Wiers, où un masc. *arjintin* est arch.), *fausse argintine* (Acoz), **ardjantine** (Ste-Marie-sur-Sem.), **arjantine** (Lessines, Namur), **ârdjèn'tée** et **ârdjèn'trèye** (Malmedy : J. BASTIN) *s. f.* 1. *potentille anserine*, argentine, (herbe aux oies, bec d'oie), *Potentilla anserina* L. — Syn. *ieûbe du froyon* (Spa), *ieûbe du tchèt* (Malmedy), *crowwin d' pourcé* (Géromont-Malmedy), *fleur du rabô* (Xhoffraix), *sayète des bèrgiès* (Montbliart, Rance, Sivry); — 2. LOBET donne encore le nom d'**ârdjintène** au céraiste cotonneux, oreille de souris

des jardiniers, qu'il dénomme ailleurs *oûy d'andje*. — MÉDECINE POPULAIRE : Les feuilles, dont les oies font, paraît-il, leurs délices, sont astringentes, d'où leur emploi contre l'échauffaison (Vocab. de l'Apothicaire-pharmacien). — On fait une tisane avec les fleurs (Angre). — Les feuilles servent en infusion comme pectorales et antihémoptysiques (Verviers). — Les campagnards placent les feuilles de cette plante dans leurs souliers comme remède contre l'échauffement des pieds (Namur). — Employée pour empêcher la transpiration des pieds (Olloy, Matagne-la-Petite). — La feuille est employée en décoction dans la dysenterie ; on vante aussi ses bons effets dans les échauffements, des pieds, p. ex. (Hermeton).

à-r'djôke (Fosses-lez-Namur) *loc. adv.* à foison : *il a d' tot ~ ; tot èst-~ dins ç' môjo-la*. — Syn. *à-r'dohe* (Faymonville, Masta-Stavelot), *à-r'dohî* (Fontin-Esneux) : *i-gn-a dès crôpîres à-r'dohe* (Faymonville).

ardouyer (Wiers) *v. intr.* tripoter, faire des efforts pour exécuter un travail (syn. *arbiner, randouyer*).

ardrou (Nivelles : COPPENS) *s. m.* moufle qui recouvre le nez d'un long timon et qui comporte un anneau et un crochet ; **ardru, ardrue** (Centre : DWC) *s. m.* ou *f.* 1. anneau attaché à l'extrémité d'un timon ; 2. sorte « d'havet » [= de crochet] accrochant la herse au palonnier (Trivières). — V. *ârt d' rûye*.

arducher (Mons) *v. tr.* : *i fume in espèce d'ostère qui vos arduche* (Ropieure XII, 21). — Que signifie ce mot ?

ardure (Nivelles) *s. f.* osier : *dès ardures pou r'fé lès mandes* ; **ârdure** (Viesville) *s. f.* lien d'osier, hart, « rouette ».

ardwase (Cugnon, Felenne, Gérouville, Izel, Lacuisine, Muno, Ste-Cécile : BRUNEAU, Houdeng, Neufchâteau), **ardwâse** (Wiers), **ardwaze** (Bouillon : BRUNEAU), **ôrdwâze** (Bagimont : ID.), **ardwèse** (Agimont, Doische : BRUNEAU, Givet : WASLET, Charleroi, Chastre-V., Court-St-Étienne, Namur, Nivelles, St-Hubert, Verviers : W), **ârdwèse** (Lg), **ârdwèse** (Cerfontaine), **ardoûse** (Wodecq) *s. f.* 1. ardoise (à couvrir) : *in twèl d'ardwèses* (Charleroi) ; — 2. ardoise à

écrire, ardoise d'écolier : *i n' sèt fé qu' dès rabotias su s'n ardwèse* (Charleroi) ; *ièsse su l'ardwase*, acheter généralement à crédit (Houdeng) ; *c'est-on buveûr di pèkèt qu'èst todi so l'ardwèse*, c'est un buveur de genièvre à qui le cabaretier est toujours obligé de faire crédit (DL) ; *bwère à l'ardwèse*, boire à crédit (Cerfontaine) ; *ine sitofo coleûr ardwèse* (DL). — Sauf en certains points (Charleroi, Chastre-V., etc.), le mot *ardwase*, -èse, emprunté du français, ne désigne en Wallonie que l'ardoise à écrire ; l'ardoise à couvrir s'y appelle généralement *haye* (Lg, Malm.), *hèye* (Huy, Verv., Vielsalm) *chaye* (ard.), *scaye* (nam.), *scâye* (Chastre-V., Court-St-Étienne), mot qui s'applique aussi à l'ardoise à écrire. | **ardwazadje** (chestr.) *s. m.* revêtement d'ardoises pour garantir un mur de la pluie ; il est dressé à une petite distance du mur, plus écarté du pied que du faîte. | **ardwèzer** (Cerfontaine) *v. tr.* recouvrir d'ardoise (toit, pignon). | **ardwazier** (Cugnon : BRUNEAU), **ardwazi** (Corbion : ID.) *s. m.* ardoisier, ouvrier qui travaille dans les ardoisières ; **ardwèzier** (Chastre-V., Nivelles) *s. m.* ardoisier, couvreur (néologisme ; le mot wallon est *hay'teû(r)*, *chay'teû*, *scay'teû*). | **ardwazière** (Frahan, Laforêt s/S., Mousaive, Rochehaut, Vresse : BRUNEAU), **ardwazîre** (Alle, Chairières : ID.), **ardouzîre** (Wodecq) *s. f.* ardoisière ; wall. *hayîre*, *hèyîre*. | **ârdwèz'riye** (Charleroi) : « *Gn-a-t-i sus s' twèt pwintu aute chòse qui d' l'ârdwès'riye* » (Coq d'Awous') ; signification exacte de ce mot ?

1. **âre** (généralement), ? **âre** (Lg) *s. m. (f. à Chastre-V.) are* (mesure de superficie). — Indiquez les anciennes mesures agraires qui étaient ou sont encore en usage dans votre région, et donnez-en la valeur dans le système décimal.
2. **âre** (Tintigny, Virton) *s. f.* aire de grange.
3. **âre** (gaumais) *s. f. (?)* aurore, aube ; ne s'emploie guère qu'au pluriel et dans les expressions : *lès âres don djoû*, l'aube (Virton) ; *ôs-âres don djoû*, au commencement du jour (Torgny) ; noté au singulier et au pluriel à Ruette. On dit **êres** à Chiny, **êreûr(s)** à La Roche et à Liège. — Cp. aussi ALW 3, 223.

arè (Bois-de-Villers : Boxus, Vocab. wall. nam. des noms d'animaux), « chat sauvage ou chat domestique vivant à demi-sauvage dans les bois ». Mot suspect, selon BTD XIII, 250.

arêcrin *s. m.* toile d'araignée. — Voir l'article *arincrin*.

arèdja (Lg : DL) *s. m. t.* de dénigrement : objet, « machin », affaire : *Bodjîz tos vos-arèdjas* ; drôle de chose : *quén arèdja !* ; chose dont le nom ne vient pas à l'esprit : *wice èst-i mi-arèdja ?*, ou dont on ignore le nom : *qu'èst-ce co po in-arèdja don, çoula ?* — Syn. *arèdje*, *agayon*, *antiketake*, *camatche*, *canetia*, *kélot*. | **arèdjant** (Lg., Malmedy, Verviers), **aradjant**, **-e** (Court-St-Étienne, Ovifat-Robertville, gaumais) *adj.* enrageant, qui cause du dépit : *C'èst-arèdjant du n' ré saveûr dèl guère* (Verv.) ; *c'èst-ine saqwè d'arèdjant* (Lg). Syn. *assotihant*. | **arèdje** (Ciney, Lg, Malm., Verv., Vielsalm, Wanne), **aradje** (Faymonville) *s. f.* 1. rage : *avu l' mâ d'arèdje* (syn. *li mâ d' sint Houbért*), avoir la rage (DL) ; *dji crive d'arèdje* ; *i sont plins d' quèrèlè èt d'arèdje* ; *ovrer à l'arèdje*, travailler d'arrache-pied ; *tot çou qu'i fèt c'èst-à l'arèdje* (avec rage), *on nu l' sâ-reût dja môdurer* (Wanne) ; *i côurt d'one bèle arèdje*, rapidement, d'un train d'enfer (Court-St-Étienne, Malmedy) ; *d'arèdje*, loc. adv. : extrêmement : *vos-èstèz ~ vite èvaré !* ; *lès cis qu' l'ovrèdje distrût sont clér-sèmés ~* ; *tchaster ~* (Malm.) ; syn. : v. *arèdjèyemint* ; — *ièbe d'arèdje* (Bulletin de Folklore), « herbe de rage », passeraie, G. *Lepidium*. — 2. bruit, tumulte, tapage, vacarme : *miner l'arèdje*, tapager ; *fé ine arèdje di tos lès diâles* (Lg) ; *c'èst qwand qu' lès porcès n'ont pus rén o batch*, *qu'i minèt lè pus d'aradje*, se dit des individus ruinés qui cherchent noise aux autres (Faymonville) ; — chants de pinsons donnés tous à la fois : *quél arèdje di vîdjus*, *di peûs d' souke èt d' friscabiaw !*. — Au sens 2., le mot est qqfois masculin : *Tot fant qu' minève on crâne arèdje* (J. LEVAUX, Simon et Lîna). — Syn. *tîmul* (Coo). — 3. a) instrument, machine, objet nouveau, compliqué, étrange : *qu'èst-ce co po ine arèdje don, çoula ?* ; *cubin cosse-t-i, on-arèdje ainsi ?* ; dans cette acception aussi, le mot est souvent masculin ; —

b) affaire : *ine lède arèdje, ine pôve arèdje* (Vielsalm). — **4.** orage (par confusion avec *orèdje*, néologisme pour *walée d' tonire* ; Malmedy) ; voir aussi ALW 3, 119 b. | **arèdjèyemint** (Lg), **arèdjèyemint** (Verv. : W), **arèdjîmint** (Malmedy), **aradjè-mint** (Robertville-Ovifat) *adv.* à la façon d'un enragé, avec rage (DL), diablement, excessivement, extrêmement : *il-èsteût ~ mâva*, il était furieusement fâché (FORIR) ; *lès nokès d' sapé sont aradjèmint deurs* (Robertville-Ovifat). — Synonymes (plus fréquents) : *qu'arèdje, qu'arèdj'mint, qu' po-z-arèdjî, qu' po-z-assoti, qu'arape, qu'arap'(di)mint : dj'a mâ qu' po-z-arèdjî* (Malmedy) ; *çoula li va qu'arèdj'mint bin* (DL). | **arèdjî** (Lg, Malm., Verv.), **aridji** (Jalhay), **aradji** (Fosses-lez-Namur, Jamioulx), **aradjer** (Faymonville, Robertville-Ovifat), **aradji** (Chastre-Villeroux, Givet : WASLET, Namur), **inradji** (Houdeng) **A. v. intr.** enrager : *arèdjî dè mâ d' Sint Houbert*, avoir la rage ; *qui dj' coûre arèdjî à Sint Houbert* (Lg, Verv.), formule d'obsécration ; *va-s' coûr arèdje !, va-s' ti fé arèdjî !, va au diable ! ; arèdjî à d'vins, ~ inte cûr èt tchâr, ~ è s' pé*, rager intérieurement ; *il-arèdje du fé çou qu'i n' deût nin ; dj'arèdje du fin, du seû, du mâ* (Malm.) ; *lès deûs comères ont flamindji tot l' timps a-z-aradji* (Fosses-lez-Namur) ; *fât-st-arèdjî !*, exclamation de surprise, d'étonnement ironique ; *i ploût qu'arèdje ; li bihe hagne qu'arèdje ; fé ~ (fé anrajé, Jamioulx)*, mettre en rage, agacer, faire enrager, endéver, endiabler ; — **B. v. tr.** traiter avec rage, saccager, abîmer, détériorer : *Diâle m'arèdje !*, le diable m'emporte ! ; *arèdje-tu lès gamins !*, le diable emporte les gamins ! ; *lès poyes arèdj'ront* (saccageront) *tot m' djârdin ; tu m'as arèdjî tot m' coûté*. — Syn. *assoti*. — Voyez aussi les articles *araper, arawer, aroubi*. | **arèdjî**, *fém.* **-èye** (Lg, Verv.), *fém.* **-îe** (Malmedy), **arèdji** (Bastogne), **aradjî**, *fém.* **-éye** (Court-St-Étienne), **aradjé** (Faymonville, Ovifat, Nafrature), *fém.* **-ée** (Faym.), **aradji** (Bouvignes, Charleroi : Coq d'Awous', Jamioulx, Meux ; gaumais), **aradje** (Chastre-Villeroux), **inradji** (Charleroi : Coq d'Awous'), **èradji** (Charleroi : Coq d'Awous'), **inragé** (Mons, Tournai), **anraji** (Cugnon) **A. part.-adj.** enragé : **a)** atteint de la rage : *in tchén*

aradji n'abaye nén (Charleroi) ; *l' ci qui vout nèyi s' tchin dit qu'il è-st-arèdjî* (Lg) ; *quand on èst nauji di s' tchin on dit qu'il èst aradji* (Wavre) ; *tchin arèdjî hagne tot costé* ; *mougni dol vatche aradji* (Vonêche) ; *il èst aradji dès quate pates èt du mugé* (museau), au fig. : *il est fort acharné* (gaumais) ; — **b)** en rage, forcené : *i-gn-a rén d' si mèchant qu'in bèdo* (mouton) *èradji* (Charleroi) ; *s'amuser come des inragés*, à grand vacarme (Tournai) ; furieux, dément : *i fèt come on-aradjé* ; *couri l'aradjé* : se dit de qn qui mène mauvaise vie d^s les cabarets et avec les filles (Robertville-Ovifat) ; — **c)** acharné : *c't-in inragé joueur à cartes* (Mons) ; — **d)** extrême, fameux : *vos m'avez rindou in-arèdjî chèvice* (Lg) ; *in-arèdjî magneû*, *in-arèdjî brâcleû* (Lg) ; — **e)** virulent : *l'ârsènic èst-on-arèdjî pwazon* (Malm.) ; *li mâ d' dints è-st-in-arèdjî mâ* (Lg) ; *one arèdjie broûlore*, une méchante brûlure (Malmedy) ; — *l'arèdjî ohé* (os), le cubitus (olécrane, LOBET), parce qu'on a un mal d'enragé quand on se donne un coup au coude (Verviers) ; l'os saillant du coude (Charneux) ; la place sensible au coude (Malmedy : H. CUNIBERT) ; — **B. subst.** enragé, forcené, violent, emporté : *fé come in-arèdjî* ; *c'è-st-on vèritâbe arèdjî à l'ovrèdje* ; *avu on mâ, ine seû* (soif) *d'arèdjî* (DL) ; *fé l'arèdjî*, faire le diable, se démener (Malmedy) ; *on vint d'arèdjî*, un vent très fort (Jupille) ; *arèdjèye*, enragée, mégère, furie (BODY, Vocab. des poissardes) ; « il existe à Bouvignes-Dinant une ancienne *cambe* (boîte d'artifice) surnommée *l'aradjie* » (J. NOLLET) ; *arèdjèye*, « enragerie » (?) (LOBET). | **aradjésté** (Ovifat), **arèdjisté** (Coo-Stavelot, Malmedy, Verviers), **aridjisté** (Jalhay) *s. f.* rage, fureur, colère extrême : *i pleûre du radje ou d'arèdjisté*.

arédji (Ste-Marie-sur-Sem.) *v. intr.* rouiller (arch. ; *auj. aroûyi*). De même « *aringi* » [= -*dji*], AUBRY, Duché de Bouillon (1792), « rouillé ». Comp. *arindji* « arranger » ?

arê^œ *s. f.* pluie d'orage, averse (Montrœul-au-Bois : ALW 3, 107).

arégie (Tourcoing) *s. f.* régie : *vin les arégies d' toubac* (Br. 1250).

1. **arègne** (Bastogne, Binche, Bourseigne-Neuve, Centre : DWC, Charleroi [?], Chastre-V., Court-St-Étienne, Felenne,

Gosselies, Grand-Hallet, Houdeng, Jodoigne, Liège, Luttre, Malmedy, Monceau-sur-Sambre, Neufchâteau, Nivelles, Nivezé, Ortheuville-Tenneville, Pérot-Chaussée, Sart, Ste-Marie-Geest, Tintigny, Vielsalm, Viesville, Villettes-Bra, Wavre, Willerzie), **araigne** (Maisière ; *ai* = *é* ou *è* ?), **arégne** [-i/é-] Sart-lez-Spa), **arène** [-i/é-] (Jalhay), **aragne** (Berzée, Bouvignes-Dinant, Charleroi, Chiny, Dinant, Faymonville, Frameries, Givet, Herbeumont, Jamioulx, Mazy, Mons, Namur, Nivelles, Romsée [?], St-Hubert, Thuin, Waimes), **arane** (Dohan), **arœgne** (Awan), **arogne** (Ayeneux Chênée, Chevron, Desnié-Remouchamps, Fléron, Glons, Goé, Inségote-Filot, Liers, Romsée, Solières, Sprimont, Vaux-sous-Chèvremont), **aragne** (Chairières), **arone** (Tournai), **aringne** (Centre : DWC, La Louvière, Marche-lez-Écaussines), **èrègne** (Bomal, Bousval, Braine-l'Alleud, Cheratte, Court-St-Étienne, Genappe, Grand-Halleux, Heuren-Famenne, Houffalize, Jemelle, La Roche, Marche-en-Famenne, Ottignies, Stoumont, Vielsalm), **èragne** (Pussemange), **èrogne** (Bohan), **orègne** (Aubel, Verviers), **oragne** (Blegny-Trembleur, Bilstain, Clermont, Cornesse, Olne, Queue-du-Bois, Xhendelesse-Soiron), **orogne** (Bassenge, Louveigné, Polleur, Spa, Theux), **oragne** (Dolhain) *s. f.* **A.** araignée : *arègne di cève, di hâye, di djârdin*, araignée de cave, de haie, de jardin ; *aragne* (ou *passeû*) *d'êwe* (Namur) ; *arègne d'owe*, hydromètre des étangs, *Gerris lacustris* (gaumais : Éd. LIÉGEOIS) ; *rodje arègne*, petite araignée rouge ; *arègne di tchamp* ou *di tère*, faucheur, *Phalangium opilio* (dite aussi à Liège *arègne a lonkès pates, cayl'rèsse, claw'tî, cuzin*, à Lixhe *wèlèû*, à Malmedy et Stavelot *wallèû*, à Stoumont *wèlèû*, à Chastre-Villeroux *wèllè*, à Court-St-Étienne *wèlè* (voir aussi HAUST, Étym. 286-7), à Blegny-Trembleur *oragne di grin*, à Quevaucamps, Stambruges et Wiers *vatier* (vacher), à Lessines *vaquier*, à Mazy *aragne di bièrdji*, à Wavre *bièrdji*, à Genappe *bièrdji*, à Nivelles *bèrdji*, à Namur *bièrdji, fautcheû*, à Verviers *mârté*). *I rote so s' vinte come ine arogne*, il se rend où il sait qu'on va manger (Solières) ; *on direût 'ne arègne*, on dirait une araignée, tellement il est frêle et maigre (Lg) ;

èle èst fière come une arone, elle fait la mijaurée (Tournai) ; i-èst vilin (furieux) come one aragne, il saute et se démène (Ovifat) ; èle cœtchèsse lès aragnes, se dit de la jeune fille qui fait tapisserie dans un bal (Faymonville). — *Cist-èfant n'vikrè nin, il a 'ne panse d'arègne*, cet enfant ne vivra pas, il a le carreau, le ventre enflé (Lg) ; *panse d'èrègne*, poussah ventru (Genappe) ; *panse d'arègne*, homme gros et gourmand ; femme très méchante (Monceau-s-S.) ; *panse d'aragne*, personne vorace et gourmande (Charleroi : Coq d'Awous') ; *panse d'aragne !*, gourmand ! (Viesville) ; *c'est-ine panse d'èrègne*, c'est un gourmand (Vielsalm) ; *sale panse d'arègne*, se dit d'une personne malpropre (Nivelles) ; *panse d'aragne !*, vilain gamin ! (Givet). — *Lès tièsses d'aragnes*, blason des habitants de Falmagne (?). *Ol Tchampagne lès cous d'aragne*, blason villageois (Waimes). — *Filèt, teûle (teûye, tûye, twale, twèle, rantêûye) d'arègne*, fil, toile d'araignée. — *Tchiyâ d'èrègnes !*, petit grognon ! (La Roche). — FOLKLORE : 1. *Aragne dou swèr, espwèr* ; ~ *dou matin*, grand chagrin (ou c'est d' l'ârdjint) ; ~ *dou midi*, grand plaiji ; ~ *dè quatre eûres*, grand maleûr (Coq d'Awous'). 2. *Ècrazer ène aragne au matin*, c'est d' l'ârdjint ; *au swar*, c'est d' l'èspwar (Mons). 3. *Li ci qui spate lès èrègnes fêt ploûre* (Vielsalm). 4. *Arègne qui pind, ârdjint (ou amôûr) qui vint* (Lg). 5. *Qwand l'èrègne travâye al nuî*, c'est signe di pleûve (Vielsalm). *Qwand l'arègne coûvèr li hâye di sès rantûyes à matin*, i frè sûr bon tîmps (Vielsalm). 6. La *rodje arègne* peut causer la mort d'un bœuf qui l'aurait avalée (DEFRECHÉUX, Faune). — SPOTS : *Il a one arègne dins l' plafond* (Wavre). *Ritche èt spinguiéûs à mode one aragne* (Namur : COUARNEU III, 37). — MÉDECINE POPULAIRE : *On mèt' so 'ne cwaheûre ine teûle d'arègne* (Lg : DL). — AU FIG. 1. personne d'aspect repoussant ; 2. femme ébouriffée (Gosselies) ; 3. personne méchante, mégère. *Fâreût avu faim d' tchâr po magnî 'ne si-faite (telle) arègne !* (Lg). *Faut avè fwîn d' tchau po mougni dès aragnes* (Dinant) ; 4. femme de mauvaise vie, prostituée (Charleroi, Monceau-s-S.) : *au niût, lès arègnes vudenu*. — PAR EXT. : toile d'araignée : *Dès hârs... come dès arègnes* (HANNAY, BSW 10, 123), des vêtements comme des

toiles d'araignée. — **B.** *Arègne* ou *pate d'arègne*, nigelle de Damas, *Nigella Damascena* L., renonculacée à feuilles nombreuses aux divisions allongées, vulgt araignée ou patte d'araignée ; **arogne**, nigelle des champs, *Nigella arvensis* (environs de Spa : LEZAACK). [LOBET donne à *orègne* (Verviers) le sens de « nielle des champs » ou « poivrette commune » ; LOBET ne confond-il pas la nielle et la nigelle ? — **C.** *Pas d'araigne*, t. technique ? Nous relevons dans l'Ord. des drapiers de Thuin (1645) : « et la double trasse et pas d'araigne douze deniers ».

2. **arègne**, méchante farce ; **arègnî**, singer, etc. Voir 1. *arigni*.

arègnie (Ath), **arègniye** (Bertrix), **arègniye** (Stambruges), **arègnie** (Wiers), **arègnéye** (Nivelles), **arènie** (Wiers), **aragnée** (Mons), **aragnie** (Herbeumont), **ar'ègnie** (Binche, Pâturages), **arignie** (Gosselies), **ar(e)nie** (Quevaucamps), **èrègni** (Bousval, Genappe) *s. f.* 1. araignée : *pus pacyint qu'ène ar'ègnie* (Pâturages) ; — *twale d'aragni* (Chairières, Chassepierre, Herbeumont, Membre, Ste-Cécile, Sugny), *twale d'arègni* (Villers-devant-Orval), *twale d'arègnie* (Leuze), *twale d'arènie* (Basècles), *twale d'ar'ègnie* (Pâturages), *twaye d'aragni* (Nafraiture), *twèle d'arègnie* (Wavre), *twèle d'arignie* (Gosselies), toile d'araignée. — 2. **aragnie** (Bouvignes-Dinant, Mons : SIGART), **aragniye** (Agimont), **araniye** (Dohan, Izel), **aran'gné** (Muno : BRUNEAU), **arègnie** (Vonèche, Wavre), **arègnie** (gaumais, Tintigny), **arègniye** (Charleroi, Monceau-s.-Sambre, Givet : WASLET), **argnére** (Centre : DWC), **ar'gnéye** (Marche-lez-Écaussines, DWC), **ar'gnî(e)** (Frameries, Harmignies, Pâturages), **aragnerie** (Meux, Namur), **aragneriye** (Charleroi : COQ D'AWOUS', Jamioulx), **arègneriye** (Mont-sur-Marchienne), *s. f.*, **aragni** (Houdremont, Nafraiture), **èragni** (Dohan) *s. m.* (?), **arègni** (Chastre-V., Pérot-Chaussée, St-Marie-Geest), **arègnî** ou **èrègnî** (Court-St-Étienne) *s. m.* toile d'araignée : *C'est dès youûrds (sales) djins, leû méson èst plène d'ar'gnères* (DWC) ; *l'aringne n'èst nî 'ne mouvése bièsse, èle prind lès mouches dèvins sès ar'gnéyes* (Marche-lez-Écaussines) ; *aragnerie*, à

Namur, désigne plus spécialement la toile de l'araignée de chambre (PIRSOUL) ; *arègni*, à Chastre-V., désigne aussi le simple fil d'araignée ; *croix a-z-aragnies*, croix d'église plus ou moins grossière et garnie de toiles d'araignées ; cette croix sert rarement aux funérailles de la noblesse (Mons : LETELLIER). FOLKLORE (Médecine populaire) : Les toiles d'araignées servent à arrêter les hémorragies. — 3. **araignée** *s. f.* nielle romaine, *Nigella romana* (Mons : DELMOTTE). [HÉCART, Dict. rouchi-français, distingue *arègnîe* « araignée » et *arèniée*, *ariniée* « nielle des jardins, *Nigella damascena* L. »] — Quel est le nom dialectal des fils de la Vierge (*filé d'avièrge* à Wavre)?

arègn'té (Bastogne) *adj.* « garni de toiles d'araignée ». Cette traduction n'est pas sûre ; cp. *arign'té* « rouillé », à Houffalize, Laneuville-au-Bois, Wardin, Warisy.

« **areier** » (anc. wall.) *v. tr.* « parer une bête tuée? » (BODY et BORMANS, Gloss. roman-liégeois), « mettre en quartiers une bête tuée » (GRANDGAGNAGE).

arêke (Pécrot-Chaussée) *s. m.* pin ou cèdre : *one coche d'arêke indêque on cabarêt*, une branche de pin indique un café. — Notre correspondant ajoute : « L'*arêke* est proprement, je pense, le pin ; mais il signifie aussi ces arbres d'ornement des jardins, qui n'ont pas d'aiguilles, mais des espèces de feuilles dentelées très étroites et charnues. » Thuya?

arêke (Perwez), débris de lin ou de chanvre. — Voir *arîke*.

1. **arèle** (Pecq, Templeuve), **areille** (L. BONNET, Dict. tournaisien, BTD XXI, 40) *s. f.* age (de la charrue).
2. **arèle** (Ormeignies) *s. f.* (?) fusain d'Europe, bonnet-de-prêtre, *Evonymus europaea* L. — On nous signale, pour Ormeignies, le synonyme *bos d' pouye* ; n'y a-t-il pas confusion avec l'érable (*Acer campestre* L., lg. *bwès d' poye*)? — Le fusain d'Europe est désigné par *capia d' prêcheû* à La Hestre, *bos câré* ou *chapia d' curé* à Acoz, *bonèt d' priyèsse* à Malmedy.

arèlé (Hargnies, Froidfontaine), **arèléy**, **anrèléy** (Gembes)
adj. engivré. ALW 3, 150.

Âr(e)leûs, **-eûse**, habitant(e) d'Arlon (w. *Arlon*) ; syn. *Arlonès*,
-èse, *-ése*, *Arlonnais(e)*. — *Âr'leûs* figure dans un « Recueil de
gentilés » (manuscrit) envoyé à la Société en 1902. Où ce
terme est-il (encore) en usage ?

ârémus' (Verviers : H. HURARD ; Jalhay) *s. m.* orémus ; sala-
malecs, manières : *lèyîz-me tranquile avou vos-ârémus' !* —
Lg. *ôrémus'*.

1. **arène** (Frameries : L. D.) *s. f.* narine. — Voir l'article *arine*.

2. **arène** (BORMANS : Vocab. des houilleurs liégeois), **arène**
(BAILLEUX, Dict. ms. ; GRANDGAGNAGE), **arinne** (t. arch.
liég. : DL) *s. f.* 1. **a.** « araine » : canal ou galerie par où les
eaux de la mine s'écoulent et vont se perdre dans les *dilouhes*
(fentes) ou au jour (BORMANS) ; *franche arène*, « araine à
laquelle il était défendu de toucher sous peine de mort, parce
qu'elle fournissait de l'eau à la ville de Liège (BORMANS) ;
êve d'~, eau d'araine, « eau qui filtre sous terre et qui provient
des vieilles houillères » (HUBERT) ; *ôûy d'~*, « œil d'araine »,
orifice du canal débouchant au jour (DL) ; — **b.** *arinne*,
aqueduc souterrain (Lesves-lez-Namur) ; — **c.** *arène*, canal
qui conduit vers le jour les eaux de la cave : *dj'avans avou
l'êve è l'câve, l'arène esteût c' one fie stopée* (La Gleize : L. RE-
MACLE) ; *èrène* (Melreux), rigole, petit canal dans les caves
(syn. *sêwe*, Huy) ; — **d.** *arène*, canal d'égout (Vielsalm) ; —
e. *arinne* drain dans un champ (Solières [Ben-Ahin]), fossé
en terrain marécageux, empierré au fond pour l'écoulement
des eaux, et recouvert d'une épaisse couche de terre à cul-
tiver (Hotton, environs de Marche). — 2. **a.** *arinne*, crevasse
souterraine d'où on a « r'tiré des mines » et où s'accumulent
des eaux. — Lieu-dit près de Briegnot (St-Servais-Namur) ;
— **b.** *arène*, fontaine, réservoir (GRANDGAGNAGE). — 3. Au
charbonnage de Gives-lez-Andenne, outre le sens de « grande
voie qui commence au jour », *arinne* a le sens général de
« galerie de mine » (HAUST, Étym. 17). — 4. *arène*, eau qui

tourbillonne sous un pont (?) (BAILLEUX). — Voir aussi l'article *areneû*, ci-dessous.

arêne (H), **arinne** (Lg : DL, Jupille) *s. f.*, **arênêdje** (Malmedy : SCIUS, Verviers), **arinnêdje** (Lg : DL), **arênemint** (Malmedy : VILLERS) *s. m.* 1. abord, apostrophe, interpellation ; question, demande : *ine arinne vât 'ne rêsponse*, une question mérite réponse (DL), *l'arinne èst clêre èt nête, li rêsponse sêrè hayète* (Jupille) ; 2. manière d'aborder, d'apostropher : *di quéle arinne qui vos m'aboutez cisse divise* (Jupille). | **arênâve** (Esneux), **-auve** (Verviers : LOBET), **arinnâbe**, **-âbe** (Lg : DL, F, R, Verviers) *adj.* abordable, affable : *i n'est nin ~ oûy, i s'a co lèvé l' cou d'avant ; in-ome qui n'est nin ~* (DL). | **arêner** (Basse-Bodeux, Chevron, Cras-Avernas, Farciennes, Jalhay, Jevigné-Lierneux, Malmedy : VILLERS, Masta, Moulin-du-Ruy, Ovifat, Stavelot, Stoumont, Villettes-Bra, Visé, Wanne), **arêner** (Faymonville), **arênè** (Dinant), **arênêy** (Rossignol, Ste-Marie-sur-Semois, Tintigny), **arênî** (G, F, C, R, Beaufays, Bovigny, Chapon-Seraing, Co-Stavelot, Esneux, Ferrières, Glons, Jupille, Lincé-Sprimont, Méry, Neufchâteau-Visé, Neuville-en-Condroz, Petit-Thier, Sclessin, Trembleur, Verviers, Vielsalm, Villers-l'Évêque, Villers-Ste-Gertrude, Visé [?]), **arinner** (Ambresin-Wasseiges, Andenne, Crehen, Cortil-Bovigny, Darion, Fosses-Namur, Gros-Fays, Havelange, Huy, Jauche, La Roche, Les Éneilles, Lesves, Marilles, Namur, Noduwez, Pellaines, Perwez, Sainte-Marie-Geest, Tourinnes-St-Lambert), **arinnè** (Beauraing, Ciney, Givet, Marche, Neufchâteau, Neuvillers-Recoigne), **arinnî** (Lg : DL, Darion, Visé), ? **arinni** (Bouvignes-Dinant, Ben-Ahin, Sery-Abée), **arêgnè** (Dinant), **arêgnî** (Lg : PAULUS), **aringnî** (Bouvignes-Dinant, Huy), **arêner** (Chastre-Villeroux, Namur) *v. tr.* aborder, accoster qn (en lui adressant la parole), interpellé : *êlle arinne tot l' monde avâ lès vôyes* (DL) ; *i fêt co s' loufe, ca i n' m'a nin co arênî enê* (aujourd'hui) (Villers-Ste-Gertrude) ; *i cause v'lêti, i faut qu'il arêniche tous lès passants* (Ste-Marie-sur-Semois) ; *i grognèt, i n' s'arinnèt pus* (Marche) ; syn. *apârler, adjâzer* (Faymonville), *arêzoner* (Malmedy : VILLERS) ; — interroger,

questionner : *vos m'arênîz, dji v' rèspond* (Esneux) ; *téhîz, pitite afrontêye, on n' vis-arène nin*, taisez-vous, petite impertinente, on ne vous parle pas, on ne vous demande pas votre avis (F) ; *ël a jêstêmint sti arèner le pès bondjan dèl kêlo* (?), « il a enquêté précisément auprès du plus simple du quartier » (Chastre-Villeroux : A. JADIN) ; — aborder, apostropher d'une manière agressive (Fosses-Namur), apostropher avec aigreur et colère (Givet : WASLET).

arèné (Coo-Stavelot, Faymonville, Lincé-Sprimont, Malmedy : SCIUS, Masta, Stavelot, Verviers, Waimes), **arèni** (Vielsalm), **arané** (Bourlers, Olloy, Wiers), **ar'nèy** (Buzenol) *participe-adj.* éreinté, brisé, courbatu, cassé ou usé par le travail : *d'pôy cès dièrins freûds, i rote come on-arèné* (Malm.) ; *l'arèné n' têt pus so sès djambes, l'emèné n' pout pus évôye* (Faym.) ; — éreinté, harassé (Buzenol) ; — éreinté, brisé, rhumatisé (se dit des personnes et des bêtes) : *y èst tot-arèné d'ovradje* ; *i fârè d'mète cisse vatche qu'èst tote arèné* (ban de Waimes : FR. TOUSSAINT) ; — *il èst tot arèné*, démolí de coups (Francorchamps?) ; — qui a l'épine dorsale, les reins brisés : *il a l' còp dèl muvèrt, il è-st-arèni* (Vielsalm) ; — débile, valétudinaire (Verviers : LOBET) ; — syn. *d(i)rèné* (Lg., Sprimont). — **arèné** (Tournai) (verbe?), (être) pris des reins. | **arènémint** (Malmedy : VILLERS) *adv.* gauchement, maladroitement. | **arèner** (Faymonville, Jalhay, Malmedy : VILLERS, Wanne) *v. tr.* aréner, éreinter, briser, rompre les reins : *dju m'arène tot*, je m'épuise au travail (Francorchamps?) ; *l'ovradje m'a tot arèné* (Faymonville) ; **s'arèner** (Jalhay), s'échiner ; **s'araner** (Wiers), s'éreinter. | **arènésté** (Malmedy : VILLERS) *s. f.* gaucherie, maladresse.

arènédje (Rosoux-Crenwick) *s. m.* tout l'équipage d'un cheval, le harnais.

arèner (Harmignies) *v. tr.* (?) « séparer les pailles du grain par l'action du *diâle volant* (tarare) » ; cp. anc. wall. *arener* « vanner » (Gloss. rom.-liég., 96) ; — **arèné** (Ellezelles), **arinner** (Belceil) *v. tr.* nettoyer l'aire de la grange au moyen d'un râteau à longues dents pour séparer la paille battue des

graines et de la glume (Ellezelles), pour enlever la paille qui recouvre le grain battu : *i faut arinner tous lès airies télmêt qu'il a dou grain* (Belœil) ; — **arêner** (Flobecq), **arênê** (Ellezelles) *v. intr.* « se nettoyer », expulser l'arrière-faix (après le vélage) : *èm vake a arênê* (Flobecq), *li vake arêne* « la vache se nettoie », expulse l'arrière-faix, *n'a nî arênê*, n'a pas expulsé l'arrière-faix (Ellezelles). Syn. *su nêti, su fé bèle* (Malmedy). | **arêneure** (Ellezelles) *s. f.* placenta, arrière-faix (de la vache).

âreneû (BAILLEUX, Dict. ms.), **arenî** (BORMANS), **ar'nî** (BORMANS, DL) *s. m. t.* arch. de houillerie : « arainier », propriétaire d'une araine ; — **arênî** (G, F) *s. m.* fontainier. — Voir l'article *arêne*.

1. **arèni** (Vielsalm) *adj.* habitué à fréquenter..., très assidu chez qn ou dans un endroit (?) : *il èst-arèni amon cisse salope la.* — Notre correspondant à Vielsalm (feu J. HENS) a traduit *arèni* par « fréquenter un *rèni*, un repaire ». Mais d'après l'exemple cité, notre mot est un adjectif qui se rattache probablement à *rène* « manie, habitude (d'aller quelque part) », cp. *prinde rène* (Malmedy : VILLERS) « aller fréquemment dans un lieu, le fréquenter assidûment et habituellement ».
2. **arèni** (Lg : C, DL, F, G, H, R ; Lincé-Sprimont, Stavelot, Vonèche), **aruni** (Awenne : DL), **arûni** (Mont-sur-Marchienne), **èrèni** (Lincé-Sprimont, Stavelot, Trembleur, ban de Waimes : F. TOUSSAINT), **èroni** (Ambresin, Wasseiges), **èronê** (Perwez), **èruni** (Namur : P, Wavre) *v. intr.* et *tr.* rouiller : 1. *lès vîlès-amôûrs n'arènihèt nîn* (Glons) ; *lèyi arèni sès-ustèyes* (DL) ; *vos-ave lèy èrèni tos vos keûves* (Waimes ; cp. *arigneté* [Houffalize], *èrumetié* [La Roche] = couvert de vert de gris) ; — 2. *li crouwin* (humidité) *arènih li fiér* (DL) ; *ci coutia èst-èroni, i l' faureût r'churer* (Ambresin) ; *nosse crama èst-arèni, i n' si disarènire nîn* (Vonèche ; scie) ; *dj'a l' gozi tot arèni*, j'ai le gosier tout éraillé (DL) ; *arèni come on clâ, come on bokèt d' fiér*, au fig. (avoir) le cœur dur, sec. — **SYNONYMES** : *èruhtiner, èruhtuner* (Malmedy), *èrouyi* (Monceau-sur-Sambre) ; *inroûyi* (DWC) = rouillé ; enroué. — **ANTONYMES** :

duruhtuner (Malm.), *dirèni* (Lg), *disarèni* (Lg, Vonèche). | **arènihâve** (F) *adj.* oxydable : *li fiér èst fwért ~.* | **arèni-hèdje** (Lg : DL, F, R) *s. m.* action de rouiller ; rouille. | **arèniheûre** (Lg : C, DL, F, G, H, R), **èrunichûre** (Namur : G, P) *s. f.* rouille, rouillure : *l'arèniheûre magne li fiér* (F).

arèni (Bovigny) *v. tr.* assommer, abasourdir, étourdir : *dji v' l'arèna d'one bèle afaire.* — Cf. ci-dessus l'article *aréné*.

arènoû (DWC) *s. m.* lanière de cuir qui retient le second cheval, partant de la longe de bride au palonnier du premier : *Rascourcichèz l'~, èl poulangn avance trop foûrt* ; **arènwô** (Stambruges) *s. m.* « martingale ou fausses rênes ».

aréodrome (Nivelles) *s. m.* aérodrome. | « **arèoplane** » (Wodecq) *s. m.* aéroplane. Aussi ailleurs *aréyoplane* ?

arèpe, arroche : voir *aripe*.

arère (Botassart, Chiny, Offagne ; Louette-St-Pierre, Houdremont, Orchimont : BRUNEAU), **arêre** (Condroz, Mons : DELM.), **erère** (Agimont, Felenne : BRUNEAU), **èrêre** (Malmedy), **èré** (Lg) *s. f.* araire, charrue (surtout de type ancien) : *prinde l'èré po-z-aler al tchèrowe*, aller labourer (DL) ; *mète lu fin* (fumier) *drî* (ou *à*) *l'arère*, dans le sillon derrière la charrue (Chiny). — Synonyme : *tchèrue* (Botassart). — Citez : 1. les différents types de charrues autrefois et actuellement employées dans votre région ; 2. les parties de la charrue.

âres (Lg : DL), **âres** (Dampicourt), **arjes** (arch., Nivelles : COPPENS), **êres** (Lg : F) *s. f. pl.* arrhes, denier à Dieu.

â-rés [âré], **â-rés'** ou **â-réz'** [ârés], **â-rés'**, **â-réz'**, **â-rès'** *loc. adv.* litt^t au ras, à ras (de) : 1. à ras de bord : *plin a-rés* (Chastre-V.), *â rés'* (à *rés'*, à *ras'*) *dè bwérd* (Lg : DL) ; — 2. au niveau : *lèyans-le â rés'*, n'en parlons plus (Lg), *lèyi â rés'*, abandonner, cesser ; — 3. jusque : *lè cinè èst plin â-rés* (ou *â-rés'*) *dol fièrlote* (Ovifat-Robertville) ; *dè l'êwe â-rés' dè sès gngnos* (Chastre-V.) ; *i m'a pay â-rés d'on franc*, jusqu'au dernier franc (Malmedy) ; *â rés' d'ouy* jusqu'aujourd'hui (Lg : DL) ; — 4. excepté, à part, sauf : *y a vûdi l' botèye*

â-rés d'one gote (Ovifat-Rob.) ; — 5. depuis, à partir de : *vos c'minceroz â-rés dol hâye* (Ovifat-Rob.) ; *â rés' d'oûy*, à partir d'aujourd'hui, dorénavant (Lg : DL).

arès' s. m. 1. arrêt, repos, cesse (Lg, Robertville) : *i n'a nin pus d'~ qui l'êve qui couûrt so l' molin* (Lg) ; *tchin d'~* (Lg : F) ; *sins~* (Rob.) ; — 2. arrêt, saisie : *mète ~ so lès bins d'on dètéû* (Lg : F). | **arèsta s. m.** obstacle : *mète dès~ èl vôye* (Lg : DL), empêchement, interruption, syn. *arnok* (Houdeng). | **arèstâcion, -chon** (Lg : F, DL), **-âcion** (Nivelles) *s. f.* arrestation. | **arèsté** (Lg), **arété** (Hesbaye, Lg, Verv., Nivelles, Stambruges), **arété** (Wiers) *part.-adj.* entêté, têtû, opiniâtre : *êlle è-st-arèstêye sor lu, i n' lî fât nol ôte* (DL) ; **ar'té** (Dampicourt) ; *i n' sont jamâs ar'tés*, ils ne s'arrêtent jamais de travailler. | **arèster** (Lg, Verv.), **arêter** (Lg, Malmedy, Nivelles, Pâturages, Verv.), **arèti** (Vielsalm), **arétê** (Ellezelles), **ârêter** (Chastre-V.), **arèstier** (rouchi) *v. tr.* arrêter : *dj'arèstêye* (ou *dj'arète*) *l'ôrlodje, on dj'vâ, on voleûr* (DL) ; *qui va trop reûd l' Bon Diu l'arète* (Spots 1008) ; *~ sès costeuûres* (coutures) ; — *v. intr. ou réfl.* 1. s'arrêter : *arètans nos on moumint* ; *s'~ è mitan dèl rowe* (F) ; *over, roter sins s'arêter* ou *sins-arêter* (Malmedy) ; *li tîmps n' s'arèstêye mây po nos ratinde* (F) ; *ot'tant èt ossi reûd qu'i p'la, i rota sins s'arêter* ; — 2. s'obstiner, s'entêter : *qwand i s'arète s' one îdêye, on n'a pus qu'à s' taire* (Verv. : W). | **arèt** (Chastre-V. : â-) *s. m.* arrêt : *tchin d'~* ; *mète ~ so lès bins d'onk qui deût* ; *mète on scolî âs-arêts* (DL) ; point d'arrêt (Chastre-V.) ; frein, obstacle (LOBET) ; tout ce qui fait office d'arrêt, petite pièce qui arrête (Voc. du serrurier). | Le Vocabulaire du tapissier-garnisseur signale **arèstwér** (d'après SEMERTIER, **arètwér**), « arrêtoir » pour retenir la corde du store. | **arètâcion, -chon** (Lg : F, DL ; Verv. : LOBET) *s. f.* ischurie, rétention (d'urine). | **arété s. m.** arrêté (royal, ministériel). | **arète** (DWC) *s. f.* 1. arrêt, obstacle : *si l'ouvrâdje va sans-arète, nos arons fêt au nûtt'* ; (Wiers), arrêt, repos, relâche ; — 2. arrêt de chemise (Dict. nam. de F. D. 1850) ; — 3. bâtardeau, barrage, digue (Namur : F. D., PIRSOU), obstacle fait pour arrêter les

eaux : *l'éve ni coûrt nin dins l' couro pace qu'i-gn-a one masse d'arêtes* (PIRSOUL) ; — 4. « pièce de bois ou de fer pour arrêter le crochet » (LOBET). | **arèt'mint** *s. m.* obstacle, arrêt, entrave, empêchement (Malmedy : VILLERS), ~ ou *bride*, arrêtement : points finals, redoublés, d'une couture, petite couture pour consolider les côtés des poches (Voc. du tailleur d'habits) ; **arèt'mêt** (Wiers) *s. m.* rétention (d'urine).

arèsse (BODY, Voc. des charrons, charpentiers, menuisiers ; Chastre-Villeroux, Lavacherie, Malonne, Namur : Voc. du fabricant de fonte, fer et acier ; Neufchâteau, Neuville-sous-Huy), **arête** (Grand-Halleux, Court-St-Étienne, Nivelles, La Louvière ; plusieurs vocab. technol.), **èrète** (Cugnon : BRUNEAU) *s. f.* arête, ligne d'intersection de deux plans : *lès d'mèy-vûdeûs divèt bin nètî lès fôûmes po qu' lès briques sèyèsse à vîve arête* (Gd-Halleux) ; *l'arèsse dé l'ongléye*, de l'angle du mur (Neuville-sous-Huy) ; *rabate lès arèsses*, t. de saboterie : 1. abattre les arêtes du quartier destiné à être travaillé en sabot ; 2. râper les arêtes à l'intérieur, travail du creuseur (Lavacherie) ; barbe laissée par la lime aux angles des pièces qu'on a limées (Voc. du serrurier) ; partie des poils qui se trouvent sur le dos du lièvre et du lapin et qui sont réputés de première qualité (Voc. du chapelier). — Syn. au sens d' « arête » : *crèsse* (Lg, Nivelles), *rièsse* (Jalhay ; mais à *vîve rièyèsse*), *rièsse* (Malmedy : *vîve rièsse* « bois de charpente auquel on n'a laissé que le franc bois à l'équarrissage » : VILLERS). — Cp. aussi l'art. *arièsse*. | **arèstier** (Mons : DELM.) *s. m.* tuile pliée qui se place aux angles des toits ; **arêtier** (Stambruges) *s. m.* tuile à deux versants se plaçant sur les arêtiers d'une toiture ; (sur le faite se place la *fiètichure*).

areûdi (Liège, Verviers : LOBET), **areudi** (Cerfontaine), **arudi** (Neuville-sous-Huy), **arwèdi** (Charleroi, Court-St-Étienne, Nivelles, Thibessart), **arwèdë** (Chastre-V.), **arwadi** (Pâturages ; gaumais), **arêdir** (Wiers) *v. tr.* roidir, raidir, durcir : *li djaléye areûdih on mouyî drap* (F) ; *arwèdi l'aci in l' trimpant* (Nivelles : COPPENS), *l' pieûfe a tout arwèdi lès côurdes* (Nivelles) ; rendre (le mortier) plus dur (Vocab. des mouleurs...) ;

v. r. se dit particulièrement de l'enfant qui commence à marcher : *ç'n èfant-là s'arwèdit* (Coq d'Awoûs' 18.1.1908) ; *v. intr.* devenir raide, durcir, s'engourdir : *èd' sù arwadi come ène rwèle*, je suis raide comme un rail (Pâturages) ; *l' pousse* (pâte) *èst-arwèdiye* (Chastre-V.) ; *djè m' sintoù arwèdi pau fwèd* (Nivelles : COPPENS) ; *tél'mint qu' sès mimbes sont-st-arudis*, é cass'rin' come dès sètchès bwèches (bûches) (Neuville-sous-Huy). | **areûdihédje**, **areûdih'mint** (F) *s. m.* contraction, resserrement : ~ dès niêrs.

areûlèy (gaumais) *v. tr.* 1. assujettir à une règle, régler : *i n' sant jamais* ~ (Étalle, Prouvy-Jamoinne, Rossignol, Tintigny) ; 2. syn. de *dèhalèy* à Ste-Marie-sur-Semois : *on n'èst jamais areulèy tout ci* ; 3. à St-Léger, pour dire « se mettre plus proprement dans l'habillement », on dit : **arueule-te** (arrange-toi) *in pouau autremat*. A Dampicourt, seulement ironique et péjoratif : *vè-t'-la bin arûlé*, te voilà bien arrangé ; *èlle èst bin arûlé*, bien attifée.

areûmè (Givet : WASLET), **areûmer** (Jamioulx) *v. tr.* enrhummer, donner le rhume ; *v. pron.* : *s'areûmè* (Givet), *s'areûmer* (Cerfontaine), « *s'arheumer* » (lire : -eû-?, Olloy).

areûs, **-se** *adj.* rempli d'ornières (Hautrage) : *l' kèmin 't areûs* ; rocailleux, raboteux, inégal (surtout d'un chemin à la terre durcie par la gelée : Wiers, où l'on note : « voir *hareûs*, car l'h est aspiré [= absence de liaison] »).

? **arèya**, voir **ariya**.

arèye (Nivelles : COPPENS) *s. f.* élève, animal domestique dont on fait l'élevage : *lès aréyes dèl Cinse Cochet à Boulé*.

arèyer (LOBET), **arèyî** (Lg, arch.), **arèy** (Ovifat-Robertville), **ariyer**, **-î** (lg, arch.) *v. tr.* salir, souiller : ~ *deûs tch'mîhes par saminne* (Lg : REM.¹), *vos alez ~ vos bagues* (vêtements, Gg.), *li plève arèyèye vite on tchapé*, ou *lès fleurs dè corti* (DL) ; se dit nott d'un vêtement : le froisser ou le salir (Ovifat) ; *lès mom'rèyes dè Musulmans n'arèy'ront nin lès èglîses* (G. MAGNÉE). | **arèyant** (Herve, Jalhay, Lg, Ovifat-Rob., Spa, Verriers), **ariyâve** (lg, arch.), **-auve** (LOBET), **-ôve** (Trembleur)

adj. salissant, qui se salit ou se tache facilement : *one arèyante sutofe* (Verv. : W), *one sacwè d'arèyant*, qch. qui s'arèye facilement (Ovifat : TOUSSAINT). | **arèyèdje**, **ariyèdje** (Lg : F, DL) *s. m.* action de salir. | **arèyeûre** (H), **ariyeûre** (F), **-âre** (Verv.) *s. f.* tache, souillure (DL) ; spécial^t : les salissures d'une pièce d'étoffe (M. LEJEUNE, Vocab. de l'apprêteur de draps).

arfaut (L. BONNET, Dict. tourn.) *s. m.* cuisine du paysan, chambre où il boit et mange ; **arfeo** (Tournai : CH. DOUTREPONT, Z. f. frz, Spr. u. Lit. 22, 80), salle d'estaminet ; (Tournai : PONCEAU), salle faisant suite à l'estaminet.

***arfèse** (vieux wallon : BODY, Vocab. roman-liégeois) « engin de pêche que nous n'avons pu déterminer » : XIV^e s. Qu'il ne soit nulz qui pesse en nulle eawe de nulle arfese ou instruments desloyaulx ; XV^e s. Entreit dedens les arfessez et harnaps des pexheurs. — GG (Gloss. de l'ancien wallon) conjecture « = artifice? ».

argà (Jalhay) *s. m.*, dans *on léd ~*, un laid regard (mot contesté par d'autres témoins de Jalhay).

ârgaloche (Cerfontaine) *s. m.* ou *f.* personne écervelée.

argarâde (Mons, Nivelles), **arguerate** (Tourcoing, forme à préciser) *s. f.* algarade, incident, tumulte : *éne ~ dé ropiyeûrs* (ROPIEUR XI, 18.2) ; *i li a arivé inne ~* (Tourcoing).

argârdier (Mons) *v. tr.* regarder : *j'argardois pau cran des rideaux*.

ârgayâ (Vielsalm) *s. m.* homme ou objet singulier, ridicule ; **argayon** *s. m.* individu singulier (Charleroi), géant (Nivelles) : « L'Argayon, l'Argayone et li Lolô, les bons géants de la cité [de Nivelles], mettent en joie la population chaque fois qu'ils sortent flanqués du cheval-godet et, depuis 1926, d'une partie... de leur ancienne ménagerie d'osier : le lion, le chameau, le dragon, l'aigle et la licorne » (COPPENS). « Avant 1860, le texte officiel du programme des festivités de la kermesse d'octobre portait : *Sortie des Gayans* » (PARMENTIER) ; **aurdjouwant** [*ôrdjouwan*] (Namur : PIRSOU) *s. m.* géant d'osier qu'on promenait à la fête de Namur. (Des comptes de

la ville de Namur, 16^e s., se servent du mot *argeant* pour désigner le géant Goliath, sa femme et leurs 4 enfants qui figuraient à la grande procession. J. BORNET). — Cp. aussi le lg. arch. *adjèyant*, géant.

argeron (Stambruges) *s. m.* argile grasse et forte. Cf. *arjèron*.

argnâr (Centre) *adj.* hargneux : *c'è-st-in ~, i twève à dire sus tous lès djins* (DWC). **argneûs**, **-eûse** (Charleroi) *adj.* hargneux, méchant : *l' pus ~ dès ârsouyes*. | **argniⁿ** (Centre : DWC) *v. tr.* railler : *in afonté toudi prèsse à ~ lès-autes*.

ar'gnère, **ar'gnéye** (Centre : DWC), **ar'gnie** (Frameries, Pâturages), toile d'araignée. — Voir ci-dessus l'article *arègnie*.

arnoke ou **arnioke**, accroc. — Voir l'article *arnoke*.

argolète (Ste-Marie-Geest), **ârgolète** (Fosses-lez-Namur) *s. f.* haridelle, vache maigre, mal faite ; *ë n'a qu' dès ~ dès vaches*. — Syn. *sêch'rène* (Fosses), *haguète* (lg. rural : DL ; à Ste-Marie-Geest, *aguète* désigne une vache petite, sans égard à la qualité).

ârgon, **-ô** *s. m.* mot signalé comme ayant existé à Trembleur pour désigner « un ancien noir pain, aujourd'hui inconnu » ; seulement dans l'expression *c'est neûr come di l'ârgon* ; peut-être abrégé de *come dè pan à r'gon* (au seigle) ?

- argot** (Centre, Dour, Houdeng, Mons, Sirault, Stambruges, Verv. : LOBET, Wiers) *s. m.* a) *ergot* : *no grand co a dès-argots à pwinte* (DWC) ; *i faut in bon feû pou décrankier leûs argots* (ROPIEUR XI, 24.1) ; au fig. *r'kèyi* (retomber) *su sès argots* (SIGART ; cité Spots 504) ; *il èst co biⁿ su sès argots*, encore robuste (DWC) ; *tènèz vous su vos argots paçqu'i va tchauser* (DWC) ; *iun qui monte râde* (vite) *su sès argots* (Houdeng) ; — b) *argots*, ongles : *Vos arez su vos argots* (Mons : LETELLIER, Arm. 1866) ; — c) saillie des articulations métacarpophalangiennes lorsque le poing est fermé (syn. lg. *noukèye*) ; p. ex. frapper des *argots* sur la table en jouant atout (Sirault) ; — d) expression du jeu de billes : pousser d' l'argot (ou dèl

pate) = du pouce (Dour) ; — **e**) corne fondue servant à faire des peignes de bas prix (LOBET). | **argoté** *adj.* ergoté, pourvu d'ergots (LOBET). | **argoté** (Givet : WASLET) *v. intr.* déplacer et replacer avec ou sans bruit un ou plusieurs objets. | **argoti** (Givet : WASLET) *s. m.* mauvais ouvrier.

2. **argot** (Verv. : W, LOBET), **ârgot**, (Lg : F) *s. m.* a) argot, langage spécial : *savu l'~ dès pwèrt'-â-sètch* (F) ; — b) ergo, argument, conclusion (LOB.). | **ârgoté**, **-êye** (Lg : F, G, Hony, Jalhay), **ârgoté** (Malmedy : SCIUS, Stavelot), **argoté** (HUBERT, LOBET, Romsée, Trembleur) *adj.* a) fin, madré, malin, matois, rusé, difficile à tromper : *n' fâreût wêre èsse ârgoté po s' lèy ambèrlificoter* (Stavelot) ; — b) dégourdi, qui a l'usage du monde : *vosse fré èst-on pièle qu'è-st-ârgoté ; si feume n'èst min mons ârgotéye qui lu* (FORIR) ; — c) expérimenté, bien au courant, expert : *mi bèzogne si fêt assés âhèye-mint pace qui dj'ennè so argoté, pus' fêt-on 'ne sacwè mî è-st-on argoté* (Romsée) | **ârgotédje** (Lg : DL, F) *s. m.*, **ârgot'rèye** (Lg : F) *s. f.* action ou manie d'ergoter (F) ; chicane (DL, F) : *ci n'èst nin rézoner çoula, ci n'èst qu' dès-ârgot'rèyes* (F) ; *divant tos sès-ârgotédjes dji pièd' li tièsse* (DL). | **ârgoter** (Lg : DL, F), *v. intr.* ergoter, pointiller, chicaner : *il ârgotéye so tot*. | **argoter** (Pâturages, Quiévrain, Wiers) *v. tr.* dérober subtilement, chiper, filouter : *si tu jues à ce jeu-là, tu t' f'ras argoter tès yârd*s ; syn. *dreuber, ingueûzer, indormî, skign'ter*. | **ârgoteû**, **-eûse** (Lg : DL, F) *s. m., f.* ergoteur, -euse, chicanier, -ière : *ti t' frès prinde avou in-ârgoteû parèy* (DL). | **argoteû** (Pâturages, Quiévrain) *s. m.* filou ; syn. *dreubeû, filoû, ingueûzeû, skign'teû*. | **argot'rie** (Pâturages) *s. f.* filouterie ; syn. *filout'rie, loss'trie*.

argougnî (Court-St-Étienne) *v. tr.* rudoyer.

argoulèt (Virton : MAUS) *s. m.* petit homme sans valeur et voulant jouer son personnage. | **argoulète** (Centre : DWC) *s. f.* fusil ancien, mauvais fusil : *s'i n'a qu'inne ~ parèye i n' tuera nus pièrots* (moineaux).

argouwant (Verv.), **ârgouwant** (Lg), **aurgouwant** [ô-]

(Namur, Ste-Marie-Geest) *adj.* rude (en paroles : DL), brutal, bourru, rabroueur (LOBET), brusque (Ste-Marie-Geest), grondeur, brutal, qui interroge avec rudesse (PIRSOUL), arrogant, rogue (W) : *lès côtrumêsses sont sovint pus argouwants qu' lès patrons* (W). | **argouwer** (Malmedy : VILLERS, Verv., Vottem), **ârgouwer** (Crehen, Glons, Jalhay, Lg, Villers-Ste-Gertrude), **ârgouwer** (La Roche, Malmedy : SCIUS), **ârguwer** (Chastre-V.), **aurgouwer** [ô-] (Namur, Ste-Marie-G.), **orgouwer** (Dison), **orgouwè** (Marche-en-F.) *v. tr.* gourmander, rudoyer (en paroles), apostropher, interpellier durement, rudement, cavalièrement, malmener (en paroles), traiter avec hauteur ; (pour Malmedy, SCIUS traduit par « réprimander, traiter avec dureté », VILLERS par « agacer, tourmenter » ; notre correspondant de Glons traduit « attaquer, arguer, ergoter, chicaner ») : *i m'a ârgouwé come on tchin* (La Roche) ; *a-t-on jamê vèyé ~ lès djins d' la magnêre* (Ste-Marie-G.) ; *ë vos arguwe todë come s'ë sèro mwê* (fâché ; Chastre-V.) ; *argouwer l' leû-warou* (WALLONIA, IX, 59). | **ârgouwèdje** (Lg), **ârgouwèdje** *s. m.* apostrophe méchante (DL), rebuffade, reproche dur (LOBET), rebuffade, admonition (F), agacerie (VILLERS) : *èle fêt sâver tot l' monde avou tos sès- ~s* (DL).

argouzi (Nivelles : COPPENS ; â- : PARMENTIER), **argouzin** (Lg : R ; -ss- : H), **ârgouzin** (Lg : F) *s. m.* a) argoulet, homme de rien, luron, polisson ; b) WASLET signale à Givet : *argouzin*, gardien de prison, policier ; SIGART note pour Mons : *argoisille*, homme de police, gamin.

argrèter (Boussu, Wasmes) *v. tr.* regretter.

arguèdène (Centre : DWC, Charleroi, Nivelles : COPPENS, Viesville), **ârguèdène** (Charleroi, Jamioulx), **ariguèdène** (Bouvignes-Dinant) *s. f.* ariette, petit morceau de musique court et gai, air de danse : *il ont djwè dès ~ pou l' sortiye dël djonnessè* (DWC) ; *nos alans djouwè sacwants ~ po fè dansè lès comères* (Bouvignes) ; *scoryî* (ou *pèter*) *ène ~*, danser bruyamment avec entrain (COPPENS).

arguègne (Charleroi, Monceau-sur-Sambre, Viesville), **ârguègne** (Cerfontaine, Charleroi), *s. f.* agacerie, méchanceté,

moquerie méchante ; *fé* ~ à 'ne *sagui*, se moquer de qn ; à Cerfontaine (syn. *aguègne*), acte de mauvais gré. | **arguègni** (Charleroi, Viesville) *v. tr.* (?) = *fé dès arguègnes*. — Cp. ci-dessus *argougnî*.

arguèye (Ellezelles), **arguile** (Wiers), ? **argille** (Lessines) *s. f.* argile : *prî d'arguèye*, pré argileux ; cf. *arzèye*. | **arguèyeûs** (Ellezelles), **arguiyeûs** (Wiers) *adj.* argileux. | **arguiyère** (Wiers) *s. f.* argilière, trou d'où l'on extrait l'argile ; terre argileuse.

arguèzèle (Stave) *s. f.* chanson comique : *tchantoz nos ène pètite* ~.

arguèzoûde (Fosse) *s. f.* (signification?), dans les expressions *vizadje, gueûye* ou *tièsse d'arguèzoûde*. Cp. liég. *galguizoûde*, baliverne, sornette, faribole.

à-r'gugne (Rossignol) *loc. adv.* abondamment (en parlant de vivres) : *dj'avans dès crombîres èt d' la tchâ à-r'gugne*.

argumint (Verv. : W), **ârgumint** (Lg : F, DL) *s. m.* argument. | **ârgumèn'tèdje** (Lg : F) *s. m.* action et manière d'argumenter. | **ârgumèn'ter** (Lg : F, DL) *v. intr.* argumenter : *n'ârgumèn'tez mây conte on fanatique* (F). | **ârgumèn'teu** (Lg : F) *s. m.* argumentateur.

ârhiné (Malmedy : SCIUS, VILLERS) *adj.* « chiche, avare, un crasseux » (VILLERS) ; BODY, Vocab. des poissardes du Pays de Liège, 10, note : « *arhiné*, f. laide et maigre ; on dit habituellement : *laide arhiné*. A Malmedy, sign. femme avare. » | **ârhiner** *v. pr.* : *s'~*, s'échiner (Sart-lez-Spa). | **ârhon** (Coo, Malmedy, Stavelot) *s. m.* ladre, grippe-sou, « taquin, d'une avarice sordide, cuistre fieffé » (VILLERS).

ârhuner (La Gleize : L. REMACLE, BDW 18, 69) *v. intr.* se consumer lentement : *lès tchèrbons ârhunèt, i s'alowèt tot doucemint*, ils s'usent lentement ; *duvant d' cûre, on lèt ârhuner l' fôr po bin èhandi l' flèche*, on laisse se consumer les braises pour échauffer la surface du four. — Voir ci-après l'article *ârsin*, *ârsiner*, et comp. J. HAUST, Ann. Hist. Lg., 3, 400 :

arxhon (type **arsillon*), westw. *arsiau*, -*ia* (type **arseau*), pour désigner les déchets de la carbonisation du charbon.

âri (= *ôri*?) (BSW 44, 11 : M. LEJEUNE) *s. f.* orée, lisière ; (FORIR : *orî*).

âri (gaumais, Virton), **âri** (Prouvy), **âri** (Villers-devant-Orval), **âriy** (Gérouville), **êriy** (Dohan, Cugnon, Ste-Cécile, Chiny, Chassepierre, Florenville), **êri** (Alle, Izel) *s. f.* 1. airée, quantité de gerbes qu'on étend et bat en une fois sur l'aire de la grange : *batans co inne âri* ; syn. *tramèye* (Prouvy), -*âye* (Virton) ; — 2. plate-bande, planche, carré (d'un jardin) : *inne [ên'] ~ d' pwaches* (pois), *d'ougnans* ; *èn pèstelèz-me* (ne piétinez pas) *don ains-la mès-âris* ; syn. *partêr*, *cârê*.

arî (Charleroi, Couvin, Houdeng, Monceau s/S., Nivelles, Viesville, Virton), **ari** (Cerfontaine), **arière** (Wiers) *adv.* 1. arrière : *arî !* se dit à Couvin pour faire reculer un cheval ; — 2. loin (de), à l'écart (de), séparé (de) : *nî lon arî dè d'ci*, non loin d'ici (Niv.) ; *lès deûs ârbes sont lon arî yun d' l'ôte* (Niv.), *arî de l'in l'ôte* (Virton : MAUS) ; *s' mète arî dou feû* (DWC) ; *d-alez la arî !* retirez-vous de là (Houdeng) ; *alèz-vous-è arî d' ça*, écarterez-vous de cela, n'y touchez pas (Viesville) ; *i sont arî yun d' l'ôte*, ils vivent séparés (Viesville) ; *yèsse arî dè s' feume*, vivre séparé de sa femme (Centre, Charleroi, etc.) ; liég., nam. *èri*. | **arière** (Centre, Nivelles, Stambruges) *adv.* arrière : *d-aler in arière* (DWC), *il èst-in ~ dès ôtes*, il a du retard sur les autres (Nivelles) ; loin, écarté, séparé (de) : *mètez ça ~ dèl tâbe*, enlevez cela de la table (Nivelles), *va-t-ê ~ du jeû, dèl tâve*, écarte toi du jeu, de la table (Stambruges), *èle èst-~ dè s'n ome*, elle vit séparée de son mari (Nivelles). | COMPOSÉS : **arî-botike** (Lg : F), arrière-boutique ; **arî-dos**, *il èst trèlé à l'~*, tombé à la renverse (Virton : MAUS) ; **arî-fas** (Lg : F), arrière-faix ; **arî-gos'** (Lg : F), arrière-goût : *dè cafè qu'a l'~ di r'cût, on pan qui lèt on drole d'~* (DL) ; **arî-sèzon** (Cornesse), arrière-saison ; **âri-strèye** (DEOM, Voc. ms. du batelier), corde qui sert à relever le mât ; *bloc d'~*, moufle dans lequel passe l'~ ; cp. *avant-strèye*, hauban de l'avant ; — **arière-ban** (Lg : DL), arrière-ban ; **arière-côr**, t. de maçon-

nerie : arrière-corps, partie de bâtiment en retraite d'une autre partie formant avant-corps (MATHELOT) ; **arière-couvèrte** (Recogne), arrière-linteau, linteau à l'intérieur de la construction (le linteau extérieur étant la *couvèrte* ; **arière-couvèrte** (Érezée), linteau, syn. *couvèrte*, *racôyemint* ; **arière-fês** (Lg : DL), arrière-faix ; **arière-gos'** (Lg : DL), arrière-goût ; **arière-graisse** (Mons : DELMOTTE), fumier qu'un fermier avait mis sur son champ, et dont il n'avait pas eu le temps de profiter ; **arière-pinsêye** (Lg : DL), **-pésée** (Stambruges), arrière-pensée ; **arière-sâhon** (Spa), **-sêzon** (Chapelle-lez-Herlaimont, Ciney, Namur, Trazegnies, etc.), **-sêzo** (Godarville), **-sêzon** (Lg, Waremmе, Wiers, Froidfontaine, Ittre, Gelbressée, etc. : ALW 3, 187), **arière-sêzon** (Ellezelles), **-sêzo** (Charleroi), arrière-saison ; **arière-trin** (Lg), arrière-train, fourche de la roue arrière d'un vélo ; **arière-vôsseûre** (Lg), t. de maçonnerie : arrière-voûte, petite voûte à l'arrière d'une baie de porte ou de fenêtre ; — **arîre-fas** (Lg : Voc. de la sage-femme), arrière-faix : *l'~ èsteût ètîr, l'~ a v'nou à bokêts* (morceaux) ; syn. *lès rêsses* (restes), *li wâde*. FOLKLORE : A la campagne, on enterre l'a. assez profondément pour que chiens ou chats ne puissent le déterrer. Dans certains endroits (Bellaire), on l'aspérge d'eau bénite avant de l'enfouir ; ou bien encore c'est le mari qui est chargé de l'enterrer pendant la nuit, seul, afin de n'être vu de personne ; avant de le déposer dans le trou creusé, il l'aspérge d'eau bénite, le recouvre d'une poignée de sel et fait le signe de la croix avant de le recouvrir de terre. Ailleurs, pour préserver le nouveau-né de la croûte de lait, on lui frotte le visage avec l'arr.-f. immédiatement après l'expulsion. — MÉDECINE POPULAIRE : Pour faciliter l'expulsion de l'a.-f., boire de la décoction de panais. | **arîre-gâr** (F), arrière-garde ; **arîre-goût** (Ellezelles), arrière-goût ; **arîre-louwer** (F), sous-louer ; **arîre-pinsêye** (Lg : F, Verv. : W), arrière-pensée ; **arîre-pont** (R), arrière-point, syn. *drîpont* ; **arîre-sâhon** (Malmedy, syn. *wayîn-tîns*), **-sâhon** (Verv. : W), **-sêzon** (Flostroy, Jehay-Bodegnée, Lessines, Saintes, etc.), **-sêzon** (Awenne, Fosses, etc.), **èrîre-sâhon** (Érezée), arrière-saison ;

cp. ALW 3, 187. — DÉRIVÉS : **ariélance** (Wiers) *s. f.* arrérages. | **ariré**, **-êye** (Chastre-V., Lg : F, H, R, Malmedy), **ariéré** (Lg : DL, Malmedy, Stamburges), **ariéreû** (Ellezelles), **arièrè** (Courcelles), **arièlé** (Cerfontaine), **arièlé** (Wiers), **arilè** (Jumet, Ransart), **arilé** (Ste-Marie-Geest) *adj.* arriéré : a) intellectuellement en retard : *il a marié 'ne feume qu'èst si ariéréye ! èle creût co às macrales* (DL) ; *il èst arièlé pou s'n âdje* (Cerfontaine) ; *lès arilés*, les (gens) arriérés (Ste-Marie-Geest) ; — b) *s. m. (pl.)* paiement(s) en retard : *on n' deût nin lèyî acrêhe lès-arirés* (F), *payî sès-ariérés* (DL) ; *ariérés*, arrérages (Stamburges) ; — c) sevré de, privé de : *dji n' seû nin arilé d' ça* (Jumet, Ransart) ; avide de : *vos n' dêvoz né yèsse sê ariré après on bokèt d' tchau*, « on dirait que vous ne revecez jamais de viande » (Chastre-V.). | **arirêdje** (Lg : F, H, R) *s. m.* arriéré, arrérages. | **arirer** (Lg : F, H), **ariérer** (Lg : DL), **arièler** (Cerfontaine) *v. tr.* arriérer : *ni v' lèyîz mây ~* (mieux *èn-èrî* « en arrière ») (DL) ; *il èst v'nu nos-arièler* (Cerfontaine) ; — d'où **arièle** (Cerfontaine) *s. f.* entrave, cause de retard ; personne qui cause du retard.

aria [*arya* ou *ariya*?] *s. m.* embarras ; brouillamini (Mons : DELMOTTE), « joie subite, inopinée, de plusieurs personnes ; micmac, tracas, embarras » (LOBET 51) ; manières, embarras, esbroufe (Tournai : PONCEAU) ; *faire dés ~*, faire beaucoup d'embarras où il n'en faut pas (HÉCART) ; *i-n-y-a d's ~*, il y a qch là-dessous, il y a du micmac (ID.) ; *l'aria dure quèze jours*, le manège (?) dure quinze jours (Jodoigne [?], COUARNEÛ III, 30, 1) ; **ariya** (Jalhay), tapage, désordre : *quén-ariya !, fé l' ~* ; comp. *ariole*, *ariyole*.

âria (Chastre-V.) *interj.* marquant l'étonnement, la surprise ou, le plus souvent, le peu d'importance qu'on attache à une chose : *~ quène afère*, mon Dieu, la belle affaire ! ; *~, valève bé lès pinnes dè fé tant dè brut*, il valait bien la peine de faire tant de bruit pour si peu.

ariâsse [?] (Lg : F) *s. m.* « grandeur, orgueil, joie » : *i r'dohèt d' ~*, ils regorgent d'orgueil (G. MAGNEE, BSW 27, 49). Sans

exemple dans FORIR, ce mot, qui n'est pas assuré dans la langue parlée, a été repris par les auteurs liégeois ; GOTHIER a de plus, l'ayant pris pour un adjectif (traduisant « orgueilleux »), forgé un subst. *ariâsté* « orgueil ».

ariboner (DASNOY 35 ; lire *aribonè* ou plutôt *arubonè* d'après G. GOFFINET, de Recogne) *v. tr.* enrubanner.

à-ric (HUBERT, Mons : DELMOTTE), **à-risque, risque-à-risque** (Mons : DELM.) *adv.* ric-à-ric, à mesure rase, ni trop, ni trop peu.

aricmétique, voir *aritmétique*.

aricot (Agimont), **âricot** (Ougrée) *s. m.* haricot, *Phaseolus vulgaris* L. — A Orchimont et Bagimont on appelle *âricots* les haricots verts, pour les distinguer des haricots secs (*fèves*) (BR.).

aricrè, aricrin, toile d'araignée. — Voir l'article *arincrin*.

aridèle (Charleroi, Ellezelles, Lessines, Mons), **aridiêle** (Wiers), *s. f.* 1. haridelle, mauvais cheval, cheval maigre et abîmé ; 2. vache maigre, de toute dernière qualité (Ellezelles) ; 3. méchante bête : *L' liyon l'apougne, li dit : Laide mannète aridèle !* (épithète appliquée au cerf : BERNUS, Fauves, 128).

arider (Coo-Stavelot, Liège, Malmedy, Verviers) *v. intr.* glisser (vers celui qui parle, vers un point considéré), arriver en glissant : *fez-m' ~ lès fahènes* (fagots) *djus dèl huréye* (talus) (DL) ; *aride on pô dusqu'à voci* (Coo) ; *lu hâle arida djus dè teût* (W) ; *du tîmps in tîmps on veût 'ne grosse lâme* (larme) ~ *so s' tchife* (joue) *bin doucemint* (M. LEJEUNE, Verv.).

âridon *s. m.* petit lard, lard mince et mêlé de chair qui recouvre certaines parties du porc (gorge). Ce mot n'est signalé qu'à Ciney, et uniquement dans l'expression : *c'est d' l'âridon, c'est mèyeû qu' do djambon*. — Cp. rouchi *laridon*, diminutif de lard ; « ne se dit que du lard salé, autrement petit salé » (HÉCART 272).

ariélance, ariélé, -er, voy. ces mots sous *ari*.

arièsse (Flémalle, Huy, Malmedy, Stavelot, Waremme),
ârièsse (Cerfontaine), **ârièsse** (Louette-St-Pierre : BRU-
 NEAU), **èrièsse** (Agimont, Bourseigne-Neuve, Felenne :
 BRUNEAU ; Durbuy, Sprimont, Verviers, Vonèche) ; **èriyèsse**
 (Doisches), **arèsse** (Chastre-V., Couthuin, Crehen, Lierneux),
arèsse (Fumay : BR.), **èrèsse** (Dohan, Frahan, Rochehaut :
 BR. ; Bovigny) ; **arête** (Gérouville : BR.), **arête** (Florenville,
 Izel, Lacuisine, Nafraiture, Sugny, Villers-devant-Orval,
 Willerzie : BR.), **ariyète** (Margny [France] : BR.), **èrète**
 (Herbeumont), **érate** (Cugnon), **èrète** (Chairières, Membre,
 Munro, Orchimont, Vresse : BR.), **érète** (Houdremont : BR.)
s. f. 1. arête de poisson : *on pèhon sins-arièsses* (Malm.) ;
i-a-st-avalé one èrièsse èt i n' su pout raveûr (WISIMUS) ; syn.
rièsse, riyèsse (Liège). — 2. arête des graminées (Coo) ; *arête*
 ou *arête* = arête d'un épi (Prouvy) ; syn. *barbe* (Chiny),
bâbe (Verv.).

1. **ariète** (Mons, Robertville, Verviers), **âriète** (Lg : F), **âriète**
 (Pâturages), **ariyète** (Charleroi ; DWC) *s. f.* ariette, air léger
 et vif : *tarlater one ~* (Robertville) ; *èle tchantot, come in pin-
 chon, tous ses pus vieyès âriettes* (POU DIRE A L'ESCHRIENNE,
 p. 146).

2. **Ariète** (Wiers) *n. pr.* Henriette.

arifler (Malmedy : VILLERS, Spa, Stavelot : HAUST), **arifli**
 (Vielsalm) *v. intr.* accourir (à toute bride) : *c'est d' cisse manière
 qu'il ariflèt à p'tits potchèts (tas) tot la qu'i v'lèt* (Stavelot,
 BSW 54, 80).

ariffter (Malmedy) *v. tr.* frôler ; plus souvent *èriffter* (SCIUS :
èriv'ter), que VILLERS traduit par « effleurer, frôler, friser,
 toucher superficiellement ».

arign(e)té (Houffalize, Laneuville-au-Bois, Wardin, Warisy-
 Hodister) *adj.* 1. rouillé ; 2. couvert de vert-de-gris. — Syn.
èrum'tié (La Roche).

1. **arigni** (Genappe, Viesville), **arignî** (Charleroi, Monceau-
 sur-Sambre, Nivelles), **arègnî** (Charleroi, Monceau-sur-

Sambre), **arègni** (Cerfontaine), **ar'gnî** (Marche-lez-Écausines) *v. tr.* mimer, singer ; blasonner, donner un sobriquet, se moquer (méchamment) de qn (par gestes ou paroles, en le *spotant*, Viesville), narguer, ridiculiser : *lès Martchoûs èt lès Scaussinoûs s'arign'tè yun l'aute ; i n' faut nî ar'gnî lès vièyès djins* (BSW 55) ; *fé arègni* (Cerfontaine), faire endêver. | **ar(e)gnaud, -aude** (Charleroi) *adj.* effronté. | **arègne** (Cerfontaine) *s. f.* méchante farce.

2. **arigni** (Stave) *v. intr.* rouiller : *lès coutias sont-st-arignis*. — Cp. ci-dessus 2. *arèni*.

1. **ariguète** (Jupille : J. LEJEUNE, Lg : DL) *s. f.* dans rôler (ou *cori*) l'~, courir la nuit, s'amuser, courir le guilledou.

2. **ariguète** (Wiers) *s. f.* vache petite et maigre ; par ext., personne petite et mignonne.

ârih (Faymonville : J. BASTIN) *adj.* grave, important ; syn. *griyeûs*. | **ârih'mint** (ib.) *adv.* gravement : *il è-st-~ malåde*. |

***ârihéye** : *île duv'néve ossi arrihée* (difficile) *qu'one vatche qu'a stu mâ passéye* (Verviers, 18^e siècle : HAUST, Étym. 14).

***ârihou** (?), **aurihou** (LOBET 63), conte, aventure amusante, fabuleuse ; vieilleries.

arike (Meux) *s. f.* filasse de 2^e qualité provenant du teillage, débris de filasse. — Cp. *harike* « étoupe du résidu de corde filée » (LOBET), G. II, 534.

arikhmétique, voir *arithmétique*.

arilé « arriéré », voir *arîré* sous *arî*.

arimé (Wattripont : ALW 3, 150) *adj.* engivré.

arimé (Malmedy : SCIUS) *s. m.* vers, rime. | **arimèdje** (ib.) *s. m.* action d'*arimer* ; rimaille. | **arimer** (ib.) *v. tr.* et *intr.* rimer ; arranger (un texte), tourner (un discours, un compliment). | **arimeûr** (ib.) *s. m.* rimeur.

arimièle (WILLEM, Diet. des Rimes ; â-?) *s. m.* loriot ; espiègle ; cp. LOBET, 63 : *aurimiel*, loriot ; fig. espiègle.

Arimont, hameau de la commune de Bévercé, à l'est de Malmedy.

arin : *brousé ou hareng* (Mons : DELMOTTE) *s. m.* nielle ou carie (maladie du blé). Cp. *erain* « mauvais grain » (Vonêche), *èrin* « épi carié ou niellé (Dailly-Couvin), *dou blé à zerins*, du blé niellé (Pâturages).

arins *s. m. pl.* ce qui est à l'usage courant de qn., habits et outils (Court-St-Étienne); effets d'habillement, vêtements (Chastre-V., Genappe, Viesville : *il a mètu sès bias arins*); vaisselle, *ayêsse di mènádje* (Fleurus) : *Lès-arins n' sont nèn co r'larès* (Coq d'Awous' I, 234).

arincrin (Bastogne, Bellaire, Chevron, Ciney, Crehen, Fléron, Huy, Insegote-Filot, Jupille, Lg : DL, Malmedy : PIETKIN, H. CUNIBERT; La Gleize, Namur, Neuville-en-Condroz, Neuville-Huy, Pellaines, Queue-du-Bois, Seraing, Stavelot, Vielsalm), **aricrin** (Lg : DL, Malmedy : VILLERS, SCIUS, H. CUNIBERT), **arêcrin** (Chapon-Seraing), **arêcrin** (Faymonville, Malmedy), **arêcrê** (Marilles), **arincrê** (Lg : C, F, G, H, R¹, DL; Verviers), **aricrê** (Lg : F, H, R^{1,2}, DL; Bouny-Romsée, Verviers), **arêcrê** (Verviers), **arêcri** (Vottem), **arêgnecrin** (cité par DEFRECHEUX, Faune; d'où?), **èrincrin** (Marche), **alêcrin** (Malmedy, Gueuzaine, Waimes), **ahalêcrin** (Steinbach-Waimes), **ariclê** (Nessonvaux) *s. m.* 1. fil d'araignée : *dèl teûle d'arincrê*, de la toile (de fil) d'araignée; *fin come ine teûle d'aricrê* (ou d'arêgne) se dit d'un tissu très fin ou d'une étoffe usée (DEFRECHEUX, Comparaisons, n° 422); *on long arincrin*, un fil de la Vierge (Vielsalm). — 2. toile d'araignée (« toile de grosse araignée de cave »; Namur : PIRSOUL) : *Cisse sitofo èst tène* (ténue) *come in-aricrê*. « Prendre » les toiles d'araignées se dit *prinde lès-acrêcris* (Vottem), *hov' ter lès-arincrins* (Stavelot), *ramasser lès-arincrins* (Moulin-du-Ruy-La Gleize), *wèster (lès arêgnes èt) lès aricrê* (R²). Syn. *galant* (Ciney, Liège, Seraing), *bîbâte* (Glons). — MÉDECINE POPULAIRE : La toile d'araignée est excellente pour arrêter les hémorragies peu intenses provenant de légères coupures ou piqûres (Vocab. de l'apothicaire-pharmacien) : *èn-arincrin èst bon po-z-astontchî l' song* (Pellaines). — Voir les articles *arantoûle*, *arêgnie*, *arnitwale*. — Le Glossaire roman-

liégeois de BODY et BORMANS signale « *arigaup*, toile d'araignée ».

arincriné (Stavelot : HAUST) *adj.* garni de toiles d'araignée : *dès bawètes arincrinées*, des lucarnes masquées de toiles d'araignée.

***arincrin'n'ter** [arêcrênté] *v. tr.* couvrir, garnir de toile d'araignée : *L'arêne, qui t'a-st-arincrin'n'té, fine-mièrinne-seûle médich tès plâyes* (Neuville-sous-Huy : H. GAILLARD, *Lé vi paraplu*, ms. Archives n° 539, p. 7).

arindjer (Faymonville, Ovifat, Pâturages), **arindji** (Bouvi-gnes-Dinant, Cerfontaine, Chastre-V., Givet : WASLET, Houdeng, Tubize, Viesville), **arindjî** (Centre : DWC, Charleroi, Court-St-Étienne, Lg, Malmedy, Namur, Nivelles, Trembleur, Verv., Vielsalm), **arandji** (Offagne), **aringer** (Mons, Stambruges, Tournai, Wiers), **aranger** (Lg, Ovifat), **arangî** (Vielsalm) *A. v. tr.* 1. arranger, accommoder, approprier, disposer, mettre en ordre, régler, ranger, aménager : *~ sès lîves so l'ahelête* (étagère) (Verv. : W); *~ sès contes, sès meûbes, sès bidons* (Nivelles : COPPENS); *êle a toudi s' mèsôn biⁿ arindjêye* (DWC); *ine mohone bin-n-aranjêye* (DL); *i vos arindje ça come dès gâyes* (noix) *sur on baston* (Namur : P, Wavre), *il arindje çoula come dès cêlîhes* (cerises) *so on baston* = à sa manière (DL), *t'aringes cha come des éplénures dins in sa*, au mieux de tes intérêts (Tournai); *nos avans arindjî l'afêre* (Verv. : W); *~ one place* (Chastre-V.); *il è-st-arindjî* (soigné) *come in monseû* (DWC); « aplatis et préparer le mélange prêt à la charge » (Vocab. du fondeur en zinc). — 2. péjorativement : maltraiter, battre, blesser : *il a on crin* (entaille), *on boursia* (bosse provenant d'un coup), *il a stî mau arindjî* (Namur : P); mettre en capilotade : *il a stî arindjî* (Charleroi), *il a bin stu mâ arindjî* (DL); *djè sû biⁿ arindjî*, -êye, affligé(e), affecté(e), mal en point (Nivelles : COPPENS); *djè va l'~*, je vais lui faire son affaire (Nivelles PARM.); houspiller : *djî v' l'a-st-arindjî come l'èfant d'ine bone mohone* (DL); réprimander, corriger, tancer : *lu djudje lî a dit s' côte*, *i v' l'a bèn arindjî* (Verviers : W), invectiver

(Givet : WASLET) ; salir : *nosse gamin èsteût arindjî come on mourîâne* (Malmedy) ; [au sens péjoratif *aranger* est souvent employé de préférence à *arindjî* dans la région malmédienne : *il a stu arangé* (blessé, houspillé, sali) *d'one bèle manière* (Malmedy)] ; accoutrer, fagoter : *èsse mâ arindjî* (DL). — **B. v. récipr.** s'arranger, s'entendre, se mettre d'accord : *s'arindjî à l'amiâbe* (Nivelles), à *l'amiyâve* (Lg), à *l'amiâve* (Malm.) ; *nos nos avans arindjî* (Verviers : W) ; *s'~ come tchin èt tchèt* (DL) ; *qui savez-ve s'i n'a nin mwèyin d' s'aranger avou lu* (H. SIMON). — **C. v. réfl.** 1. s'arranger : *l'afêre nu s'arindje nin* (Malmedy) ; *i n' sav'nu nin s'arindjî* (Namur : P) ; *arindjîz vous-ôtes*, faites comme il vous plaira (Nivelles) ; — 2. soigner sa toilette : *s'arindjî come i faut* (DWC) ; s'attifer : *èle s'arindje* (syn. *s'agad'lèye*) *todi come one sote* (Malmedy) ; — 3. se salir : *mès qu'asse fêt po t'aranger d' la manière* (Ovifat-Robertville) ; — 4. s'enivrer : *è-st-i possible, mo Dieu, d' s'aranger ainsin come in pourchéau* (Tournai) ; — 5. se blesser : *i s'a fwart mâ arindjî tot-z-alant conte on-âbe avou si-ôto* (Malmedy) ; — 6. avoir des relations intimes avec une personne de l'autre sexe (Wiers). | **arindjadje** (Chastre-V.), **-âdje** (Nivelles), **-êdje** (LOBET) *s. m.* 1. action, façon d'arranger, de disposer (Chastre-V.) ; 2. arrangement, agencement : *l'~ dès bidons, d'in costume* (Niv.). | **arindjeû**, **-eûse** (Lg : F, Nivelles : COPPENS) *s. m., f.* arrangeur, -euse, ordonnateur : *l'arindjeû d' l'afêre ç'a sté mi* ; *l'arindjeû d'ine fiêsse, d'on dîner* (F) ; *èn' d-alez niⁿ doula, ç't-in arindjeû*, un estampeur (Niv. : COPPENS) ; **arindjeûse**, **arindj'rêsse** (Lg : F) *s. f.* compteuse : celle qui arrange les mains de papier, qui arrange et sépare les épingles. | **arindj'mint** (Centre : DWC, Chastre-V., Court-St-Étienne, Givet, Lg, Malmedy, Namur, Nivelles, Viesville) *s. m.* arrangement, accommodement, rangement, agencement, entente, convention : *tchèrdjîz-ve di l'~ di mès tâvlès èt d' mès meûbes* (F) ; *èle èst mèyeû assortiye dès pûs qu'èle a fêt dès arindj'mints* (DWC) ; *ël ont fêt on-~ inte zèls tortos* (Chastre-V.) ; *on mâva ~ vât mîs qu'on bon procès* (DL).

1. **arine** (Mons), **arène** (Frameries) *s. f.* narine : *i li arive dins*

lès arines dé s' nez in flaire qué jé n' vos di qu' ça (ROPIEUR XI, 23, 3).

2. **arine**, voir *arègne*.

arinmî (Vielsalm) *part.-adj.* muni de *rinmes* (pousses de bouleau dont on fait les balais).

arinne (BOXUS, Vocabulaire wallon namurois, cité BTD XXV, 243) *s. f.* amas de sable dans les cours d'eau. — Sens à localiser ou à confirmer.

arinter (Bra, Chevron, Faymonville, Lg: F, Malmedy, Sprimont, Verviers : LOBET, Wiers), **aréter** (Stambruges) *v. tr.* 1. arrenter, donner ou prendre à rente : *il a arété s' maison* (Stambr.) ; — 2. immuniser, assurer (contre la rage), p. ex. en se faisant inscrire dans la confrérie de saint Hubert, en célébrant la fête de ce saint, etc. : *ô s' fêt ~ côte lès mâ-sêves tchins ; po çoula on fièstit al Saint Houbért* (J. BASTIN, Vocab. de Faymonville. — Item à Bra, Chevron, Sprimont). | **arinté** (Wiers) *part.-adj.* grevé d'une rente, donné en bail emphytéotique ; **arintî** (Vielsalm), qui a des rentes. | **arintédje** (Lg) *s. m.* arrentement ; rente : *li baron a fêt 'n-arintédje à s' vî dômèstique ; c'èst da lu s' mohone, mais i pâye in-~ dissus.* | **aus-arant'mats** [-ma] (Dampicourt), **aus-arèt'mèts** [-mè] (Marbehan), « aux arrentements », l.-d.

ariole *s. f.* (?) divertissement bruyant, bruit nocturne (cp. Voyédje di Tchaudf., v. 450 : « mener la rirole » dans un passage en liégeois francisé) : *miner l'~ disqu'à mèye-nut'* (Lg : F) ; rirole : *c'èst lu qui mène l'~*, c'est lui le boute-en-train (Verviers : W) ; chamaillis, criaillerie, gaudriole (LOBET) ; émotion, fracas (?) (L. MAUBEUGE, Violètes pp. 8, 9) ; *drovi l'~*, commencer la danse, ouvrir les festivités (A. XHIGNESSE) ; *on-z-alève kimincî l'âriyol*, le bal (L. COLSON). On jouait jadis des **ârioles**, des « rôles » de carnaval, sur la place de Forêt (N. FASSOTTE). A Ensival, *djower dès ariyoles* ou *one ariyole* (on prononce aussi â-), c'est jouer dans la vie une scène grotesque ou mouvementée (J. FELLER). A Jalhay, dispute, bagarre : *al fièsse, è lès cafès, i 'nn'a tofèr dès-~*

(terme inconnu de certains témoins) ; cp. *aria*, *ariya*. — Voir DL 553 : *riole*, et cp. *larioler*, mener vie joyeuse, se divertir gaillardement (Mons : DELMOTTE). — Le dict. roman de DOM FRANÇOIS, Bouillon, signale un mot *ariole* « devin ».

1. **aripe** (G, Jupille, Saive), **âripe** (F) *s. f.* a) lierre (F, Jup., Saive) : *so lès vîs meûrs covrous d'~* (J. LEJEUNE) ; syn. *lière* (Seraing) ; — b) plante parasite qui croît dans les haies (G I, 27) ; syn. *gripète*, plante grimpante.
2. **aripe** (G, R, LEZAACK : Flore de Spa), **arèpe** (Lens-St-Remy), **ârèpe** (Ste-Marie-sur-Sem.), **âripe** (Lg : F), **âripe** (Buzenol, Huy, Malmedy, Stavelot, Comblain-la-Tour), **êripe** (Waimes), **êripe** (ms. Demonty) *s. f.* désigne des chénopodiacées : a) t. général : arroche, *Atriplex* (G ; syn. *lâripe*, *-ibe*) ; — b) arroche, plante potagère (R, ms. Demonty), arroche des jardins (LEZAACK), arroche épinard (J. BASTIN ; syn. *mansroûle*, *mandj'roûle*, *mantroûle*, Ondenval-Waimes), arroche étoilée ou belle dame (Comblain-la-Tour), bonne-dame (R), *Atriplex hortense* L. ; — c) arroche sauvage (Huy) ; *sâvadje aripe*, arroche étoilée, *Atriplex patulum* (LEZAACK) ; — d) ansérine blanche, *Chenopodium album* (Lens-St-Remy). | **auréspe** *s. f.* a) plante nuisible : arroche (Chastre-V.) ; b) artémise ou armoise vulgaire (Court-St-Étienne). — Voir ci-dessus l'art. *ârasse*.
3. **aripe** (G), **âripe** (F) *s. m.* avare, pince-maille, grippe-sou : *C'è-st-in-âripe qui touw'reût on piou po 'nnè vinde li pé* (F). **Aripète**, lieu-dit ou nom de rue à Amay, Flémalle-Grande, Flémalle-Haute, Huy, Jemappe, Tilleur. — Cf. BTD XXXIII, 27. **âris**, *âs ~*, lieu-dit à Dison (WISIMUS).
- aristocracèye** (F, LOB.), aristocratie ; **aristocrâte** (F, R), aristocrate ; **aristocrâte(mint)** (F), aristocratique(ment).
- aritchi** (Bouvignes-Dinant, Cerfontaine, Charleroi, Liège, Malmedy : SCIUS, Namur : P, Verviers : W ; gaumais), **arêrchê** (Chastre-V.) *v. tr.* enrichir : *s'aritchi di sès spâgnes* (épargnes) (F) ; *quî pâye sès dêtes s'aritchich* (DL) ; *polîtêsse è-st-ine manôye qu'aritchih ci qui l'èplôye* (J. S. RENIER, Spots rimés) ;

fîr come in-aritchi, un parvenu (J. DEFRECHEUX, Comparaisons, n° 425). — Syn. *inritchi* (Charleroi), *-î* (Houdeng), *s'anritchi* (Verv.).

aritmétique (Verv. : W), **arëtmètèque** (Chastre-V.), **ârit-métique** (Lg : DL), **arikmétique** (Stambruges), **â-** (Viel-salm), **â-** (lg. arch. : DL), **arikmétique** (Givet : WASLET, Wiers), **arismétique** (LOBET), **arismétique** (Wiers), **arus-métique** (Verv. : W), **ar'métique** (Namur : P), **â-** (Chastre), **â-** (lg. arch. : F) *s. f.* arithmétique : *deûs èt deûs c'èst quate, si l'~ èst d'jusse* (W), *po-z-aprinde l'armètike on conteuve su sès dwèts* (Namur). | **âr'mètiquemint** (F) *adv.* arithmétiquement. | **âr'mèticyin** (F) *s. m.* arithméticien.

ariver (Lg, Malm., Nivelles, Verv., Wavre, etc.), **arëver** (Chastre), **arivé** (Givet ; gaumais), **-èy** (gaumais) *v. intr.* arriver : 1. atteindre à destination, toucher au terme : *ci n'èst nin tot di s' lever timpe, c'èst d'ariver à l'eûre* (Dison) ; *il è-st-arivé au trô d'joke-tu* (arrête-toi), il n'est pas possible d'aller plus loin (Nivelles : PARMENTIER) ; — 2. parvenir au but, atteindre à ses fins, accéder : *i n' sèt arivé aus cwêches* (branches) *dè l'ârbe* (Givet) ; *i-èst capâbe du tot po-z-ariver à cisse plèce-la* (Verviers : W) ; — 3. se produire, s'accomplir, advenir : *il arive quéd'fwè d'sus in djoû çu qui n'arive nê d'sus ène anéye* (Niv. : PARM.) ; *s'i lî arivéve ine sacwè* (F) ; *qu'ènn' arive çou qui s' vôye* (F) ; *i lî a-st-arivé on mâleûr* (DL) ; *qui çoula v's-arive co èt vos sèrez dôpiné* (rossé) (DL) ; *qu'ènn' ariv'rè-t-i?* (Verv. : W) ; *on mâleûr n'arive jamais tot seû* (Wavre) ; *arive qui plante, advienne que pourra* (Lg, Cerfontaine, etc., cp. Dict. des Spots, n° 2380) ; — 4. « être arrivé » = être (?) : à Viesville on dit : *il è-st-arivé come mi, i n'a yu pont d' chance* ; apparemment, *arivé* n'a pas de sens propre dans cette locution, et pourrait être supprimé ; semblablement à Nivelles : *arivé come lès d'jins d' Binche, tous lès d'jous come èl diminche* (Spots 1408) = toujours en toilette ; l'expression *arivé come* « implique assimilation d'un état, d'une habitude, d'une certaine façon de faire » (M. VAN DEN RYDT) ; pour le wallon du Centre, DWC note *il è-st-arivé*,

il est semblable : *il è-st-arivè come èl pinchon Batisse, i n' dit rîⁿ mais i n'in pinse nîⁿ muvins'*. | **ariva** *s. m.* action d'arriver : *rafiya n'a nin ariva* (La Roche) ; cp. *rafiya n'a mây ala* (Érezée). | **arivâdje** (Nivelles), **arivêdje** (Lg, Verv.) *s. m.*
1. abord, action d'arriver : *l'arivâdje du batia* (Niv. : COPPENS) ;
2. arrivage (de marchandises, etc.) : *~ di pêhons d' mër* (DL),
~ du frûtêdjes, fruits (Verv. : W). | **arivé(e)** (Malmedy), **-êye**
(Lg, Verv.), **arêvêye** (Chastre) *s. f.* arrivée : *~ dèl barque di Hu, di Nameûr, di Mâstrêk* (F) ; *dj'êsteû à l'~ dè batê* (DL). | **arivisse** (Nivelles) *s. m.* arriviste.

ariyant, **-âve**, **-î**, voir l'art. *arèyer*.

arizer, **araser** ; voir l'art. *arazer*.

arizwèr (Cherain) *s. m.* arrosoir. — Voir aussi l'art. *arozér*.

arjèron (Centre), **argeron** (Stambruges) *s. m.* argile mêlée de sable, peu propice à la fabrication des briques : *c'est pus d' l'arzûye, c'est d' l'~*, *nos stons su l' sâbe* (DWC) ; argile grasse et forte (Stambruges).

arjes (arch., Nivelles : COPPENS), **â-** (ib. : PARMENTIER) *s. f. pl.* (*m.* : PARM.) arrhes, denier à Dieu : *doner dès ~*. — V. ci-dessus l'art. *âres*.

1. **arke** (ou **harke**, avec *h-* à peine sensible ; Awenne) *s. m.* râteau à court manche et à quatre grandes dents de fer dont se sert le sabotier pour ramasser les *èstales* (copeaux) à porter sur le tas ; **ârke** (Fosses-Namur, Le Roux) *s. m.* râteau : *~ di djârdin*. | **ârker** (Fosses-Namur, Le Roux) *v. tr.* ratisser : *dj'a ârké lès vôyes di m' djârdin* ; (**h**)**arkè** (Awenne) *v. intr.* s'évertuer, travailler sans relâche ; *orondes, osse-cu... arkèt po leû nitêye* ; *Mariye... harkêye po ratrapé l' fautcheû* (J. CALOZET, Li Brak'nî, 31). — Cp. gaumais *harke*, *s. f.*, démêloir ; *harcot*, *s. m.*, râteau à dents de fer.

2. **arke** (Houtaing, Stambruges), **ârke** (Wiers) *s. f.* gerbier, travée de la grange. Voir ci-dessus *arc*, *ârcule*, et ci-dessous *arkète*.

1. **arkè**, archal ; voir l'art. *arca*.

2. **arkè** (Court-St-Étienne) *s. m.* arc (?).

3. **arkè** : *Fond d'Arquet*, lieu-dit de Namur (L. LOISEAU).

ârké (Nivelles : PARMENTIER) *adj.* arqué : *in tch'vô* ~, cheval dont l'épine dorsale est fort affaissée.

arkèbûse (REM.²) *s. f.* arquebuse. | **arkibûzî** (J. CLOSSET, Voc. de l'armurerie liéq.) *s. m.* arquebusier, tenant une boutique d'armes et d'articles de chasse. — Cf. DL *hârkibûse*, -î.

arkègne (Solières) *s. f.* intrigue.

arkète (Wiers) *s. f.* petite *ârke* ou travée de grange ; voir 2. *arke*.

arkéyi (Mons : ROPIEUR) *v. intr.* retomber.

ârkimint (Lg : F) *s. m.* fil pour instrument.

Arkinwès, -wèse (Nivelles), habitant(e) d'Arquennes : *djouwer aus-Arkinwès*, sorte de jeu de toupie (décrit COPPENS 35).

à-r'lache (Andenne, Berzée, Bouvignes, Chastre, Mazy, Namur, etc.), **à-r'lahe** (Bertrée), **à-r'late** (Nethen), **à-r'laye** (Chastre, Farciennes, Harmignies, Wavre, etc.), **à-r'lâye** (Châtelet) *loc. adv.* à verse, à torrents ; (voir notamment ALW 3, 103-105) ; *à-r'lache* = « à foison » à Cerfontaine et Givet (WASLET) : *gn'a dès gâyes* (noix), *dès pomes* ~ (Givet) ; *dès djins* ~ (Cerfontaine). Cp. *travayi à r'layî*, ardemment (Denée).

arlake (Ath, Monceau, Nivelles, Viesville) *s. m.* 1. espiègle, (enfant) turbulent : *ël gamin du vijin* (voisin), *ça c't-in arlake* ; syn. *rnaga*, *pwèy* (Niv. : COPPENS), *èrtaye*, *guiye* (PARMENTIER) ; enfant difficile, mais plutôt casse-cou que méchant (Mons : LETELLIER, Arm. 1880) ; — 2. enfant pétulant, dont les vêtements sont souillés (Mons : SIGART), syn. *garlache* (Namur) ; — 3. brise-fer, enfant pétulant, qui se déchire (Viesville) ; enfant qui brise tout (Monceau), syn. *urlache* (Jumet), *arnake*, *arnaga* (Charleroi?) ; personne qui use, qui brise beaucoup ; destructeur (Mons : DELMOTTE) ; — 4. individu de pas grand-chose (LETELLIER, Arm. 1866). — Cp. lg. *harlake*, braque, vantard, personne dégingandée.

arlame *s. m.* 1. bruit, tapage (LABOURASSE, Meusien) ; *fâre* (*h*)*arlam'*, frapper (sur les meubles) à coups violents : *harlam* *su l' meube* (Lex. gaumais, 138) ; au jeu de quilles, *fâre h.* c'est renverser presque toutes les quilles d'un coup de boule : *Alons, Dèdè, fais ~ la dedas* (Chiny : MAURY) ; cp. *atincion dè n' né fé wèrlème*, faire carnage en brisant de la vaisselle ou en répandant un liquide (Landelies : A. NOËL) ; — 2. *arlam'* ou *harlam'*, cri des soldats et des routiers qui s'excitaient au pillage : *~ su la mâjon, ~ su tout !* (gaumais : MAUS) ; cp. *on-z-a fait èrlèm* (main basse) *su tos lès vîvindîs* (Fosses-lez-Namur) ; — 3. *crier* (*h*)*arlem*, demander grâce, crier à l'aide (L. BONNET, Dict. tournaisien ; BTD XX, 258). — Cp. *hèrlème*, dispute, discussion (GRANDGAGNAGE I, 290).

Arlamprés, lieu-dit de St-Mard-Virton (MAUS).

ârlan (Cerfontaine) *s. m.* personne qui entreprend toutes sortes de choses, sans rien réussir ; **arlan** *s. m.* (Bourlers), noceur et fainéant ; (Wiers), homme sans valeur ; (Stambruges, Wiers), rosse, mauvais cheval. — Cp. *arland*, traînard (Lille : BTD X, 426), fainéant (HÉCART 36) ; *arlander*, travailler sans avancer la besogne (HÉCART).

arlèkin (Charleroi, Ellezelles, Givet, Namur, Nivelles), **-ké** (Chastre, Court-St-Étienne), **arlikin** (REM²) *s. m.* 1. arlequin, personnage revêtu d'un costume formé de toutes espèces d'étoffes (PIRSOUL) : *moussî come in-arlikin* (DEFRECHÉUX, Comparaisons, n^o 734) ; — 2. homme léger, frivole (Court-St-Étienne, Namur : P, Nivelles : PARM.) ; homme sans principes, sans parole (Givet : WASLET) ; — 3. personne agile qui sait se plier de toutes manières (Chastre, Ellezelles) : *on vrai arlèké, ë n' té né dins sès ozètes* (Chastre) ; — 4. serin jaune tacheté de vert ou de noir (Court-St-Étienne, Namur : P) ; — 5. chat de trois couleurs (Namur ; lg. *on harlikin*). | **arlèkiné** *adj.* bigarré, disparate : *li walon èst ~*, en parlant du dialecte abâtardi d'aujourd'hui (Namur : LI BÊDÔYE).

***ârler**, nam. **aurler** (GRANDG. 34, PIRSOUL 33) *v. tr.* hâler.

arléver (Mons, Quiévrain) *v. tr.* 1. relever : *j'arlèf em tiète*

(ROPIEUR) ; — 2. élever (des enfants, du bétail) (Quiévrain). | **arlévâche** (Quiévrain) *s. m.* élevage.

arlèy (gaumais) *v. intr.* retourner : a) aller de nouveau : *arlèy-z-i*, retournez-y ; — b) s'en retourner ; aussi *aralèy*, *an-arlèy*, *s'an-arlèy*, *s'a ralèy* : *il èst ta* (temps) *d' v' a ralèy* ; *arlèz v'z-a* ; *il èst ta quu v'aralinche* ; *arlans-dje?*, *aralans-dje?* (Chiny, Prouvy) ; *arlans-nous-a* (Dampicourt). Comp. lg. *è(nnè) raler*.

1. **arlicoter** (wallon occid. et hennuyer), **-ě** (Belœil) *v. intr.* osciller, branler, brimbaler, locher (Belœil, Binche, Nivelles : COPPENS) ; faire du bruit en brimbalant (Stambruges) : *èl porte dè d'avant arlicote pau v'ě* (vent) (Stambr.) ; — *v. tr.* 1. secouer, agiter, brimbaler, cahoter (Beaumont, Belœil, Charleroi, Centre : DWC, Harmignies, Houdeng, Marche-lez-Écaussines, Monceau-sur-Sambre, Mont-sur-Marchienne) : *n'arlicot'èz nin co lès uches* (Coq d'Awous') ; *d'ai vu l' djuweû d' clicotia* (joueur de dés) *arlicoter s' godinète* (gobelet) (DWC) ; *on è-st-arlicotè come dès gayes* (noix) *din-n-in saclot* (sachet) (DWC) ; *vos m'arlicotèz come ène mande sans cu* (Marche-lez-Éc.) ; *ě d-alant d'su s' carète*, *on ě biě arlicotě* (Belœil). — 2. taquiner (Binche). — Syn. *arlocher*. | **arlicotâdje** *s. m.* secouement : *i d'in front yun d'~* (DWC) ; bruit de ferraille : *acoutě ç'n-arlicotage la ! s' carète va kèyi é morciaus* (Belœil).

2. **arlicoter** (Wiers) *v. tr.* mettre un licol à un cheval ; ficeler, garrotter, ligoter ; accoutrer, habiller de façon ridicule.

arlikeû (où?) *s. m.* porteur d'eau aux chevaux à la gare du Nord à Bruxelles.

arlimer (Mons : ROPİEUR XIII, 2) *v. tr.* relimer.

arliter (Cons-la-Granville [France]), **r'liter** (Houdremont, Vresse, Bohan, Laforêt-sur-Semois), **liter** (partout en gaumais) *v. tr.* liter, étendre la litière aux bestiaux (BRUNEAU).

arlocher (Pâturages, Quevaucamps, Quiévrain, Stambruges, Wiers), **-î** (Binche, Braine-le-Comte, Centre, Ellezelles, Flobecq, Frameries, Godarville, Harmignies, Houdeng, Jamioulx, Lessines, Luttre, Marche-lez-Écaussines, Mon-

ceau s/S., Mons, Mont-sur-Marchienne, Tournai), -œ (Quaregnon) *v. intr.* osciller, balancer, branler, locher : *èl mance arloche dins l'inmanchure* (Godarville) ; *d'ai in dint qui arloche* (DWC) ; *in arbe qui arloche pau vint* (Harmignies) ; *èl fièr du tch'fau arloche* (Nivelles : COPPENS) ; *lès clokes arlochont* (ID.) ; — *v. tr.* 1. secouer (fortement et à plusieurs reprises), agiter, hocher : *il a v'nu arlochî l'uche* (porte) (DWC) ; *on l' vvat arlochî l' sounète* (DWC) ; *arlochez in pronî, vos ârez dès prones*, l'arbre donne les fruits qu'il porte (Houdeng) ; *i faut l'arlocher, t'aras chô qu' tu demandes*, il faut le lui demander avec insistance (Stambruges) ; — 2. taquiner, ennuyer par des plaisanteries : *on vos-arloche* (Lessines) ; *il a co biⁿ l'érdè m'arlochî* (DWC). — Syn. *aloter*, *anginer* (Wiers), *birlocher* (Quevaucamps), *birlondjer* (Pâturages). | **arlochâtche** (Braine-le-Comte, Ellezelles) *s. m.* secouement : *du couminch'mint d'jusqu'al fin, ça n'a sté qu'in riyâtche, in ~ dè boudènes* (Écaussines-Lalaing : LA SENETTE, 30. 10. 1909). | **arlocheû** d' *boulomes* = « secoueur, remueur » de pantins *pou jwer bètièm* (Mons : ROPŒUR, XI. 21. 1).

arlokî (Charleroi, Frameries) *v. tr.* secouer (violemment).

« **arlos** (Virton) », sorbier-des-oiseleurs, *Sorbus aucuparia* L. (SEMERTIER). A corriger en (gaum.) *harlosse*, *s. f.*, sorbe, *harlossî*, *s. m.*, sorbier.

arlotiéau (Tournai : AD. WATTIEZ) *s. m.* gamin plus embarrassant qu'utile dans un atelier : *t'avanchras beauqueop avec ein ~ come cha dins tes gampes*. « **arlotieau** » (ib. : PONCEAU), apprenti, mauvais ouvrier.

arloucter (Mons) *v. tr.* boire, siffler : *~ à pleine gozète* (gorge) (ROPŒUR XI. 15. 2).

arlouper (Chastre) *v. tr.* boire, manger avidement : *ë vos-a ieu arloupé se soupe sê on-invêzêbe de tîmps*. | **arloupeû** *s. m.* celui mange avidement.

à-r'louye (Centre, Frameries, Houdeng, Pâturages, Quaregnon, Wasmes), -où- (Harmignies, Mons) *loc. adv.* 1. à verse,

à torrents (syn. à *lavache*) ; 2. en quantité, en abondance : *minger dès prones* ~ (DWC) ; 3. avec effort : *taper* ~ *dès bras* (DWC). — Cf. ALW 3, 104-105.

arlumer (Mons) *v. tr.* remarquer (?) : (le voyageur) *arlume enne belle piau d'ours qui servoit d' descinte de lit* (ROPIEUR).

Les procès sémantiques de l'emprunt populaire observés à travers quelques verbes wallons d'origine germanique

L'emprunt est, selon PISANI ⁽¹⁾, « une forme d'expression qu'une communauté linguistique reçoit d'une autre communauté. »

L'étude de l'emprunt a donc pour but principal de décrire un *passage* d'une langue à une autre langue.

Ce passage est un phénomène complexe où interviennent divers éléments qui doivent être examinés sous deux aspects. D'une part, on fera porter l'examen sur la *matière* de l'emprunt, c. à d. sur ce qui est transporté : mots, phonèmes, morphèmes, syntagmes. D'autre part, on observera *comment* s'est effectué ce passage et *pourquoi* il a eu lieu.

Quand, pour un idiome donné, on a fait le départ entre ce qui lui appartient en propre et ce qu'il tient des idiomes voisins, et que, après une analyse des éléments étrangers, on a pu en déterminer la provenance probable, il est intéressant d'en opérer le classement, afin d'évaluer quantitativement et qualitativement l'importance de l'influence exercée par la langue donneuse.

Généralement, ce classement se fait par « catégories idéales » : 1^o termes relatifs à la « vie publique » (p. ex. : termes militaires, noms de pièces de monnaie) ; 2^o termes se rapportant à la « vie sociale » (termes techniques, relatifs

(1) Cité par L. DEROUY, *L'emprunt linguistique*, Bibl. de la Fac. de Phil. et Lettres de l'Université de Liège, Fascicule CXLI, Paris, 1956, p. 18.

aux industries et aux métiers, à l'agriculture, termes de jeu, etc.) ; 3^o enfin, au sommet de la hiérarchie, vient tout ce qui se rapporte à la « vie privée ». C'est le système employé par SALVERDA DE GRAVE ⁽¹⁾ et ses disciples, notamment M. VALKHOFF ⁽²⁾, et, plus récemment, L. GESCHIERE ⁽³⁾.

Cette méthode est, de toute évidence, la plus suggestive si nous voulons nous rendre compte sous quel angle ou dans quels domaines l'influence étrangère s'est fait sentir. C'est surtout la comparaison entre le contingent des différentes catégories et sous-catégories qui est instructive. C'est ainsi que M. GESCHIERE, comparant les résultats de son enquête avec ceux de l'enquête de M. VALKHOFF, constate que l'influence des parlers néerlandais sur le wallon liégeois, où le nombre des termes appartenant à la « vie privée » est particulièrement grand, est d'un caractère tout différent de ce qu'elle a été sur le français commun et l'ensemble des parlers gallo-romans ⁽⁴⁾.

Mais faut-il en conclure pour autant que l'apport néerlandais est plus « important » en wallon qu'en français ?

Du point de vue purement quantitatif, la réponse ne peut être qu'affirmative. Mais là n'est pas *tout* le problème qui intéresse le linguiste. Celui-ci désire aussi mesurer la « profondeur » des contacts de peuple à peuple qui ont présidé aux échanges linguistiques. Or, quand nous constatons, en parcourant la liste établie par M. GESCHIERE, que,

⁽¹⁾ J. J. SALVERDA DE GRAVE, *De Franse woorden in het Nederlands*, Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterkunde, Nieuwe Reeks, VII, 1906.

⁽²⁾ M. VALKHOFF, *Étude sur les mots français d'origine néerlandaise*, Amersfoort, 1931.

⁽³⁾ L. GESCHIERE, *Éléments néerlandais du wallon liégeois*, Amsterdam, 1950.

⁽⁴⁾ Cfr *op. cit.*, pp. 320-329.

parmi les très nombreux termes relatifs à la « vie privée », la grosse majorité (les deux tiers, d'après M. HERBILLON ⁽¹⁾) sont des emprunts d'exception, c-à-d. des termes à sens plaisant ou dépréciatif, dont l'emploi se limite souvent à une seule locution, quand, en outre, nous constatons que ces termes sont cités côte à côte avec d'autres termes authentiquement wallonisés, nous ne pouvons manquer de ressentir l'insuffisance et le caractère parfois artificiel ou arbitraire de cette méthode.

Le classement par catégories idéales — dont l'intérêt est pourtant indéniable — n'est donc pas pleinement efficace. Il serait souhaitable de lui en superposer un autre, par catégories grammaticales, tenant compte, en outre, du *phénomène psychique de l'intellection*, c'est-à-dire de l'effort que nécessite, chez l'emprunteur, la compréhension des vocables étrangers. Ceci afin de « peser » l'emprunt d'une façon répondant mieux à la réalité des faits.

Du reste, on ne doit pas se borner à opérer un simple classement. On recherchera les causes, les conditions, les occasions et les intermédiaires de l'emprunt ⁽²⁾. On fera, éventuellement, le départ entre mots, tournures ou morphèmes importés par la voie livresque (emprunts savants) et ceux qui l'ont été par la voie orale (emprunts populaires). C'est l'emprunt populaire qui est évidemment la forme la plus révélatrice de l'emprunt, puisqu'il est le témoin, non seulement de l'expansion culturelle et du prestige d'un peuple, mais plutôt d'un contact plus intime et plus fréquent.

Il faut aussi étudier le mode d'adaptation des mots empruntés : leur intégration dans le système phonologique,

⁽¹⁾ J. HERBILLON, *Éléments néerlandais du Wallon liégeois*, dans *Les Dialectes belgo-romans*, t. VIII, p. 25.

⁽²⁾ Cfr L. DEROY, *op. cit.*, pp. 137-214.

morphologique et sémantique de la langue emprunteuse ⁽¹⁾. Mais ce qui nous intéresse, ce n'est pas tant de savoir ce qu'il advient de la prononciation, de la flexion et du sens du mot *après* l'emprunt, mais bien ce qui se passe *lors* de l'emprunt. Par l'observation du transfert d'un système à l'autre, il est possible d'établir une « hiérarchie », qui va de l'adaptation pure et simple (y compris la transposition et le calque quasi mathématique de certains procédés fonctionnels, que l'on découvre notamment dans les emprunts du gallo-roman à la langue des Francs) jusqu'à l'adaptation troublée par l'analogie et l'étymologie populaire, telle qu'on la constate très souvent dans les emprunts récents. L'étude des procès sémantiques mériterait d'être abordée dans un domaine particulier : c'est ce que je voudrais tenter ici en m'appuyant sur ce que m'a appris une enquête menée jadis sur les verbes germaniques anciens et modernes empruntés par le wallon liégeois ⁽²⁾.

* * *

Un problème préalable est celui de l'importance du verbe en tant que matière de l'emprunt.

Pour le résoudre, il faut d'abord définir ce qui est l'essence même du verbe. Car entre le verbe et le nom, il existe une opposition foncière qui se manifeste toujours dans l'emploi.

Dans une étude bien intéressante intitulée *Les commencements du verbe* ⁽³⁾, Michel BRÉAL s'insurgeait à juste titre contre les définitions simplistes que l'on donne habituelle-

⁽¹⁾ Cfr A. BOILEAU, *Les Emprunts*, dans *Revue des Langues Vivantes*, VIII [1942], pp. 147-150 ; L. DEROY, *op. cit.*, pp. 235-272.

⁽²⁾ A. BOILEAU, *De Germaanse werkwoorden in het Luikerwaals*, dissertation doctorale inédite, Univ. de Liège, 1942.

⁽³⁾ M. BRÉAL, *Essai de Sémantique*, Paris, 1924, pp. 332-359.

ment dans les manuels scolaires. On nous a toujours appris que le verbe est un mot servant à exprimer une action ou un état. Or, écrivait BRÉAL, « le caractère particulier du verbe est de pouvoir, à l'énonciation d'un fait, mêler un élément qui révèle notre propre état d'âme » ⁽¹⁾. Ce qui distingue le verbe du nom, est donc, selon lui, un élément *subjectif* : le verbe n'a donc sa pleine signification qu'en fonction de son sujet exprimé ou sous-entendu, et/ou en fonction de celui qui parle ⁽²⁾.

Nous commettrions une erreur d'optique si nous voulions toujours ramener l'emprunt d'un verbe à l'emprunt de l'infinitif ainsi que la concision des formules étymologiques semble nous y inviter. En effet, si l'idée du verbe s'est, en quelque sorte « incarnée » dans l'infinitif, celui-ci est précisément la seule forme du verbe qui n'implique aucun rapport subjectif. A proprement parler, l'infinitif n'est pas un « mode ». BRÉAL va même jusqu'à appeler l'infinitif une « conquête de l'abstraction » ⁽³⁾.

Quoi que l'on pense des vues de BRÉAL à ce propos, il n'est pas mauvais, semble-t-il, qu'on s'en inspire si l'on veut tenter d'analyser les phénomènes psychologiques accompagnant l'emprunt d'un verbe. Sinon, on pourrait être tenté d'interpréter faussement l'importance du phénomène, mais aussi les faits eux-mêmes.

Sans doute, la forme même du verbe dans la langue emprunteuse postule-elle parfois l'infinitif. C'est le cas, par exemple, des nombreux verbes d'origine latine en allemand et en néerlandais (all. *reduzieren*, nld. *reduceren*).

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 342.

⁽²⁾ Il conviendrait sans doute d'atténuer cette affirmation trop catégorique, qui ne s'applique pas aux tournures impersonnelles (fra. *il neige*, all. *es schneit*) ou aux phrases sans sujet (nld. *er wordt aan de deur geklopt*, all. *mich friert*).

⁽³⁾ *Op. cit.*, p. 82.

Mais ceux-ci ont été introduits par voie savante, donc consciente.

Or tous les emprunts verbaux ne sont pas, comme ceux-là, des emprunts savants. Les dialectes wallons, notamment, ont emprunté une masse assez impressionnante de verbes. Sur près de 900 mots attribués au germanique et figurant à l'index étymologique du *Dictionnaire liégeois*, on trouve environ 175 verbes. Et parmi ces verbes, bon nombre apparaissent, du moins à première vue, comme l'expression de notions abstraites. Or, quand un individu emploie pour la première fois un mot étranger qu'il a entendu, il faut tout de même qu'il y ait eu de sa part une compréhension ne fût-ce que furtive de ce que ce mot exprime dans la langue étrangère.

Le nombre relativement important de verbes empruntés par le wallon aux dialectes germaniques voisins implique-t-il pour autant un contact plus intime entre le peuple donneur et le peuple emprunteur? Doit-on aller jusqu'à postuler un certain bilinguisme de part et d'autre de la frontière linguistique?

A cette question, nous n'hésitons pas à répondre aujourd'hui par la négative ⁽¹⁾. Le seul bilinguisme dont on puisse faire état à l'époque de la colonisation franque semble avoir été le fait des Germains et non des Gallo-romains : ce bilinguisme a agi en superstrat et non en substrat ⁽²⁾.

⁽¹⁾ « Si le bilinguisme n'est pas nécessaire pour justifier l'emprunt de la plupart des éléments lexicaux, c'est-à-dire des noms à valeur concrète, des adverbes, des interjections, des préfixes et des suffixes (ces derniers étant sentis comme des membres de composés), il paraît, en revanche, que seuls les bilingues peuvent reprendre à l'étranger des noms abstraits, des éléments flexionnels, des syntagmes et des sens. Le calque implique aussi le bilinguisme, tandis que j'hésite à appeler de ce nom le minimum de connaissance linguistique que supposent certains emprunts d'adjectifs et de verbes » (DEROY, *op. cit.*, p. 213).

⁽²⁾ Cfr E. LEGROS, *Le Nord de la Gaule romane*, dans *Bulletin*

Pour la période ultérieure, pas plus pour le moyen âge que pour l'époque moderne et l'époque actuelle, il est absolument inutile de faire intervenir un quelconque bilinguisme, sauf pour expliquer les emprunts du malmédien au haut-allemand ⁽¹⁾.

Dès lors il nous faut bien admettre que certaines catégories de verbes n'ont pu être empruntées qu'avec la valeur subjective qu'ils avaient dans les phrases où ils apparaissaient, parce que ce sont précisément les éléments extrinsèques — et eux seuls — qui les rendent accessibles à la compréhension de l'emprunteur.

Quand je prononce ce simple mot : « Regarde ! », en attirant l'attention de mon interlocuteur, qui ne comprend pas la langue dont j'use, sur un spectacle qui se déroule devant nos yeux, il ne saisit pas d'emblée le concept « regarder ». Il comprend avant tout que je m'adresse à lui ; il comprend en outre que je l'invite à faire une action (idée d'impératif). Quant au signifié lui-même, il n'est compris qu'en fonction de ces éléments subjectifs. Mon interlocuteur ne m'aura compris que grâce à eux, et d'autant mieux si un geste adéquat suggère l'idée que j'exprime et que je m'efforce de lui communiquer. Ce sont donc les éléments subjectifs et la mimique accompagnant la parole qui sont les intermédiaires de la compréhension. Le signe linguistique employé, c'est-à-dire le mot, n'y est évidemment pour rien, puisque mon interlocuteur ne le comprend pas. Toutefois, outre le phénomène psychique de l'intellection,

de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie, XVI [1942], p. 228 ; J. WARLAND, *Bild und Bildung der germanisch-romanischen Sprachgrenze in Belgien*, dans *Album Verdeyen*, Bruxelles, 1943 ; A. BOILEAU, *Le problème du bilinguisme et la théorie des substrats*, dans *Revue des Langues vivantes*, XII [1946], p. 223.

⁽¹⁾ Cfr J. WARLAND, *Glossar und Grammatik der germanischen Lehnwörter in der wallonischen Mundart Malmédys*, Liège, 1940, pp. 48 sv.

il y a eu une impression acoustique liée par association aux différents éléments subjectifs qui l'accompagnaient, laquelle impression acoustique peut, si elle est fréquemment répétée dans de semblables circonstances, devenir consciente et durable. A l'impression acoustique succède l'acte phonatoire, la parole : mon interlocuteur adapte alors le nouveau signe linguistique à ses propres réflexes phonologiques et morphologiques, et voilà son vocabulaire individuel enrichi d'un terme nouveau. Si le même phénomène se produit chez un certain nombre de sujets, le mot étranger, pour peu qu'il soit commode ou nécessaire, ou apparaisse comme tel, entrera dans l'usage et pourra rayonner d'un petit groupe social à toute une communauté vivant sur une aire géographique donnée : il a désormais pénétré dans la langue.

Voilà en gros le processus normal de l'emprunt verbal, qui ne diffère en somme de l'emprunt nominal que par l'intervention, au départ, d'un élément subjectif dans le phénomène psychique de l'intellection. L'exemple choisi est facile à expliquer : c'est celui du verbe w. lg. *loukî* « regarder », qu'on ramène généralement au mnl. *loeken* ⁽¹⁾.

Ce processus est relativement simple en ce qui concerne les verbes se rapportant à des actes concrets, car ici le signe linguistique est normalement associé à un geste. Tout comme pour les substantifs désignant des objets, l'impression acoustique est d'autant plus sensible lorsque le signifié implique une notion nouvelle. C'est ce que nous pouvons appeler un processus d'*intellection immédiate*.

Du point de vue psychologique, les verbes de cette catégorie, quel que soit leur nombre et bien que, très souvent,

⁽¹⁾ WARLAND, *op. cit.*, p. 142 ; GESCHIERE, *op. cit.*, p. 178. Il faudrait peut-être remonter plus haut si l'on veut, en même temps, expliquer fra. *reliquer*.

ils aient fait souche et qu'ils aient donné naissance à de nombreux dérivés, ne peuvent être, en tout état de cause, considérés comme des témoins d'une influence linguistique profonde, parce que, tout comme les autres mots exprimant des actions concrètes, leur emprunt à nécessité un effort moindre de compréhension.

Il en est de même de ceux qui servent à décrire des impressions auditives, notamment les onomatopées, car l'intermédiaire d'intellection se trouve dans le rapport d'association entre le bruit entendu et l'impression acoustique produite par le mot servant à son expression, c-à-d. entre le signifié et le signifiant. Il reste d'ailleurs à déterminer, dans ce cas particulier, si toute concordance — et il y en a de remarquables entre le flamand et le wallon ⁽¹⁾ — est le fait d'une influence étrangère. « Les mots 'imitatifs', écrit SAINÉAN ⁽²⁾, « découlent de la même source, à la fois universelle et spontanée. Les divers idiomes y ont puisé tour à tour et indépendamment les uns des autres ».

Par contre, les verbes intransitifs qui servent à attribuer au sujet une qualité qu'il possède ou qu'il est en train d'acquérir nécessitent déjà un plus grand effort de compréhension, en ce sens que le *rapport* entre le sujet et son prédicat, c'est-à-dire l'élément subjectif dans le processus d'intellection, est plus difficile à saisir. Les verbes de cette catégorie, tout comme les adjectifs, sont, en fait, rarement empruntés. Nous n'en avons relevé que quelques-uns en w. lg. : *brâdî* (arch.) « flamber » et *brâdele* (Vottem) « avoir fort chaud », du nld. *braden* « rôtir », *blinkî* « reluire », du nld. *blinken* (par l'intermédiaire du fra.

⁽¹⁾ Voir les articles *clap'*, *plouf*, *platch*, *rameter*, *hikèt*, *groûler*, etc..., dans GESCHIERE, *op. cit.* On pourrait encore y ajouter *beûrler*.

⁽²⁾ SAINÉAN, *Les sources indigènes de l'étymologie française*, t. III, Paris, 1930, pp. 297 sv.

de Bruxelles ou de l'argot militaire, milieu bilingue : en effet, on ne trouve aucune trace de ce verbe dans les anciens dictionnaires ⁽¹⁾), *dicwèli* « décliner », du nld. *kwellen* « tourmenter, vexer » ⁽²⁾).

Au sommet de la hiérarchie des valeurs, nous placerons les verbes servant à exprimer des sentiments éprouvés par le sujet (p. ex. : « aimer », « haïr », « souffrir »). On imagine avec peine qu'une langue puisse emprunter de tels verbes sans que les intermédiaires aient été des bilingues, qui, en les introduisant, devaient sentir la nuance affective qu'ils apportaient. La compréhension peut cependant avoir été facilitée par l'attitude du sujet parlant qui extériorise déjà ses sentiments avant même de les exprimer. On s'imagine aisément ce que recèle d'expressivité une phrase telle que « Je vous hais ». Ainsi, on n'ira pas jusqu'à postuler nécessairement le bilinguisme à la base de tous les emprunts de ce genre. Il est vrai que, si celui-ci peut se concevoir, la question est plus facile à résoudre. Dans le cas du frq. **h a t j a n* « haïr », passé en gallo-roman pour devenir en fra. *haïr* et en w. *hére* (infinitif de formation analogique d'après la 1^{re} pers. du sg. du prés. ⁽³⁾), l'intermédiaire de l'emprunt est le Germain bilingue, qui, en utilisant l'idiome gallo-roman, a latinisé le verbe de sa langue maternelle qu'il avait à l'esprit et qui répondait mieux à ce qu'il ressentait que le lat. *odisse*.

S'il n'y a pas à la base de l'emprunt un quelconque bilinguisme (du donneur ou de l'emprunteur), celui-ci se fera par ce que nous pouvons appeler *intellection médiate*. Et il aura lieu de toujours tenir compte du véritable contenu sémantique du verbe, tant dans la langue donneuse que dans la langue emprunteuse, afin de déceler ce que l'em-

(1) Communication de É. LEGROS.

(2) Cfr GESCHIERE, *op. cit.*, p. 99.

(3) Cfr WARLAND, *op. cit.*, p. 216.

prunteur a pu saisir du sens de ce mot dans la langue donneuse.

* * *

Deux *tendances* (quand il s'agit d'emprunts, on ne peut guère parler de « règles » ou de « lois ») régissent l'évolution de la signification des verbes au moment où ceux-ci sont adoptés par une autre langue sans qu'il y ait bilinguisme à la base.

La première de ces tendances est ce que l'on peut appeler l'*instabilité de l'idée fondamentale* contenue dans le verbe emprunté. Quel que soit le concept que le verbe exprime dans la langue donneuse, l'emprunteur n'en saisit qu'un aspect, qu'il applique spontanément, subjectivement et indépendamment de la langue donneuse, à un cas particulier.

Examinons tout d'abord l'application de ce principe à des verbes désignant des actions concrètes, nous réservant de revenir plus tard aux problèmes que pose l'emprunt des verbes à sens abstrait.

Parlant du verbe w. lg. *rider* « glisser », R. VERDEYEN ⁽¹⁾ faisait remarquer que l'etymon mnl. *rīden* (l'ancêtre du nld. *rijden* « aller à cheval, se faire transporter en véhicule », dont le sens premier, qui se retrouve dans le vha. *ritan*, est « se déplacer dans une direction donnée »), ne signifie « glisser » qu'accompagné du complément *opt ijs*. Il en concluait : « L'emprunt est donc fort restreint au point de vue sémantique et plutôt local ». Cette affirmation est contredite par J. HERBILLON ⁽²⁾, qui rappelle que GODEFROY

⁽¹⁾ R. VERDEYEN, *Comment reconnaître les éléments flamands dans les dialectes wallons*, dans *Fédération archéologique et historique de Belgique*, XXIX^e session, Congrès de Liège, 1932, pp. 238-239.

⁽²⁾ J. HERBILLON, *op. cit.*, DBR, IX, p. 132.

cite *rider* en vosgien avec le sens de « glisser de flanc sur un chemin en parlant d'une voiture ». Sémantiquement, la conclusion de R. VERDEYEN était tout aussi peu justifiable, car ce que l'esprit de l'emprunteur a pu saisir de l'expression *opt ijs rīden* est plus vague et moins précis que l'expres-selle-même. C'est l'emprunteur qui lui a donné le sens absolu de « glisser ». Partant de là, il a fait usage à sa guise du verbe nouveau *rider*.

Il faut donc partir de cet aspect plus général, qui est le véritable lien « furtif » entre le signifiant étranger et le mot emprunté, et qui explique bien des glissements de sens qui ne sont justifiables que par l'emprunt. Cette idée fondamentale est plus ou moins instable selon les besoins sémantiques de la langue emprunteuse.

C'est ce qui se passe avec plusieurs verbes appartenant au vocabulaire technique, tels que : w. lg. *bakener* (t. de houillerie) « ouvrir et creuser une 'bacnure' », du ndl. *b a k e n e n* (t. de batellerie) « placer des bouées » ⁽¹⁾ ; w. lg. arch. *heûler* (t. usité jadis par les *platineûs* ⁽²⁾) « emboutir », du fl. *h e u l e n* (cp. all. *höhlen*, *aushöhlen*) « creuser » (t. usité par les sabotiers).

Dans ces deux cas, l'idée fondamentale — d'une part « jalonner », de l'autre « creuser » — se confond avec le concept de l'action elle-même. On constate ici un emploi *figuré* d'un terme technique, qui, *avec* l'emprunt, a trouvé son application dans une autre industrie.

Dans le cas de w. lg. *lûter*, *lûteler* « vider » (p. ex. : *li p'tit a lûté s'botèye d'on côp* « le petit a vidé son biberon d'un trait », *lûter on batê* « décharger un bateau », *li fosse*

(1) Il nous semble en effet que *bakener* a été emprunté directement du verbe néerlandais et indépendamment du subst. *bâkène* « bouée », sinon on attendrait **bâkener* (avec -â-).

(2) *platineû* : « armurier qui réunit les différentes pièces d'un fusil » (DL, p. 488).

est *lâtêye* « la houillère est épuisée » ⁽¹⁾), du mnl. *l u c h t e n*, var. de *l i c h t e n* « alléger », il y a eu concrétisation de l'idée fondamentale.

S'il apparaît normal que l'emprunt entraîne une évolution sémantique spontanée et indépendante, il n'en reste pas moins vrai que la plupart des verbes désignant des actions concrètes conservent le sens restreint qu'ils ont à l'origine, parce que le processus de l'intellection se réduit au rapport direct entre le signifiant et le signifié. Ils sont aisément compris lorsqu'ils sont employés à l'indicatif présent ou à l'impératif.

A cette catégorie appartiennent un nombre considérable de verbes relevant des vocabulaires spéciaux. Exemples wallons : *branscater* « rançonner, piller », du mnl. *b r a n d s c h a t t e n* « faire payer de l'argent pour éviter les incendies ⁽²⁾ » ; *hameler* « châtrer », de l'all. *h a m m e l n* « id. » ⁽³⁾ ; *hâspler* « dévider », du mnl. *h a s p e l e n* « id. » ⁽⁴⁾ ; malm. *liguî* « glisser sur la glace », du rip. **s c h l i g g æ r æ* (=all. *s c h l i t t e r n*) « aller en traîneau » ⁽⁵⁾.

* * *

Une deuxième tendance apparaissant dans l'évolution sémantique des verbes empruntés est celle qui consiste, chez l'emprunteur, à donner au mot emprunté — même si ce n'est pas le cas dans la langue donneuse — une acception péjorative, plaisante ou argotique.

S'il n'y a rien dans la signification d'un mot qui « prédé-

⁽¹⁾ Cfr DL 377.

⁽²⁾ Cfr VALKHOFF, *op. cit.*, p. 111 ; GESCHIERE, *op. cit.*, p. 34.

⁽³⁾ Cfr WARLAND, *op. cit.*, p. 112.

⁽⁴⁾ Cfr VALKHOFF, *op. cit.*, p. 162 ; WARLAND, *op. cit.*, p. 117 ; GESCHIERE, *op. cit.*, p. 144.

⁽⁵⁾ Cfr WARLAND, *op. cit.*, p. 141.

pose » celui-ci à un tel changement de valeur, il n'en est pas moins vrai que celui-ci existe, mais il n'est dû qu'aux « fluctuations du dehors », comme le dit BRÉAL en parlant des « prétendues tendances des mots », qu'il qualifie de « chimériques » et d'« imaginaires »⁽¹⁾, c'est-à-dire à des causes extrinsèques, à l'usage que l'on fait des mots.

En appliquant cette idée à l'emprunt populaire, nous découvrons ces causes extrinsèques dans les circonstances mêmes de l'emprunt.

Le langage d'un étranger offre par lui-même quelque chose qui prête à rire ou qui « énerve », parce qu'on ne le comprend pas. C'est bien humain, et les Wallons ne manquent pas d'accabler de leurs sarcasmes — parfois peu charitables — les Flamands et leur *flam'tèdje* ! La raison de ce dédain satirique n'est-elle pas simplement l'incompréhension linguistique unilatérale ? Le Wallon trouve souvent chez les Flamands quelqu'un qui le comprend s'il parle français. Mais le Flamand immigré en pays wallon n'est généralement pas compris s'il parle flamand, et, s'il parle français ou wallon, il le fait gauchement et se ridiculise sans le vouloir. Quoi de plus naturel si beaucoup de mots flamands dont les Wallons ont pu saisir vaguement le sens prennent un sens péjoratif ou plaisant, et si, adoptés par le wallon, ils subissent des déformations phonétiques parfois inattendues ?

C'est alors qu'intervient l'étymologie populaire.

Ce phénomène trouve son explication dans le fait que l'emprunteur, qui n'a reçu du mot entendu qu'une impression acoustique imparfaite, rapproche instinctivement celui-ci d'un mot de sa propre langue. C'est ainsi que peuvent se produire des *croisements*, comme ceux que l'on constate dans *buskinter* « fêter qq'un », du fl. *b e s t e k e n*

(1) BRÉAL, *op. cit.*, p. 106.

« id. » + w. lg. *buskèt* « bouquet » ⁽¹⁾ ; *trèfiler* « trépigner de joie impatiente », du fl. *drevelen* (fréqu. du nld. *drijven*) « marcher à petits pas rapides » + *filer* ⁽²⁾ ; *forzâlder* (t. du jeu de cartes) « renoncer, ne pas fournir d'une couleur » du nld. *verzaken* « id. » + *hazâlder* ⁽³⁾. Ce rapprochement avec un mot de sa propre langue a créé spontanément et fortuitement un lien sémantique entre les deux mots, et la signification du second peut avoir contribué à « spécialiser » en quelque sorte celle du premier au moment de son emprunt.

Beaucoup de ces mots à valeur péjorative ou plaisante ne répondaient à aucune « nécessité » sémantique en wallon. Parmi ceux que le DL a recueillis, il en est qui ont disparu de l'usage ou qui sont aujourd'hui vieillis, tels que ceux qui se rattachent à l'idée de « gaspiller » ou de « négliger » : *furlanguer* (*four-*, *fèr-*), du nld. *verlangen* « désirer » (de là : « y dépenser son argent » et « gaspiller ») ⁽⁴⁾ ; *forboûrner* (à Trembleur), du nld. *verboeren* « perdre son argent à force de mal conduire son travail et ses affaires » ⁽⁵⁾ ; *forlôzer* « gaspiller », du nld. *verwaarlozen* « négliger » ⁽⁶⁾ ; *forzoûmer* (Forir) « négliger, oublier », du mnl. *versoemen*, var. limbourgeoise de *versumen* « id. » (employé comme terme juridique) ⁽⁷⁾. Ajoutons encore *r(u)guêber* (Malmédy) « rendre » de l'all. *geben* « donner »,

⁽¹⁾ Cfr DL 122 et 715 ; GESCHIERE, *op. cit.*, p. 45.

⁽²⁾ Cfr. HAUST, *Etym. wall. et franç.*, p. 256.

⁽³⁾ Cfr DL 276 ; GESCHIERE, *op. cit.*, p. 121. Le terme est aujourd'hui inconnu à Liège, mais il est encore en usage à Jupille dans le sens de « gaspiller » (DFL 233).

⁽⁴⁾ GESCHIERE, *op. cit.*, p. 121.

⁽⁵⁾ *ibid.*

⁽⁶⁾ *ibid.*

⁽⁷⁾ Cfr REMACLE, dans BDR, X [1953], p. 67 ; PAUWELS, dans BTB, XXVIII [1954], p. 91 ; LEGROS, dans BTB, XXIX [1955], p. 173.

qui a, lui aussi, dû avoir une valeur argotique ou plaisante ⁽¹⁾.

La signification prise par ces verbes est une notion nouvelle, créée de toutes pièces lors de l'emprunt par l'emprunteur lui-même, qui ne comprenait pas la signification primitive, moins générale, du mot étranger qu'il adoptait. Bon nombre de ces emprunts de type « argotique » ont ou ont eu un emploi très restreint dans le temps et dans l'espace. Certains d'entre eux se sont pourtant implantés définitivement et ont fait souche. Tels sont, par exemple : *loukî* et *rider*, dont il a déjà été question plus haut ; *hiter* « foirer », du vnld. **s c i t e n* ⁽²⁾ ; *hîper* « échapper, glisser », du mnl. *s l i p p e n* ⁽³⁾ ; *bizer* « courir, se sauver, faire une fugue », du frq. **b i s o n* (cp. all. *b i e s e n* « mutwillig springen, wie toll rennen ») ⁽⁴⁾ ; *djêrî* et *tûzer* dont il sera question plus loin. Tous ont probablement passé par un stade « argotique » ; le fait qu'ils l'ont dépassé et qu'ils apparaissent aujourd'hui comme des mots authentiquement wallons, et non comme des intrus, est un des critères à faire valoir — à côté d'autres critères (phonétiques notamment) — en faveur d'un emprunt ancien.

Des emprunts plus récents se sont, eux aussi, avérés commodes et expressifs et se sont fermement implantés. Tels sont : *buskinter* (cfr. *supra*) ; *dâborer* « barbouiller », du fl. *d a b b e r e n* « id. » ⁽⁵⁾ ; *trafter* « trotter bruyamment,

(1) DFL 404 v^o rendre ; VILLERS : « *r'gaiber*, v. a., rendre, reproduire » (Communication de M. J. WARLAND). Comme, à notre connaissance, ce verbe n'est plus en usage et qu'il n'est attesté que par le dictionnaire de VILLERS (1793), on ne peut attribuer son emprunt par le wallon à l'influence du bilinguisme wallon-allemand, laquelle ne remonte qu'au 19^e siècle.

(2) WARLAND, *op. cit.*, p. 128 ; GESCHIERE, *op. cit.*, p. 150.

(3) HAUST, dans DBR, II, pp. 31-33 ; WARLAND, *op. cit.*, p. 127 ; BOILEAU, dans *Revue des Langues Vivantes*, XIV, p. 52.

(4) WARLAND, *op. cit.*, p. 67.

(5) Cfr GRAULS, dans BTD, VII, p. 262.

courir vite », du nld. *draven*, eup. *travve* ⁽¹⁾ ; *trèfiler* « trépigner » (cfr *supra*) ; *spiter* (en fra. de Bruxelles : *spéter*) « éclabousser », du fl. *spetten* (var. de *spatten*) « jaillir, cracher, éclabousser » ⁽²⁾ ; *tûter*, *tâteler* « boire au goulot, lamper », du fl. *tuten* « sucer en avançant les lèvres, à la façon d'un nourrisson » ⁽³⁾ ; *roufler* « se ruer, bousculer », du fl. *roefelen*, *roffelen* « rosser » ; *brôd(y)î* « bousiller, gâcher un ouvrage », du nld. *broddelen* « id. », eup. *broddele* « enchevêtrer » ⁽⁴⁾ ; (?) *foûteler* « tromper », du limb. *foetelen*, rhén. *fûtele* ⁽⁵⁾ ; *moufter* « bouter, faire la mine », du limb. *moeffen*, all. *muffen* « grogner » ; etc...

Comment justifier sémantiquement l'emprunt des verbes à sens abstrait sans recourir au bilinguisme ? La question se pose notamment à propos de *djêri* « convoiter, désirer ardemment ».

Pour sa part, HAUST estimait qu'il fallait partir de l'all. *gären* « fermenter » ou du nld. *gijlen* « id. », plutôt que du mha, *gern* ou du fl. *geren* « désirer » ⁽⁶⁾ (ou mieux vbfq. **gëron* ⁽⁷⁾), parce que *djêri* éveille l'idée d'une appétance dérégulée et maladive, et que, se disant, de fait, à l'origine, des femmes enceintes, il « paraît appartenir à la catégorie des mots recélant un idée concrète ». Le sens plus

⁽¹⁾ Cfr DL 670 ; WARLAND, *op. cit.*, p. 182 ; GESCHIERE, *op. cit.*, p. 275.

⁽²⁾ Cfr WIND, dans *Neophilologus*, XXII, p. 95 ; CORIN, dans BDW, XIX, p. 8. HAUST voyait dans ce mot un composé de *piler* « donner des coups de pieds » avec le préf. *s-* (lat. *ex-*), litt. : « faire jaillir en donnant des coups de pieds » (DL 610).

⁽³⁾ Cfr GESCHIERE, *op. cit.*, p. 281.

⁽⁴⁾ Cfr WARLAND, *op. cit.*, p. 74 ; GESCHIERE, *op. cit.*, p. 38.

⁽⁵⁾ Cfr CORIN, dans BDW, XVII, p. 113 et XIX, p. 36 ; GESCHIERE, *op. cit.*, p. 123 ; LEENEN, dans BTD, XII, p. 156 ; BOILEAU, dans RbPH XXXI, p. 220.

⁽⁶⁾ CORIN, dans BDW, XIX, p. 57.

⁽⁷⁾ WARLAND, *op. cit.*, p. 91.

général, attesté dans des expressions telles que *i djêrèye so tot* « il a envie de tout ce qu'il voit », ne serait donc qu'un élargissement de sens postérieur à l'emprunt, comparable à ce qui s'est passé avec **b ull i c a r e* (dér. du lat. *bullire*) « bouillir », qui est devenu en français *bouger*. Cette comparaison n'est guère convaincante, car on ne peut légitimement mettre sur le même pied l'évolution sémantique d'un mot d'emprunt et celle d'un mot autochtone que si l'on part du sens que le premier a eu *après* l'emprunt. Or rien ne nous permet d'affirmer que le sens « fermenter » a existé en wallon pour *djêri*. Mais tout s'explique aisément si l'on considère que le vbfq. **g ë r ò n*, malgré son sens abstrait, a été compris imparfaitement, qu'il a été ressenti comme un verbe décrivant une attitude du sujet, et qu'ainsi, par l'emprunt, son sens a été en quelque sorte concrétisé. Exemple typique, semble-t-il, d'emprunt avec processus d'intellection médiate, dont nous parlions plus haut.

Le problème est plus simple en ce qui concerne *tûzer* « réfléchir, songer, méditer », qui n'a qu'apparemment la valeur d'un verbe abstrait. C'est en réalité un verbe décrivant une attitude : « être immobile en train de réfléchir », qu'on retrouve dans le limb. *t û z e* (à Tongres) ⁽¹⁾ et le rhén. *t ü s ə l ə* « herumkramen, geschäftig nichts tun » ⁽²⁾

Notons que le même verbe est attesté en roman mosellan avec le sens de « lambiner » ⁽³⁾.

* * *

Comme on le voit, l'emprunt de verbes germaniques par le wallon se réduit qualitativement, sinon quantitativement

⁽¹⁾ Cfr GROOTAERS, dans *BTD*, XVII, p. 391 ; *DFL* 501 ; *GESCHIERE*, *op. cit.*, p. 282.

⁽²⁾ *WARLAND*, *op. cit.*, p. 185.

⁽³⁾ Communication de É. LEGROS ; cfr ZÉLIQZON, *Dict. des parlers romans de la Moselle*.

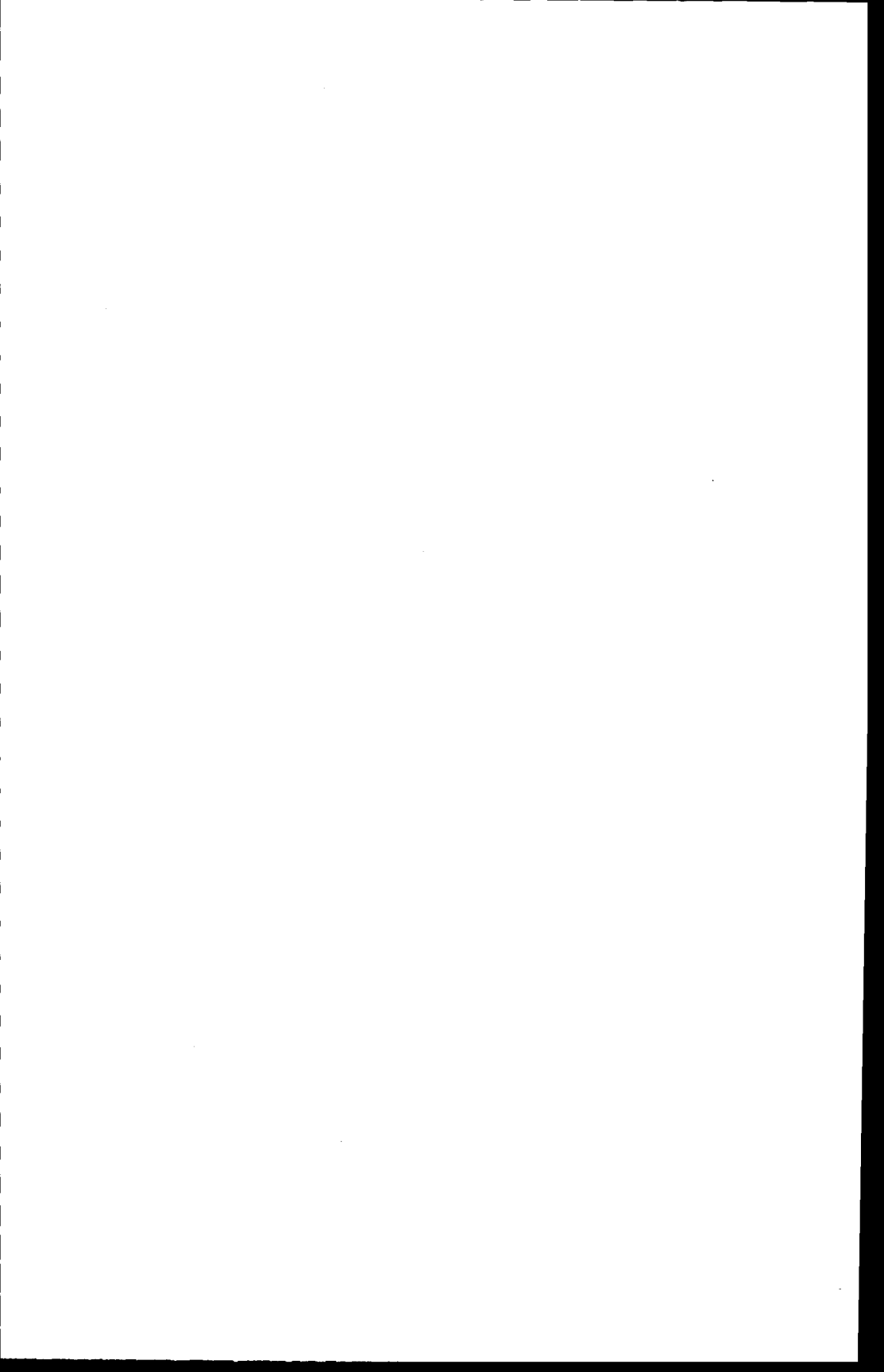
à peu de chose, et nous pouvons, sans hésiter, abandonner l'hypothèse d'un quelconque bilinguisme à la base, même d'un bilinguisme passif, auquel on pense immédiatement en voyant passer d'une langue à l'autre des verbes qu'à première vue on qualifie d'abstrait. Nous avons émis naguère, bien imprudemment d'ailleurs, une telle hypothèse : « Quand nous voyons que des verbes aussi typiquement wallons que *djêri* ou *tûzer* sont d'origine germanique, nous ne pouvons nous empêcher de nous demander s'il est possible qu'on emprunte des termes abstraits à une langue étrangère si l'on ne comprend pas plus ou moins cette langue. Il a dû régner à l'époque des Francs mais aussi au moyen âge, en pays wallon, un certain bilinguisme très vague » (1). Nous sommes aujourd'hui convaincu qu'une telle position « en flèche » ne se justifiait pas, et nous tenions à confesser et à rectifier notre erreur.

Les emprunts du wallon au germanique, postérieurs à l'époque gallo-romane et franque, sont en réalité, tous, de même nature. Les plus anciens présentent un caractère de plus grande stabilité, mais le facteur « temps » seul suffit pour expliquer ce phénomène.

Quand on étudie les phénomènes d'emprunt, on utilise évidemment les données fournies par le dialecte actuel, mais ce n'est pas d'elles que nous devons partir. Nous venons de voir que des verbes qui nous apparaissent aujourd'hui comme « abstraits » décrivent avant tout des attitudes — ce qui est déjà un élément concret. Mais, même si leur étymon a eu un sens abstrait, l'emprunt le leur a d'abord enlevé. Il importe peu que leur évolution sémantique ultérieure le leur rende, car c'est alors une question qui ne relève plus de l'emprunt.

Armand BOILEAU.

(1) BDW, XXI [1942], p. 92.



Trimâzo, trimozèt, mozète : de la poésie aux *curiosa*

La publication du *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de W. von Wartburg se poursuit à un rythme plus rapide, grâce à l'organisation d'une équipe de collaborateurs spécialisés, et il n'est pas de fascicule qui n'apporte des précisions ou des solutions à nombre de problèmes intéressant le wallon, tant pour la lexicologie que pour la toponymie, le folklore ou les institutions.

En 1958 ont paru, entre autres, le fascicule 60 du tome XVI (consacré aux *Éléments germaniques*) et le fascicule 62 du tome VII (*M-malus*) ; on y lit notamment deux articles concernant l'un, la poétique fête de mai, le *trimâzo*, ses quêtes et ses chansons, avec attestations wallonnes, l'autre, des termes beaucoup moins poétiques.

Les quêtes de mai, avec leurs *Reines* ou *Épousées de mai*, sont fort répandues et font partie d'un vaste ensemble de coutumes traditionnelles ; dans certaines provinces françaises, comme la Provence et la Franche-Comté, elles sont faites par la Jeunesse du village et le produit en est partagé entre les participants ou sert à faire un repas commun ;

ABRÉVIATIONS : ALW = *Atlas linguistique de la Wallonie* ; BDW = *Bulletin du Dictionnaire wallon* ; BSLW = *Bulletin de la Société de Littérature wallonne* ; BTD = *Bulletin de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie* ; DBR = *Les Dialectes belgo-romans* ; EMW = *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne* ; FEW = *Französisches Etymologisches Wörterbuch* ; Grandg. = Ch. GRANDGAGNAGE, *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne* ; REMACLE² = *Dictionnaire wallon-français*, 2^e éd., 1839.

en Lorraine (romane et allemande), en Champagne, ainsi que dans une partie du Luxembourg (roman et allemand), elles prennent un caractère particulier : ici ce sont de petites filles n'ayant pas encore fait leur première communion — remplaçant, depuis peu, dit-on parfois, des jeunes filles — qui vont de porte en porte et les dons récoltés servent à acheter cierges et chandelles destinés à illuminer l'autel de la Vierge dans l'église paroissiale ⁽¹⁾.

Rappelons que la cérémonie est évoquée dans la scène IX de *Jeanne au Bûcher* de Paul Claudel : « Jeanne d'Arc pareille à une petite fille de Lorraine qui chante *Trimazo*. Des voix d'enfants chantent alors... » ⁽²⁾ ; elle est encore vivante chez nous en Gaume, au sud de Bastogne et à Neufchâteau ; on peut y rencontrer « la petite *maridye* gaumaise qui, par les dimanches de mai, s'en va chanter : 'mai, joli mai, joli mois de mai, aux *trimázots*' et leurs sœurs, les *trimousètes* chestrolaises qui vont pareillement (*h*)êchè 'quêter' de porte en porte pour l'autel de la Vierge » ⁽³⁾. Sur la cérémonie en France, on trouvera une abondante documentation dans le précieux *Manuel de Folklore français contemporain* de feu Arnold van Gennep ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Cf. l'article d'A. VAN GENNEP, 1948, p. 1-2, ainsi que son *Manuel* (cités ci-dessous, n. 4).

⁽²⁾ Cette évocation n'est peut-être qu'un anachronisme (délicieux du reste), car la plus ancienne mention du *trimasot* date de 1777 dans le *Dictionnaire roman, walon et tudesque* [par dom François] (« Danses de maye, nommées *Trimasots* ») et ce n'est qu'à la fin du XVII^e siècle que le culte marial a pris toute son importance dans le peuple.

⁽³⁾ ÉL. LEGROS, dans *La Vie Wallonne*, 26, 1952, p. 226 ; mentionnée *ibid.*, 24, 1950, p. 76.

⁽⁴⁾ I (4^e partie, 2, parue en 1949), p. 1479-1485, 1593-1595, 1612-1618 (textes des chansons) ; III (tome paru en 1937), p. 362-365 (bibliographie) ; du même auteur, *A propos des trimazos de Lorraine et de Champagne*, dans *Bulletin du Comité de Folklore champenois*, 1948, p. 1-7 ; 1949, p. 1-11. Une grande partie de

Malgré de multiples essais étymologiques, *trimāzo* et ses congénères étaient des termes restés obscurs ; le FEW 6, p. 63b, à l'article *maius*, en donne une explication séduisante en le rangeant parmi les composés de *mai* « branches vertes (qui poussent au mois de mai) » ; l'article est rédigé comme suit :

Moselle V. *trimā* m. « premières feuilles du printemps ; fleurs que l'on répand dans les rues à la procession de la Fête-Dieu ». Neufch. *trimqze* « groupe de jeunes filles qui font la quête pour la Vierge les dimanches de mai » ALW 3, 201, Metz, Nied, saun. *trimäza* « fête du premier dimanche de mai ; chanson ou danse de mai ; jeune fille qui va chanter le premier mai », Isle, Paysh. *trimazq*, Hatt. « chanson de mai » ; Neufch. *trimuzet* f. « jeune fille qui fait la quête pour la Vierge » ALW 3, 201.

Cet article, qui ne renvoie pas à la notice essentielle de van Gennep, est très incomplet, notamment pour la Lorraine (septentrionale) française et surtout pour la Champagne ; pour la Belgique romane, il omet les attestations gaumaises. Il a paru utile de reprendre ici les principales données fournies par les dictionnaires dialectaux et les monographies folkloriques sur ce sujet intéressant pour la dialectologie et le folklore belgo-romans.

EN FRANCE ⁽¹⁾. 1) **Vosges** : « Quête par des petites filles

l'étude du Dr R. DE WESTPHALEN, *Le Culte de l'arbre dans nos coutumes populaires*, Metz, Even, s. d. [1923], 188 p. in-8° (extrait de l'*Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine*), est consacrée aux *trimasots* (cf. le compte rendu de Ch. Bruneau, dans les *Annales de l'Est*, 39, 1925, p. 333-336). — Simples mentions dans EMW, I, 1924-26, p. 378 ; II, 1927-30, p. 27 ; VIII, 1957-58, p. 11.

⁽¹⁾ Aberrant géographiquement, dans l'état de notre documentation, est *Mazi-Mazette*, début du refrain d'une chanson de quête de la nuit de mai à Betton, aux environs de Rennes (Ille-et-Vilaine) : Ad. ORAIN, *Folk-Lore de l'Ille-et-Vilaine (De la vie à la mort)*,

seulement, sans port de branches ni d'arbre, conduites par une *trimázo* voilée de blanc et couronnée de fleurs », attestée dans cinq communes : VAN GENNEP, I, p. 1482, 1594.

« *maisot* [mé-zò] s. m., mai, branche de feuillage vert préparé pour les reposoirs de la Fête-Dieu, les rogations, et même les grandes fêtes de famille, (noces, etc.). Epinal *má*, *mazeau*, arbres que l'on plantait au mois de mai devant les fenêtres des jeunes filles ADAM... Savigny *trimás*, mai dont on entoure les reposoirs. Cf. messin : *trimazô* chanson de mai » N. HAILLANT, *Essai sur un patois vosgien*, Dict... [d'Uriménil], 1885, p. 370.

« *maísô*, n. m. — Mai ou branche feuillue plantée sur le chemin des processions » E. MATHIS, *Lexique du Patois de la Haute-Meurthe* [spécialement de Fraize], 1931, p. 98 ⁽¹⁾.

« *mázô* [mázó] s. m. — Arbustes ou branches vertes de diverses essences que les garçons plaçaient, pendant la nuit du trente avril au premier mai, sur les cheminées ou devant les fenêtres des maisons où il y avait des jeunes filles... » N. C. LEMASSON, *Lexique du Patois Vosgien de Fiménil*, 1927, p. 68 ⁽²⁾.

A Bains-les-Bains, *maizots* = branches vertes offertes aux filles par les garçons le jour du premier mai : HERM. URTEL, dans *Literaturblatt für german. und roman. Philologie*, 1910, n° 6, p. 202 ⁽³⁾.

Paris, 1897, p. 94-97 (auquel nous renvoie R. DE WESTPHALEN, *Le Culte de l'Arbre*, p. 16) : « *Mazi-Mazette*, / Voulez-vous l'écouter? / A votre porte / On va vous la chanter ». — On ne trouve, d'autre part, aucun des termes cités ci-après à propos de la coutume des *mais* (branches feuillues devant les demeures des jeunes filles et, à Dommartin, quête des jeunes filles « pour la Vierge Marie ») dans L.-F. SAUVÉ, *Le Folk-Lore des Hautes-Vosges*, 1889, p. 131-134.

⁽¹⁾ Cf. FEW, 6, p. 63a (sous *m a i u s*), où l'on indique « *maisot* » pour Fraize comme pour Urim[énil].

⁽²⁾ Cf. FEW, *ibid.*, où l'on transcrit *m a z o* pour Fim[énil].

⁽³⁾ Cité par R. DE WESTPHALEN, *op. cit.*, p. 54.

« *mēzò*, jeune arbre coupé, p. procession de Fête-Dieu »
C. GÉRARDIN, *Gruey avant la révolution* [suivi d'un vocabulaire du patois de Gruey], 1933, p. 95 ⁽¹⁾.

2) **Moselle** : « **Trimā** V[osgien (dans la Moselle)], s. m.
— Premières feuilles du printemps ; feuillage ; verdure ; fleurs que l'on répand dans les rues à la Fête-Dieu pour la procession. *È lè fête Dié, quand' lo ~ choche, lo fwîn choche*, à la Fête-Dieu, quand le feuillage sèche, le foin sèche.

» **Trimāsat**, **Trimāsau**, **Trimāsot**, **Trimāsoū** [*trimāza-trimāzō-trimāzū* M[essin : N.-E. de Metz], *trimāzq* I[sle], P[ays-Haut], *trimāza* N[jied], *trimāzā*... S[aunois] (*trimōza* Oron)], s. m. — 1^o Fête du renouveau. Le premier dimanche de mai, les jeunes filles... [description]... désignaient celle d'entre elles qui devait... remplir le rôle de *trimāzat* ou de *pouſe* (épouse)... les chanteuses entonnaient le *trimāzat*... 2^o Jeune fille qui va chanter le *trimāzat*. 3^o La danse elle-même... [couplets ; notation musicale]. Voir *Textes patois*, p. 359-460 » : L. ZÉLIQZON, *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*, 1922-24, p. 672-673 ; cf. VAN GENNEP, I, p. 1480-81.

Exemples de refrains : « Ç'at lo māy, o mi māy | ç'at lo jali mwès de māy | ç'at lo trimāzo. O ! trimāza ! Ç'at lo māy, o mi māy, | Ç'at lo jali trimāza. — Ç'at lo māy, lo d'mi māy, | Ç'at lo jali mwès de māy. — Ç'ot lo māy, o mi māy, | Ç'ot lo joli mwès de māy, | Ç'ot lo trimāzo ! — Lo trimā et dons lè vile | qué souhâte dé bin mourî. | Trimāzo ! | Ç'ot lo mā èt lo trimā | Ç'ot lo jôli mā. — Trimāsot at sus l'seuyat [Tr. est sur le seuil]. | Féyez don bin ès pources gens... (Vic-sur-Seille) » : L. ZÉLIQZON et G. THI-RIOT, *Textes patois recueillis en Lorraine*, 1912, p. 359, 365, 368, 369 et 373 ⁽²⁾.

(1) Cf. FEW, 6, p. 63a, où l'on note « *m e z q* » pour Gruey.

(2) Les auteurs notent que le rôle est passé des jeunes filles aux

R. DE WESTPHALEN, *Petit Dictionnaire des Traditions populaires messines*, 1934, col. 727-736, distingue les sens suivant que la dernière syllabe est longue ou brève : *trimazot*, -*ázat* « rameau vert que les garçons posent, dans la nuit du premier mai, sur le toit ou la fenêtre de l'habitation des filles nubiles ; rameau qu'offrait anciennement le *trimazo* pour marquer son passage chez un habitant et pour le récompenser des dons reçus » (vallée de la Seille) ; — *trimazô*, -*azâ* « la *poûse* (épouse) qui apparaît dans la coutume portant ce nom ; chanson accompagnée de danse, exécutée à cette occasion ». Cette distinction n'est pas corroborée par les données de Zéliqzon reproduites ci-dessus.

3) **Meurthe-et-Moselle** : quête du *trimazô* (liste des points) VAN GENNEP, I, p. 1483 ; « la quête dite des *trimazos* par les petites filles ne se fait pas à Fontenoy-la-Joute ni à Domèvre-sur-Vezouze, où ce terme désigne seulement la branche d'amour ou malveillante placée dans la nuit du 1^{er} mai... A Domèvre, par *trimazo* on entendait aussi la collation compensatoire du 1^{er} dimanche de mai... offerte jadis aux garçons qui avaient planté la branche » *ibid.*, I, p. 1593, n. 4.

4) **Marne** : A Ste-Menehould, *trimousettes* = les quêteuses ; *trimazo* ou *trimouzet* = la cantilène ; à Livry-sur-Vesle (canton de Suippes), la *trimouzette* = la fillette en communiant, escortée de ses compagnes : VAN GENNEP, I,

fillettes de l'école ; le troisième refrain, de Hattigny, d'après CALLAIS, *Die Mundart von Hattigny...*, dans *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringsche Geschichte und Altertumskunder*, Metz, 1908. — A Landange, près de Hattigny, J. Callais a recueilli le refrain : « Lo Mâso ! ç'ot lo mâ et lo trimâ, ç'ot lo joli mâ » R. DE WESTPHALEN, *Le Culte de l'Arbre*, p. 53.

p. 1483-84 ; liste des points où le mot est connu ou inconnu dans J. BABIN, *Les parlers de l'Argonne*, 1954, p. 634.

« Naguère, dans tous les villages de l'Argonne... une de leurs compagnes, vêtue de blanc et tenant dans ses mains un rameau d'aubépine enrubanné... une sorte de cantilène appelée *trimazot* ou *tremouzet* » abbé L. LALLEMAND, *Échos rustiques de l'Argonne*, Châlons-sur-Marne, 1900, p. 26 ⁽¹⁾.

A Béri (Champagne) ⁽²⁾, les *trimousettes* chantaient et dansaient des rondes « *Trimousettes* emmi les champs ! | ... | *Trimousettes* (bis) | C'èt lo mai, | Mois ed mai, | C'èt lo joli mois ed mai » P. TARBÉ, *Recherches sur l'Histoire du Langage et des Patois de Champagne*, Reims, 1851, t. I, p. 98-99 ⁽³⁾.

« *trimâsotte* dans la région de Bar-le-Duc [Meuse], à Vitry-le-François [Marne], à Chaumont [lequel?] » R. DE WESTPHALEN, *Le Culte de l'Arbre*, p. 59.

5) **Meuse** : « **Trimâzâ**, subst. masc., fillette parée qui, dans quelques localités, va, en mai, avec ses compagnes, quêter pour orner l'autel de la Sainte-Vierge, en chantant une requête notée nommée aussi *trimâzâ*. On dit également *trimâzo* comme à Metz. Voir l'*Introduction*, p. 78 [où figure le texte de trois *trimâzâ*, dont un messin]. — ... Ironiq., femme ou fille ridiculement parée » H. LABOURASSE, *Glossaire abrégé du patois de la Meuse*, 1887, p. 537.

Cf. H. LABOURASSE, *Anciens us, coutumes, légendes, superstitions, préjugés, etc. du département de la Meuse*, Mém. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc, 1902, p. 110-116 : *trimâso*, *trimâza*, fillette..., d'où le sens « toute femme ou fille qui porte une toilette préten-

⁽¹⁾ Cité par R. DE WESTPHALEN, *Le Culte de l'Arbre*, p. 25.

⁽²⁾ Sans doute Béri, départ. Yonne, arr. et cant. Tonnerre.

⁽³⁾ Cf. dans TARBÉ, *op. cit.*, t. II : « **Trimasot**. — a [= Ar-dennes (?)] : Danse de Mai ».

tieuse et mal assortie » ; p. 114 : express. *danse de la mariée*.

« **Trimâzâ**, n. m., petite fille, ... qui ... sous la conduite de fillettes plus grandes, va quêter les dimanches et fêtes du mois de mai pour l'autel de la Sainte Vierge... une chanson, appelée aussi *trimâzâ*... CHATT[ANCOURT] » abbé VARLET, *Dictionnaire du patois meusien*, 1896, p. 291.

« **Trimâzâ**... 1^o n. m. Tantôt aussi *Trimâzo* ou *trimôzâ*. Groupe de fillettes qui quêtent pour la Vierge tous les dimanches de mai : *Vlà le trimâzâ qui enture*. — Voilà les fillettes qui entrent. [—] 2^o Le cantique... Autrefois on disait : *Fâre le trimâzâ*, aujourd'hui on dit : Faire le mois de mai » L. LAVIGNE, *Le patois de Cumières*..., 1939-1940, p. 825.

« *trîmâzâ*, sm. Cortège de fillettes qui, les dimanches de mai, vont quêter de maison en maison en chantant une chanson appelée aussi *trîmâzâ* » F. PIQUET, *Le patois de Dombras*, 1929, p. 112.

« La coutume du *trimaza* existe encore dans une bonne partie de la Meuse. [Affirmation appuyée par un renvoi à Piquet (cf. ci-avant), qui n'affirme point expressément la survivance actuelle, mais la connaissance du terme dans le parler traditionnel]. Dans la région de Stenay c'est l'une des trois jeunes filles qui était habillée de blanc et quêtait qui portait le nom de *traïmuzet* » J. BABIN, *op. cit.*, p. 634, avec liste des points où le mot est connu ou inconnu ; cf. VAN GENNEP, I, p. 1483, 1594.

6) **Ardennes** : « Le mot qui prend le type *trimouzet* dans les Ardennes, désigne une sorte de 'ronde religieuse des fillettes au mois de mai (elle se faisait encore avant la guerre de 1914 dans le Mouzonnois et le Vouzinois)' A. VAUCHELET, [*Tous les patois des Ardennes*, 1940] » J. BABIN, *loc. cit.* (avec même liste des points).

Dans le Rethelois, etc. : les *trimouzettes* ; danser la *mariée* ou la *trimouzette*. A Beaumont-en-Argonne, on la nommait *Lacrymosae* [!], ainsi que la chanson : VAN GENNEP, I, p. 1484-85 ; à Monthois, « petite fille de trois à cinq ans... désignée pour faire le *trimouset*... le petit groupe chante la chanson du *trimouset* » (d'après Hemmerlé) *ibid.*, p. 1595 ; « A Attigny, où les *trimouzets* étaient de petits enfants qui se déguisaient en évêque et en enfants de chœur pour faire la quête » *ibid.*, p. 1594.

« *Trimauzet*, *trimauzâ* (vers Stenay) [précision valant pour la seconde forme], s. m., cérémonie religieuse du commencement de mai : les jeunes filles... — L'une des jeunes filles, qui est habillée de blanc... porte le nom de *Trimauzet*... » N. GOFFART, *Glossaire du Mouzonnais*, Revue de Champagne et de Brie, 2^e série, 10, 1898, p. 706.

Quelquefois allaient quêter le jour des Rois, mais « plus spécialement pendant le mois de mai », les « *Trimorets* » [sic (?)] ou « *Trimouzets* », petits enfants déguisés en évêque et enfants de chœur : Albert MEYRAC, *Traditions, coutumes, légendes et contes des Ardennes*, 1890, p. 78 (qui traite de la cérémonie, p. 78-82) ; « à Gespunsart, les *Trimouzets* chantaient en faisant leur quête... » ; — « Dans le pays de Rethel... La *Trimouzette* chantait : « *Trimouzette !* belle femme de céans, | ... » ; — « Voici les deux cantiques que chantait la *Trimouzette* à Tétaigne... » : *ibid.*, p. 79 ; — « A Puilly et Charbeaux, le jour du premier mai, on *dansait la mariée*. — Dans le pays de Saint-Étienne-à-Arnes, le premier mai, les toutes petites filles... L'une ... faisait la *trimouzette* ... » : *ibid.*, p. 81.

EN BELGIQUE ROMANE. 7) Gaume : « *Mariâye*, n. f. Mariée ; danse de mai [description]... Les fillettes... chantent d'abord la ritournelle suivante : Mai, joli mai, | Joli mois de mai |, Aux trimazots... [couplets français] » Éd.

LIÉGEOIS, *Lexique du patois gaumet* [Tintigny : Vi 17], dans BSLW, t. 37 (= 2^e s., t. 24), 1897, p. 347-350.

« **Mâzé**, n. m. Mai — rameau de verdure dont on garnit les rues à l'occasion d'une procession. Arbre que l'on plante devant la maison d'un fonctionnaire nouvellement élu » *ibid.*, p. 350 (le terme n'a pas été retrouvé ailleurs ; dans l'enquête de J. Haust et de ses continuateurs, on a fourni simplement *mâ*, c.-à-d. « mai ») ⁽¹⁾.

« En Lorraine et aussi dans le canton de Florenville, s'ajoute d'habitude le mot *trimasot* comme finale de la ritournelle : *Mai, mai, joli mai, | C'est le joli mois de mai, | Aux trimazots*. Par ce mot on désigne indifféremment la danse ou la petite troupe et l'on dit : *la danse des trimazots* ou simplement *les trimazots ; voilà les trimazots qui passent*. En Ardenne, la petite mariée se nomme *trimousette* » C[lémen]t M[AUS], *Dances de la mariée au pays gaumet* (Florenville, Impr. Sauté, 1889), p. 9, qui décrit la danse à Rouvroy [Harnoncourt : Vi 45], en 1874 ⁽²⁾. Ajoutons que dans son lexique gaumais (manuscrit) Maus enregistrait : « *Trimazot* les danses de Mai (Florenville) » ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cf. FEW, 6, p. 63a : définition à la fois trop précise (« spéc. de la procession de la Fête-Dieu ») et incomplète (il n'est pas question du mai aux fonctionnaires), qui se rapporte en fait aux termes vosgiens qui suivent plus qu'au « gaum[ais] ».

⁽²⁾ Des extraits de la brochure de Maus sont reproduits dans les *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg*, 23, 1890, p. 1290-94 ; le même volume des *Annales*, note que la *danse de la mariée* persiste dans nombre de communes, p. 1282 ; la notice sur Villers-devant-Orval [Vi 25] assure que « le mot *trimazot*, employé au pays de Metz pour désigner la danse de la mariée, n'est connu ici que des religieuses de Peltre [départ. Moselle] qui dirigent plusieurs écoles dans les environs », p. 1220.

⁽³⁾ A corriger l'indication : « Every Sunday in May : Trimouzetes, May songs by girls at Izel and Florenville. » dans Roger PINON [and Henri JAMAR], *Dances of Belgium*, Londres, 1953, p. 13. De même pour la « *Trimousette* » d'Orval dans H. FRENAY-CID, *Nouveau Folklore*, 1949, p. 53.

Le terme *trimazot* ne paraît plus d'usage aujourd'hui que dans le refrain et encore ne l'est-il pas partout ⁽¹⁾.

8) **Ardenne méridionale** : A propos des quêtes de fillettes pour la Vierge, « ainsi à Ne 33, 47, la quête des fillettes dites *+trimouzètes* : *trimuzèt*, les dim. de mai ; à Ne '52, où leur groupe est dit «le» *trimòzè* ; à B 28... » ALW, 3, p. 201 ; pour Longlier (paroisse de Massul-Molinfaing), cf. les photos de 1949 montrant la quête des dimanches de mai par les *trimousètes*, citées dans EMW 8, 1957-58, p. 11, comme exposées au Musée de la Vie wallonne.

« A Bertrix[Ne 44] et à Herbeumont sur la Semois[Ne 73], au cours du mois de mai, des fillettes font le *trimoset* » M. BACQ, *Les trimousettes*, dans *Luxembourg* (Arlon), I, 1940, p. 41-44 (article littéraire).

Selon une enquête d'Alb. Doppagne (1939), la quête de mai était pratiquée (avant 1914) à Paliseul [Ne 37], Houdrémont [D 122] et Louette-St-Pierre [D 119] ; à Houdrémont, on ne paraissait pas en connaître le nom ; à Louette, un témoin (dame âgée) l'appelait le *trímõzẽ*, mais ce témoin avait habité longtemps plus au sud du pays.

Selon une enquête (1959) de G. André, de Monceau-en-Ardenne [D 129], où la coutume des quêtes est ancienne, le terme *trimozet* est inconnu à Monceau [D 129], à Pou-

⁽¹⁾ Le terme n'est cité, même dans le refrain, ni par L. VERHULST, *La Lorraine belge*, 1920, p. 47 (à propos de la *petite mariée*), ni par Jules GUILLAIN, *Mœurs luxembourgeoises* [du pays gaumais], Mons, 1887, p. 21-22 (*danse de la mariée*), qui note qu'« il y a à peine une demi-douzaine d'années toutes les jeunes filles du village, ou à peu près, accompagnaient la mariée, mais maintenant ce ne sont pour ainsi dire plus que des enfants, toutes élèves des écoles catholiques », ni dans les articles consacrés à la coutume publiés dans *Wallonia*, 1, 1893, p. 82-87 et 14, 1906, p. 174-178 (Éd. NED, *La Petite Mariée de Mai*). J. Haust a noté que le mot était inconnu à Ste-Marie-sur-Semois. De même pour Musson (enquête d'É. Legros), où l'on connaît bien l'usage de *tchanter la mariâye* en mai (même expression avec *mariâye* à Torgny).

pehan [Ne 68], à Alle-sur-Semois [D 141] ; il est employé à Petit-Fays [D 128], mais est d'importation récente : c'est l'instituteur Poncelet qui, l'ayant entendu à Sommethonne [Vi 31], le trouva « sonnante si bien » qu'il l'introduisit, il y a deux ou trois ans, dans son enseignement et aujourd'hui *trimozet* est d'usage presque courant ; à Frahan, hameau de Rochehaut [Ne 51], le témoin (de 60 ans) connaissait le mot, sans doute à cause de l'emploi dans les localités de la région.

Il n'en est pas fait mention dans Dr Th. Delogne (né à Oizy [D 130] et ayant vécu à Alle [D 141]), *L'Ardenne méridionale belge*, 1914, ni non plus dans J. Waslet, *Vocabulaire w.-fr. (dialecte givetois)*, 1923. Le curé Ph. Aubry, en 1792, dans *Observ. sur le pat. du duché de Bouillon*, n'en parlait pas non plus ⁽¹⁾.

Il serait souhaitable, soit dit en passant, que, pour l'Ardenne méridionale comme pour le pays gaumais, une enquête détaillée soit faite sur ces faits linguistiques et folkloriques qui, parce qu'ils ne concernaient en Belgique romane qu'une aire trop peu étendue, n'ont pas été recherchés systématiquement par l'Atlas linguistique de la Wallonie.

Si la documentation du FEW est incomplète, l'explication du mot est séduisante : *trimāso*t serait un dérivé de *trimā*, celui-ci formé de *mā* « mai » et d'un élément *tri-* dont la note 11 apporte la justification : « La première

⁽¹⁾ La coutume est pratiquée en région allemande : cf. pour la Lorraine de langue allemande en France, A. VAN GENNEP, *Manuel de Folkl. fr. contemp.*, I, p. 1592 ; pour Arlon, N. WARKER, *Wintergrün, Sagen, Geschichten, Legenden und Märchen aus der Provinz Luxemburg*, 2^e éd., Esch-sur-Alzette et Arlon, 1890 [-1892], p. 91 : « Die Muttergottesmädchen im Mai » ; pour le Grand-Duché de Luxembourg, Jos. HESS, *Luxemburger Volkskunde*, 1929, p. 264 : « Kollekte am 'Maien' » (avec « Heischelied », couplet faisant seulement allusion au but pieux, non au mois de mai).

partie du composé doit être identique au thème *tri-* qui revient dans des noms de chansons et de danses, ainsi dans *triolet*, *tricotet*, *trihori* » (1). Cette explication satisfait à beaucoup de points de vue (2) ; que le nom du « mai » ait pu être allongé par une formule musicale ou un autre élément adventice, on en trouve un exemple chez nous, à Dion-le-Val, où le nom du *mây* est *mayivô*, qui semble bien être une altération de *mây + vivô* « mai-vivat ! » (3).

Du sens primitif de « branche verte (de mai) » *trimâzo*, *trimozèt*, m., serait ainsi passé à celui de « fête de mai ; jeune fille faisant en mai la quête pour la Vierge », puis en Champagne et dans le sud de l'Ardenne belge aurait donné naissance à *trimouzète*, f. « jeune fille qui fait la quête pour la Vierge ».

Il ne paraît guère douteux qu'en Wallonie le mot et la coutume viennent de France, sous l'influence d'un puissant courant déferlant de la Champagne sur la région de Neufchâteau et le sud bastognard, dont il influence le langage comme le folklore.

(1) L'explication de *tri-*, dans *trimousette* « petite fille qui danse », par l'élément fréquent à l'initiale de noms de danses et de chansons avait déjà été proposée par Ch. Bruneau, dans *Annales de l'Est*, 39, 1925, p. 335, qui voyait toutefois dans *trimousette* un mot de fantaisie et ne le rattachait pas à lat. *maius*.

(2) Elle est renforcée par le sens de *trimazo* « branche d'amour ou malveillante, placée dans la nuit du 1^{er} mai », à Domèvre-sur-Vezouze (Meurthe-et-Moselle), cité plus haut ; elle reste toutefois subordonnée à la justification de *-z-* dans gaum. *mâzé*, Uriménil, Fraize *maisot*, etc. ; le FEW 6, 64b, n. 8, explique cet *-s-* par l'influence de *me* « jardin » < *ma nsus*, dimin. *mez z* « petit jardin » en mosellan -vosgien [= *mésot* dans le système graphique de Zéligzon] ; on observera toutefois que *ma nsus* aboutit à *méch*, *mèych*, *minch* « jardin » en gaumais (cf. *Pays gaumais*, 15, 1954, p. 40), qui s'opposent ainsi à *mâzé*. Un doute subsiste (que renforce quelque peu l'existence du refrain *Mazi-Mazette* en Ille-et-Vilaine, cité plus haut) pour cette forme qui devrait dès lors être venue du sud.

(3) Dans *La Vie Wallonne*, 25, 1951, p. 49 (d'après l'abbé Alph. Massaux) ; le terme n'est pas repris dans le FEW.

* * *

Trimosète reparait dans un autre article du FEW, mais expliqué cette fois d'autre façon (à tort, à notre avis) ; voici cet article du tome 16 (*Éléments germaniques*), p. 566b :

mos (ndl.) frau. Lütt. nam. *mozète* f. « sexe d'une femme », Paris *mozette* Vill. — Ablt. Wall. *trimosète* « vulve ». — Wohl entlehnt aus ndl. *mos* « frau » (dialektal) oder aus nnd. *mutze* « hure », mhd. *mutze* « weibl. scham » (15. jh.). S. noch BWall. 17, 103.

L'article ne dit pas quel serait cet élément *tri-* qui se serait ajouté à *mozète* pour former *trimosète* ; à priori, on donnera donc provisoirement la préférence à une explication de *trimosète* indépendante de celle de *mozète*.

Comme il est naturel, les attestations anciennes de pareil terme ne sont pas fréquentes ; notons d'abord, à Theux, la mention, intéressante par sa date, en 1460, de l'anthroponyme « Jehan Trymoses » ⁽¹⁾ ; toutefois le sens de ce surnom ne peut être précisé et « Trymoses » pourrait se rapporter aux fêtes de mai par une métaphore, comme on a vu plus haut que, dans la Meuse, *trimázá* a pris le sens ironique de « femme ou fille ridiculement parée ». Mais nous avons l'avantage de posséder deux attestations du terme au début du XVIII^e siècle ; la première dans la fameuse *paskèye* sur *Lès-Èwes di Tongue* (1700) de Lambert de Ryckman ; ces eaux merveilleuses possédaient toutes les vertus, ironiquement évoquées par l'auteur avec une verve toute gauloise, mais elles avaient des concurrentes, notamment à Jupille, siège d'un palais mérovingien :

On vante minme li cisse di Djoupèye
Qu'est bin ine ossi grande sot'rèye
Pusquì l' rwè Pèpin, dè passé,

(¹) M. YANS, *Pasicrisie des Échevins de Liège*, III, p. 503.

*Î lavève si vizêdje sins né
Ët qu' Alpaïde, dji n' sé poqwè
Î rèsparmève si « trimoset »* ⁽¹⁾.

La Réplique (anonyme) à l' paskèye dès-Èves di Tongue
répond du tac au tac :

*Nos l' rêvôy'rans don à Djoupèye
Po s' djëve î aler rispâmer
Ainsi qu'a fait dè tîns passé
Li maitrêsse Pèpin s' « trimoset ».
Adon i sârè bin poqwè
Ët s'i sintève li tchamossé
Ou bin s'il èsteût èstchâfé* ⁽²⁾.

Rimant avec *poqwè*, le terme est masculin, comme il l'aurait encore été au XIX^e siècle, d'après H. Forir, *Dictionnaire liégeois-français*, II, p. 733 : « TRIMOZET, s. Parties naturelles de la femme » ⁽³⁾. A priori, cette forme masculine, la plus anciennement attestée, n'est pas en faveur d'un rattachement étymologique à *mozète* ; on croirait plus volontiers que c'est par analogie avec *mozète* que *trimozet* est passé à *trimozète*. Ce dernier est attesté, avec le sens particulier, dans la 2^e édition de Remacle (1839) d'où l'a repris Grandgagnage ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ BAILLEUX et DEJARDIN, *Choix de chansons et poésies wallonnes*, 1844, p. 159 ; — BSLW, t. 21 (= 2^e s., t. 8), 1886, p. 287 (vers 545 ; cette version imprime « Alpaïs »).

⁽²⁾ BSLW, *ibid.*, p. 296 (vers 185).

⁽³⁾ Le mot est toutefois cité sans exemple, ce qui signifie normalement que Forir l'emprunte à d'autres sources (qui pourraient précisément être *Lès Èves di Tongue*). — Cf. une altération du terme dans w. (Trois-Ponts ou Stoumont) *bâhe mès timozêts*, expression entendue d'une vieille femme qui voulait dire « Va-t'en te promener » (note de H. Bodeux communiquée à J. Haust).

⁽⁴⁾ « **Trimosett**. Voy. *Mosette* [lire : *Mozett*]. » REMACLE², s. v^o ; « **Trimosète** (vagin, vulve). Rm [= Remacle]². Voy. *mozète* » Grandgagnage, II, p. 452, qui ajoute à la note 1 : « Notre mot se présente chez Lob[et] sous la forme *tro-mamuze* [= *trô-m'amûse*], qui est évidemment une création populaire. »

Il paraît tout naturel, bien que choquant à première vue, de réunir dans l'explication le poétique *trimozèt* des fêtes de mai et *trimozèt* « sexe de la femme », car l'évolution sémantique « jeune fille » > « sexe de jeune fille » est trop normale pour que l'hypothèse paraisse hardie. Un exemple de l'évolution sémantique inverse est fourni chez nous (et elle l'est ailleurs, notamment en français populaire) par le borain *tchon* (du lat. *cunnus*) « 1. vulve ; 2. ouvrière chargée d'immobiliser le *cufâ* dès qu'il arrivait au niveau du sol » ⁽¹⁾ et, en général, « ouvrière de charbonnage » ⁽²⁾.

Quant à *mozète*, son aire n'est pas seulement liégeoise ⁽³⁾ ; à Namur (dont le blason populaire : *Vive Nameur po tot ! po l' toubak èt po l' mozète !* est largement connu en Wallonie), L. Pirsoul le note dans son *Dictionnaire*, p. 321, sans préciser de nuance ; pour Liège, Remacle et Grandgagnage font de même ⁽⁴⁾ ; Hubert et Forir précisent qu'il s'agit du sexe d'une petite fille ⁽⁵⁾, cf. le DL : « **mozète**, f. sexe d'une femme, d'une fillette ; t. plutôt caressant que grossier » ⁽⁶⁾ ;

⁽¹⁾ *Centenaire du Bosquêtia* (Joseph Dufrane), 1933, Frameries, I, p. xxxix (l'auteur du lexique est Louis Dufrane).

⁽²⁾ P. RUELE, *Le vocabulaire professionnel du houilleur borain*, p. 182, et le compte rendu dans BTB, 28, 1954, p. 347 ; cf. FEW 2, 1540b, où on peut ajouter le fr. pop. *con* « imbécile ».

⁽³⁾ *mozète* [liég. ; nam.] « au moins jusqu'à Houyet [D 80] et Sosoye [Na 36] ; aussi en Brabant wallon [Ni 94], au moins jusqu'à Genappe, vers l'Ouest [Ni 90], où il est rare » DBR, 5, 1946, p. 237.

⁽⁴⁾ « MOZETT, s. Clitoris, vagin, vulve » REMACLE², II, p. 337 ; cf. II, p. 147 : « KAEMOZETT, s. Tabac. Ne se dit que du tabac en poudre de première qualité ». — « **Mozète** (pars pudenda muliebris), N[amurois] it[em] » Grandg., II, p. 147.

⁽⁵⁾ « MOSSETT, *sf.* Partie génitale d'une petite fille » Jos. HUBERT, *Dictionn. w.-liég. et fr.*, 1853, p. 177 ; de même : « MOZETT, s. Partie génitale d'une petite fille » H. FORIR, *Dictionn. liégeois-fr.*, II (1874), p. 313.

⁽⁶⁾ A la différence de *nate*, le terme ne s'emploie pas pour les animaux ; pour une fillette on dit plus spécialement *patiou*, *patchou* à Verviers (DL), Jupille, Argenteau.

pour Verviers aussi, Wisimus définit : « sexe de jeune fille ». Un synonyme (formellement un augmentatif) *mozârd* est attesté à Huy et Vierset-Barse ⁽¹⁾.

L'étymologie proposée par le FEW (néerl. dial. *mos* « femme » ou bas-all. *mutze* « putain », m. h.-all. *mutze* « sexe de la femme ») ne paraît pas définitive, le mot simple n'étant attesté en aucun sens dans les dialectes wallons. L'origine de *mozète* a déjà fait l'objet de multiples discussions ⁽²⁾; le DL avance deux rapprochements : le fr. *mozette* « aumusse » et le néerl. dialectal *mos* « femme ». La première proposition devrait être examinée de plus près ; le fr. *mozette*, *mosette* « camail d'évêque », emprunté à l'italien *mozzetta* n'est attesté que depuis 1653 ⁽³⁾ ; faut-il y rattacher le w. (Malmedy) *mozète* « serre-tête » ? ⁽⁴⁾ Un

⁽¹⁾ DBR, 5, 1946, p. 239 ; c'est aussi un toponyme de Waleffe-St-Pierre, ca 1350 : « derire le mosar » *Arch. État Liège, Cathédrale, Stock de Hesbaye*, fol. 155 v^o.

⁽²⁾ Sur le terme, cf. — outre le DL, v^o *mozète* — BDW 17, 1932, p. 193 ; 19, 1934, p. 7 ; BTD, 10, 1936, p. 435 ; DBR 5, 1946, p. 237 et 239.

⁽³⁾ Alb. DAUZAT, *Dictionn. étymolog. de la langue fr.*, s. v^o.

⁽⁴⁾ Aug. VILLERS, *Dictionn. malmédien* (de 1793), dans BSLW 6, II, 1862, p. 73 ; Villers traite aussi le terme comme fr. : *sèrtène* « espèce de mozète en soie noire, serre-tête ». Fanny BEAUJEAN, *Le Vocabulaire de l'habillement dans la région de Malmedy*, dissertation (inédate) de Liège, 1956, p. 103, note : « Dans Vi[llers], nous trouvons *mozète*, s. f. = serre-tête. Henri Bragard (Folklore [Eupen-Malmedy-St-Vith]), t. III, ..., 1924 [p. 86] appelle ainsi la calotte noire de l'arlequin et aussi le mouchoir passé sous le menton et destiné à la maintenir quand l'arlequin fait la roue. Pietkin [*Dict. malm.* (inédit)] ajoute : camail de chanoine ; il s'agirait d'un succédané de la perruque (*pèrike*). Je n'ai relevé pour *mozète* que le sens figurant au DL, p. 421 : sexe d'une femme, d'une fillette... ». Le terme n'est pas repris par J. WARLAND, *Glossar und Grammatik der germanischen Lehnwörter...* Notons du reste que H. Bragard dans *Wallonia*, 7, 1899, p. 34, quand il avait décrit une première fois l'accoutrement du *harlikin* [lire *há-*, comme Bragard le notera mieux en 1924], écrivait : « Sous son bonnet il porte une mosette noire... », comme s'il s'agissait pour « mosette » d'un terme français.

passage sémantique de ce sens à celui de « sexe de femme » n'est pas exclu par la forme de l'objet, mais la date de 1653 paraît bien récente.

Inattendue est aussi la présence de *mozette* « sexe d'une femme » dans l'argot parisien (dans C. VILLATTE, *Parisismen*, 1^e éd. en 1884) ; sans doute cet argot est-il composé d'éléments hétéroclites et un mot wallon peut s'y être glissé ; mais si ce *mozette* est identique à un fr. *mozette* « serre-tête », le recours au wallon devient inutile.

Il semble bien que tout rapport avec le w. *mosse* « moule » doit être écarté ; dans w. (Liège, Ouffet, et sans doute ailleurs) *mosse* « sexe de femme », il faut voir un emploi figuré du nom du mollusque, comme dans l'argot parisien *moule* (d'une femme) (1).

* * *

En conclusion, nous proposons de voir dans w. *trimozèt* « sexe » un emploi figuré du w. *trimozèt* des quêtes du mois de mai ; cette explication est appuyée par le naturel de l'évolution sémantique et par la difficulté de rattacher *trimozèt(e)* « sexe » à *mozète* « id. » (l'élément *tri-* restant inexpliqué). Quant à *mozète* lui-même, on peut considérer son origine comme encore mal établie, toutefois semble à écarter un rapport avec w. *mosse* « moule ». Notre première hypothèse gagnerait en vraisemblance si l'aire de *trimozèt(e)* « sexe », au lieu d'être uniquement liégeoise, corres-

(1) G. SANDRY et M. CARRÈRE, *Dictionn. de l'argot moderne*, 4^e éd., 1957, p. 135. Pour l'image, cf. [Oscar COLSON], *Kryptadia*, VIII, p. 4-5 ; au Supplément, p. 37, *mosette* est traduit par « petite moule ; nom du c. ». J. WISIMUS, *Dictionn. verviétois*, p. 292, donne de même : « **mozète**. 1. petite moule ; 2. sexe de jeune fille », mais les Verviétois que nous avons interrogés ignorent le sens 1, pour lequel on attendrait la forme *mossète*, donnée, il est vrai, par le Dictionn. de Hubert.

pondait mieux à celle de *trimozèt* des quêtes du mois de mai, mais le silence des dictionnaires dialectaux peut être dû à des raisons de convenance et toute enquête sur le sujet serait très délicate.

Jules HERBILLON et Élisée LEGROS.

POST-SCRIPTUM

Depuis que cet article a été envoyé pour l'impression, a paru une étude de GUY DE POERCK, *Muttus* (*muccus*), *mu(t)tus*, *mu(t)ticus* et leurs continuateurs romans. Essai de classement (*REW* 5709, 5787, 5792 et 5793), publiée dans *Romanica Gandensia*, t. 7, 1959, p. 65-103. Parmi les termes fort nombreux que l'auteur rapproche, figure le w. *mozète*, cité pour Érezée (où il a aussi un sens métaphorique dans la langue du faucheur [cf. BSW, 55, p. 440 et 441]). Retenons, d'une part, p. 101, le picard de Valenciennes *mousète* « femme qui fait habituellement la moue [cf. ib. *mouser* « boudier, faire la moue »], le normand *mousette* « jeune fille » [La Hague], « j. f. impertinente » (env. de Caen) ; p. 78, le béarnais *mousseta* « j. f. » (à côté de *mousset* « garçon »), l'aragonais *mozéta* « señorita » (à côté de *mozé* « garçon ») ; et, d'autre part, p. 82, l'anc. fr. *mosse* « sexe de la femme », qui serait « vraisemblablement le même mot que l'ital. dial. » [Émilie, Toscane] *mútsa*, *mótsa* « id. », cité p. 76 ; voir encore, p. 75, romanche de Val Müstair *mutslína*, ital. dial. (Ligurie) *músa* « id. », explicables par un sens intermédiaire « taupe », l'ital. *topa* ayant occasionnellement le sens « sexe de la femme ». Ces attestations rentreraient dans un vaste ensemble de termes répondant aux concepts : « émousé, écourté », « chèvre ou vache sans cornes », « petit animal rongeur », « museau », « garçon » ou « fille », « veau » ou

« génisse », « récipient sans oreilles », « arbre têtard »,
« blé sans barbes », ou encore « sournois » ou « bouderie »...
Pour l'auteur, *mozète* s'expliquerait par le sens « museau »[?].

J. H. et É. L.

La Valona

Contribution à l'étude du mot « Wallon » à l'étranger

§ 1. Rendant compte d'un drame guatémaltèque en espagnol daté de 1772 et intitulé *La comberción de San Pablo* [La conversion de Saint-Paul], P[ierre] G[rout], dans « Les Lettres Romanes », t. VI, 1952, n° 3, pp. 262-263, signale parmi les traits de couleur locale qu'aux vers 442-444 Hormiga, un des *graciosos* de la pièce, se vante que d'un seul coup de pique il fera danser à Saint-Paul *la valona y las folías* [la « wallonne » et les folies] ⁽¹⁾.

La découverte d'une danse appelée « la wallonne » ne peut passer inaperçue des folkloristes de Wallonie. J'ai rassemblé tout ce que l'on sait de *la valona* dans le domaine linguistique espagnol, et je m'efforcerai dans les pages qui vont suivre de jeter quelque lumière sur la nature et les origines de cette danse.

§ 2. Condensons d'abord les sens du mot *valona*. Outre celui de « wallonne », féminin de *valón* ⁽²⁾, on enregistre :

⁽¹⁾ Dans *Lès Hypocondes*, pièce du théâtre liégeois, par Simon de Harlez et Jean-Noël Hamal (1758), il est question des *folèyes d'Espagne*, danse à la mode, dont Madame de Sévigné parle dans une de ses lettres, datée du 24 juillet 1689. C'était une danse folle, dont l'élément stable est la mélodie. Celle-ci provigna de nombreux airs folkloriques en France. Voir Curt SACHS, *Histoire de la danse* (Paris, N. R. F., 1938), pp. 191-192 et P. COIRAULT, *Notre Chanson folklorique* (Paris, A. Picard, 1943), *passim*.

⁽²⁾ Le *Diccionario Enciclopédico Hispano-Americano de Litera-*

a) *valona* : nom masculin (sic !), rabat en toile ou en dentelles, de type ancien, dont voici une description du Mexique, où le mot est donné comme féminin : « [La *valona*] corresponde a un adorno que se pone al cuello, por lo regular unido al cabezón de la camisa, el cual consiste en una tira de lienzo que cae sobre la espalda, hombros y pecho y es una prenda propia de la indumentaria masculina española del siglo XVI, probablemente importada de Flandes » ⁽¹⁾.

La Flandre dont il est question ici ne peut être que la Flandre gallicante ou wallonne (Mouscron, Lille, Armentières, Béthune, Aire, etc.). Selon le *Diccionario de la Real Academia Española*, « *valón*, *valona* » = « natural del territorio comprendido entre el Escalda y el Lys. Idioma hablado por los valones, que es un dialecto del frances antiguo » ⁽²⁾.

Ce sens très limité du mot *valón* ne correspond donc pas au sens actuel de « wallon », lequel, autrefois, s'est appliqué à la Flandre wallonne ⁽³⁾, au Hainaut belge et français, aux doyennés dits wallons de la Lorraine, à la Wallonie dialectale d'aujourd'hui ⁽⁴⁾. Le mot lui-même est d'origine germa-

tura, *Ciencias y Artes*, Londres, t. XXIII, donne une étymologie fausse du mot *valón*, qui viendrait, selon lui du bas-latin *waullus* ; latin *galus* (sic) = gaulois.

⁽¹⁾ Cité d'après le livre capital, auquel je dois la partie la plus importante de ma documentation, du professeur Vicente T. MENDOZA, *La Décima en México. Glosas y Valonas*. Buenos Aires, Instituto Nacional de la Tradición, 1947, série B, n° 1, p. 639. Le mot est au masculin dans Emilio Martínez AMADOR, *Dictionnaire Français-Espagnol et Espagnol-Français*, Barcelone, Editorial Ramón Sopena, 1950, s. v°.

⁽²⁾ Communication de la Señorita Nieves DE HOYOS SANCHO.

⁽³⁾ Voir, à titre d'exemple, le *Dictionnaire du Patois de la Flandre française ou wallonne* (Douai, 1867), de L. VERMESSE.

⁽⁴⁾ Sur l'évolution du mot « wallon », voir Jules FELLER, *La race et la langue wallonnes*, dans « Notes de Philologie wallonne »

nique et vient de *Walah* ou *walo*, qui désignait, « dans la bouche des anciens Germains, tous leurs voisins du sud non germains, les Celtes d'abord, puis les Romains » (1).

Or, l'industrie textile était puissante non seulement en Flandre germanique, mais encore wallonne, en Hainaut et en Artois. La *valona* est donc probablement un rabat à la mode wallonne, produit de cette industrie, un rabat *a la moda valona, a la valona, una valona* (2).

(Liège, 1912) pp. 1-11. Il faudrait ajouter que le mot « wallon » semble avoir connu une expansion (nouvelle?) vers l'ouest au XVI^e s., après le traité de Madrid de 1526, qui rompait les liens féodaux rattachant la partie « de la nation picarde » relevant désormais des Pays-Bas et qui comprenait : la Flandre, l'Artois, le Tournaisis (détaché de la couronne de France depuis 1513), le Cambrésis et le Hainaut (lesquels avaient toujours été terres d'Empire). Voir à ce sujet Raymond DUBOIS : *Le domaine picard. Délimitation et carte systématique...* Arras, Archives du Pas-de-Calais, et Sus-Saint-Léger, chez l'auteur, 1957, pp. 7 et 8. En outre c'est l'époque de la création des gardes wallonnes, c'est-à-dire recrutées dans les Pays-Bas d'expression romane. Cf. l'article de Jean HAUST sur le mot anc. fra. *hovalon*, qu'il faut lire [Wallon], lequel date de 1594 : selon lui, c'était des soldats levés dans la partie romane de la Flandre (*Étymologies wallonnes et françaises*. Liège, Vaillant-Carmanne et Paris, Edouard Champion, 1923, p. 158). Ce sens rejoint celui de *valón* en espagnol.

(1) Élisée LEGROS : *A la recherche de nos origines wallonnes*. Liège, Éd. de Forces Nouvelles, 1945, p. 12. — Sur les hésitations dans le sens à donner à « Wallon » aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, voir Maurice PIRON : *Quelques précisions*, dans *Les Cahiers de la Fondation Charles Plisnier*, n° 5, 1960, pp. 99-100.

(2) Ajoutons qu'en Aragon, les *balóns* sont « los calzones negros del traje típico », selon A. KUHN, *Der Hocharagonesische Dialekt* dans la « Revue de Linguistique romane », XI, 1935, 41-44, p. 208 (pour Auso et Panticosa). Friedrich KRÜGER, *Die Hochpyrenäen*, dans *Volkstum und Kultur der Romanen*, VIII, 1935, 2-3, p. 307, apporte des précisions sur ce mot : on dit *balóns* pour désigner une culotte, « Kurzhose », à Ansó, Gistain-Plan, Ferreriás, Pueblo de Montañana, *balóns*, singulier *baló* à Penarroja ; *balons* en Basse-Aragon et dans la région de Grandesa, Prat de Comte, Tortosa, Xerta, Teruel... Selon le *Diccionario de la Real Academia Española*, *valones* = « zaragüelles al uso de los valones que los

On ne peut s'arrêter à l'étymologie proposée en 1601 par ROSAL : « Primero fue dicho pluma o vestido *a la balona*, como a la soldadesca y valentona, donde es libre el uso de las galas, de Bellona, diosa de la guerra y hermana de Marte. » En 1627, CORREAS confirme au moins le sens de l'expression *a la valona* : « andar, ser hecho a lo galano, rozagante ». Le sens d'ornement vestimentaire n'est donc pas proprement mexicain ⁽¹⁾. Il est espagnol, catalan, portugais ⁽²⁾, et il était peut-être encore compris au Portugal au début du XIX^e siècle ⁽³⁾.

Selon le professeur D. Samuel GILI GAYA, l'hypothèse selon laquelle *valona* (au sens donné sous h) aurait vécu sur le même plan que *flamenco* ⁽⁴⁾ pour désigner un genre de

introdujeron en España ». Le mot semble avoir eu aussi le sens de « guêtres ». En 1812 D.M. Nuñes DE TABOADA, *Diccionario español frances y frances español* (Paris-Londres) donne le mot *valones* au sens de « espèces de culottes à la suisse ».

⁽¹⁾ Communication du professeur D. Samuel GILI GAYA en 1954.

⁽²⁾ Voir Fr. KRÜGER, *loc. cit.*, note ⁽¹⁾, lequel fournit un témoignage portugais de 1790, celui de Diogo do COUTO, *Observações sobre as principaes causas de decadencia dos Portugueses na Asia* : « depois que neste Estado entrarão verdugos compridos, *balonas*, e trajos estrangeiros, logo tudo se perdeu ». En catalan il est question de *calces flandeses* ; c'est peut-être un synonyme de *balóns*, voir note 2, p. 123. Dans ce cas on ne pourrait douter qu'il ne s'agisse d'une mode venue des Pays-Bas, et probablement avec les troupes levées par Charles-Quint en notre pays.

⁽³⁾ D. M. NUÑES DE TABOADA, *op. cit.*, p. 1580 ; *valona* : « sorte de large rabat encore en usage parmi les paysans, etc. ».

⁽⁴⁾ Le mot *flamenco* a une étymologie discutée. Tout le monde n'est pas d'accord pour le mettre en rapport avec *flamenco* = flamand. Même dans le cas où l'on accepte ce rapport, on ne voit pas clairement la relation. Selon Felipe PEDRELL, dans son *Diccionario técnico de la Música*, cité par MENDOZA, *op. cit.*, p. 643, il s'agirait de chansons populaires à danser propres à l'Andalousie et aux gitans d'Espagne, introduites par des Flamands émigrés auparavant de Bohême, ou par des Flamands venus directement de Flandre à l'époque de Charles-Quint, dont les chants auraient subi l'influence arabe ; ceux-ci ont pu encore avoir été adoptés

chant et de danse qui aurait passé en Amérique sans laisser

par des Flamands émigrés en Espagne ou par des gitans flamands venus en Espagne avec les troupes bohémiennes. Pour Mrs. Lucile ARMSTRONG, *Dances of Spain*, p. 8, le *flamenco* est la continuation des *Gaditanae canticae* de l'époque romaine, et son nom provient de la licence dans l'improvisation de la danse et du chant de ce nom, comparée à la vantardise des soldats espagnols revenus des guerres en Flandre, au XVI^e siècle. Pour Miss Violet ALFORD, une autre bonne connaisseuse de la danse espagnole, le mot *flamenco* provient du prestige social conquis par les Flamands à la cour de Charles-Quint et du mépris dont les entouraient, en retour, les Espagnols. L'influence flamande fut énorme en ce siècle et c'est à elle que l'on devrait aussi la *valona*. Il y a ici quelque abus dans l'emploi du mot « flamand » (voir *The singing of the travels. In search of dance and drama*, p. 37). On pense aujourd'hui que les *gitanos* ne sont pas venus du nord mais du sud (voir à ce sujet Frans DE VILLE : *Tziganes, témoins du temps*. Bruxelles, Office de Publicité, 1956, p. 87). Et le style *flamenco* se caractérise par une forte empreinte gitane (le mot lui-même est un ancien surnom des *gitanos*, voir Frans DE VILLE p. 208), et par son association à la danse. Le *flamenco* est, selon l'expression de Joan LAWSON (*European Folk Dance*, p. 211), « Spanish folk dance as seen through the eyes of the gipsy, with his love of exaggeration, improvisation, and sudden bursts of dramatic energy ». Voir aussi Louis QUIÉVREUX : *Art Flamenco*. Bruxelles, chez l'auteur, 1959, pp. 11-13, qui endosse comme la plus plausible l'explication du musicologue Manuel Garcia MATOS, qui fait venir *flamenco* de *flameante* [= flamboyant, enflammé], ce qui ne me paraît guère plausible. Sur les subdivisions du genre *flamenco*, voir MENDOZA, p. 642, et Lucile ARMSTRONG, pp. 9-10.

Le principal tenant d'une thèse contraire est Marius SCHNEIDER, *El origen musical de los animales simbolos en la mitologia y la escultura antiguas*, Barcelona, Consejo superior de Investigaciones científicas, Instituto español de Musicologia, 1946, pp. 251-252. Pour lui le style *flamenco* se caractérise par de petits intervalles mélodiques, et s'explique mystiquement comme le mélisme propre au héron royal et au flamand rose. « Nos inclinamos a pensar que hemos dado con la solución del problema tan discutido sobre el nombre y el origen del canto flamenco mediante la definición de la posición mística de este cantar melismático ejecutado con voz de cabeza... y en el modo de mi, donde también se hallan los flamen-cos ». Et d'affirmer que la septième mi-ré, caractéristique du flamenco correspond à une relation mystique entre la vallée et la

de trace visible dans la péninsule ibérique, est la seule défendable. Tel n'est pas mon avis. Outre, le fait que l'étymologie de *flamenco* n'est pas assurée (1), il faut tenir compte du genre des mots, la *valona* devant son nom à une expression brachylogique dont le schéma a été suggéré plus haut et qui ne peut s'appliquer à *flamenco*. Cette mode est sans doute due à la présence de troupes « wallonnes » en Espagne, du XVI^e au XVIII^e siècle, dont certains participèrent aux campagnes américaines. Il y eut des troupes wallonnes au Mexique dès l'époque de Cortès, et il y en avait encore au XVIII^e siècle notamment (1763). Enfin, il faut tenir compte de la possibilité d'une création purement américaine de la *valona* en tant que danse et que chant.

b) *valona* : nom masculin (sic !), crinière de mulet ou d'âne, en Amérique latine (2). Faut-il y voir un emploi plaisant du mot précédent ?

c) *valona* : nom masculin (sic !), plateau ou disque de bobineau, terme en usage dans les filatures (3). Peut-être s'agit-il d'une invention ou d'un perfectionnement venu de la Flandre wallonne ?

d) Au Mexique (4) on dit encore couramment : *hazme una valona* au lieu de : *hazme una valedura* = rends-moi un service que seul un membre d'un même société peut rendre.

montagne. Cette manière de chanter reposerait sur les rites de pluie de la culture mégalithique. Et ces rites s'exécutaient en Chine ancienne sous forme de danses sur une seule jambe, tout comme le héron et le flamant, oiseaux des bords de l'eau qui se tiennent d'habitude sur une patte. Un faiseur de pluie est représenté en une peinture rupestre espagnole dressé sur un pied. L'exemple musical typique donné par l'auteur commence par des vocalises sur i Ay ! i Ay, ay, ay ... !

(1) Voir n. 4, p. 124.

(2 3) Sens fournis par Emilio Martinez AMADOR, *loc. cit.*

(4) D'après MENDOZA, *op. laud.*, p. 5.

Dans ce cas le mot aurait probablement une autre étymologie et dériverait de *valer* = protéger, défendre.

e) Le mot se rencontre pour la première fois vers 1531 comme nom donné à un cheval au Mexique ⁽¹⁾. Le mot a la forme latino-américaine de *Balona*, qui reste attestée jusqu'au XX^e siècle, à preuve la « *Balona del Preso* » publiée en 1917 par le poète de Jalisco, Marcelino DAVALOS ⁽²⁾. Le cheval de 1531 était blanc, avec une tache au front ; il était très gentil, mais se dressait sur ses pattes postérieures quand il entendait *la caja y clarin*, la flûte et le tambour. Ce nom de cheval est pour moi une allusion à une figure de danse.

f) *valona* : nom féminin, est une danse tucumanaise attestée avant 1591. Un romance de cette époque composée par Mateo Rosas DE OQUENDO ⁽³⁾ dit textuellement :

... y luego viene la sesión de bailes :
el Puerto Rico, la Zarabanda y la Valona...

Le même avait d'ailleurs aussi vu exécuter ces danses au Pérou vers la même époque, en même temps que la *chacóna*, la *churumbe*, la *taparque* et la *totarque* ⁽⁴⁾.

g) *valona* : nom féminin, est une danse guatémaltèque en 1772 ⁽⁵⁾.

Elle est associée aux *folias*, aux « Folies d'Espagne ».

⁽¹⁾ MENDOZA, *op. laud.*, p. 640, d'après don Nicolás de SAN LUIS, *Relación* [de la fundación y población del pueblo de Santiago de Querétaro], que je date d'après Frances TOOR, *A Treasury of Mexican Folkways*, New York, Crown Publishers, 1947, 2^{me} édition, p. 329.

⁽²⁾ MENDOZA, *op. laud.*, pp. 652-653.

⁽³⁾ MENDOZA, *op. laud.*, p. 640, d'après don Alfonso REYES, *Capítulos de Literatura Española, primera serie*. Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1939.

⁽⁴⁾ D'après Maria Cadilla DE MARTINEZ : *La histórica danza de Puerto Rico en el siglo XVI y sus evoluciones*, dans la *Revista Musical Chilena*, VI, 1950, 37, pp. 44.

⁽⁵⁾ Voir plus haut, § 1.

A. — *Types structuraux des textes*

Types	Divisions	Mètres	Rimes	Introduction	Finale
I. Exemple : « Los Animales »	suite de quatrains	octosyllabiques	Le dernier vers d'un quatrain rime avec le pre- mier du suivant		—
II. Exemple : « Verdad del Mosco »	I strophe de 8 vers ; la moitié du vers (2) en refrain à la finale	octosyllabiques	embrassées	—	—
III. Exemple : « La Verdad y la Mentira »	I <i>décima</i>	octosyllabiques	a b c a a // d e f f d	—	—
IV. Exemple : « Valona del Jarabe Tapatio »	I <i>décima</i>	octosyllabiques	a b a b // c d d a // (d) d e	i ay ! vers (1) i ay ! vers (5)	(1) + (2) i ajá ! (3) + (4) i ajá ! (5) + (6) i ajá ! (7) + (8) i ajá ! fin i ajá !

V. Exemple : « Valona de la Ciudad Zacate- cas »	1 quatrain (invo- cation ou éloge de soi) 1 qua- train (2 premiers vers = refrain) 1 quatrain Refrain	octosyllabiques	a b c b // d e d e // f b b b // d e	—	—
VI. Exemple : « Valona del Forastero »	suite de <i>décimas</i> dernier vers ± identique à cha- que strophe	octosyllabiques	a b b a a // c c d d c //	<i>¡ ay !</i> (vers 1)	<i>¡ ayay !</i> (fin vers 2)
VII. Exemple : « Las Mujeres de estos Tiempos »	<i>Planta</i> de 4 ou 5 vers glosés en autant de <i>déci- mas</i> ou autres strophes	octosyllabiques	variables	—	—
VIII. Exemples divers	<i>Planta</i> de 4 ou 5 vers glosés en autant de <i>déci- mas</i> + 1 <i>despe- dida</i> dédicatoire ou d'excuse	octosyllabiques	variables	—	—

Types	Divisions	Mètres	Rimes	Introduction	Finale
IX. Exemple : « Balona del Preso ».	<i>Introduction</i> : 2 quatrains + 1 septain (= <i>ar- rebol</i> intercalé) <i>Noyau</i> : 4 stro- phes de 5 vers, les 1 ^{er} et 3 ^e chan- tées, les 2 ^e et 4 ^e récitées <i>Finale</i> : 1 ^{re} stro- phe de 5 vers + 2 ^e quatrain + <i>arrebol</i>	octosyllabiques 3 octosyllabes 1 trisyllabes 3 tétrasyllab. octosyllabiques	variables	<i>i ay</i> ! devant les 3 premiers vers des quatrains	—
X. Exemples divers	<i>Planta</i> : 4 vers 2 <i>décimas</i> 1 <i>arrebol</i> de 4 vers 2 <i>décimas</i>	octosyllabiques	variables	—	—
XI. Exemple : « Los Diez Man- damientes »	<i>Planta</i> : 4 vers 2 <i>décimas</i> 1 <i>arrebol</i> : (4 vers) 2 <i>décimas</i> 1 <i>despedia</i>	octosyllabiques	variables	<i>i ay</i> ! parfois au vers 1	parfois <i>i ay</i> ! <i>i ay</i> ! (vers 2 et 4 de la <i>planta</i>).

h) *valona* : nom féminin, est un genre lyrique chanté typiquement mexicain ⁽¹⁾.

§ 3. Le professeur Vicente T. MENDOZA a consacré les pages 639 à 678 de son beau livre à l'étude de la *valona* en tant que genre lyrique. Il a, en particulier, poussé très loin l'analyse morphologique de la poésie et de la mélodie des *valonas* mexicaines. J'ai tâché de résumer sous forme de tableaux les principales observations de l'excellent folkloriste.

A. *Types structuraux des textes*
(Se reporter au tableau ci-avant)

Commentaires : Les types I et II n'ont de la *valona* que le nom ; le III n'est guère qu'une *décima* chantée et non déclamée, comme c'est la règle pour ce genre au Mexique ; le V est un cas exceptionnel de *valona*, et le IV ne paraît être qu'un fragment. Le VI est une *letrilla* castillane. Le IX est le type le plus achevé : mais l'exemple n'a-t-il pas été retouché par son collecteur, poète distingué de Jalisco ? Le type VII ne se distingue du VIII que par l'absence de *despedida*, ce qui ne dépend probablement que des circonstances ; la même différence existe entre X et XI. Les types VII-VIII et X-XI s'opposent par l'intercalation d'un *arrebol* entre les 2 premières et les 2 dernières *décimas* glosant la *planta*. A mon avis, le type XI représente la *valona* à son niveau le plus parfait ⁽²⁾ et le plus régulier

⁽¹⁾ Voir ci-après, § 3.

⁽²⁾ C'est aussi l'avis du professeur MENDOZA, *op. laud.*, p. 678. — C'est à l'étude de l'origine et de l'expansion de ce chant qu'est consacrée l'étude du même : *Origen de dos Canciones Mexicanas* dans l'« Anuario de la Sociedad Folklorica de México », II, 1941, pp. 145-172, mus.

à la fois, celui dont sont issus X, VIII et VII, qui est la forme la plus fréquente.

Sous cette forme, on peut dire, en résumé, comme le Professeur Vicente T. MENDOZA, que « la forma estética consiste en presentar alternativamente, condensaciones y dilataciones de las ideas poéticas, poniendo al final como cierre una conclusion también condensada » (1).

L'autre élément caractéristique est le : ay ! sur lequel on introduit certains vers, un cri analogue terminant d'autres vers. Ce cri est connu en Espagne, sous la forme, ¡ ay !, ¡ ay, ay ! en Asturies (d'où une forme musicale particulière en Espagne), sous celle de ¡ ay, le le la ! en Murcie (2). L'exécution musicale de ces cris montre une altération descendante du 7^e degré de la tonalité majeure, propre au mode ionien médiéval, plus souvent cependant, on rencontre une prépondérance marquée de l'harmonie du 4^e degré et du 6^e degré joints à la tonique ; en bref, le cri lui-même, l'harmonie discrète de la guitare ou de la harpe d'accompagnement sont espagnols, mais l'influence de la Flandre [?] sur un fonds espagnol semble grande (3).

La *valona* est connue sous le nom de *décima* au Nouveau Mexique (E. U.) (4), où elle provient du Mexique voisin, ainsi que dans ce pays (États de Jalisco et de Veracruz aujourd'hui, mais anciennement aussi États d'Aguascalientes et de Zacatecas) ; elle se rencontre encore sous le nom de *décima* à Porto-Rico (5), de *glosa* à

(1) MENDOZA, *op. laud.* p. 677.

(2) *Ibidem*, p. 641 et 676.

(3) *Ibidem*, p. 677.

(4) Et aussi sous le nom de *valona*, voir MENDOZA, *Origen de dos Canciones mexicanas*, loc. cit., p. 158.

(5) Les *décimas* portoricaines dont j'ai pu prendre connaissance ne présentent aucun trait caractéristique de la *valona*, sauf le fait d'être des dizains octosyllabiques. Voir Maxime W. GORDON, *Selections from the folklore of Vieques, Yauco, and Luquillo, Puerto*

Cuba ⁽¹⁾, de *mejorana* au Panama ⁽²⁾, de *décima glosada* au Pérou, au Chili et en Argentine ⁽³⁾.

Sous son aspect littéraire, la *valona* est à proprement parler une *glosa*, elle-même dérivée du *villancico* et clairement formée dès le milieu du XVI^e siècle ; la *letrilla* est un autre dérivé du *villancico* et diffère quelque peu de la *glosa* ⁽⁴⁾ en ce qu'elle ne répète qu'un seul vers de la *planta* en guise de refrain à chaque strophe.

Rico, dans le « Journal of American Folklore », vol. 64, n° 251, 1951, pp. 57-59. Les *versos criollos* des pp. 78-79 sont du même type, mais humoristiques. Les *décimas* ne sont pas toujours chantées, spécialement celles qui sont publiées sur feuilles volantes (les *hojas sueltas*). Aurelio M. ESPINOSA donne une *décima* populaire, dans le *Standard Folklore Dictionary*, II, pp. 1071-1072 : celle-ci se rapproche de la *valona*, c'est une *décima glosada*, forme par excellence, dit-il, de la *décima* espagnole.

⁽¹⁾ La *décima* s'y dénomme *goajira* selon V. T. MENDOZA : *La décima*, dans « Nuestra Musica », II, 6, 1947 (cité d'après le c. r. de Bonifacio GIL dans la « Revista de Dialectología y Tradiciones populares », VI, 1950, 2, p. 341). *Goajira* est aussi le nom populaire espagnol de ce genre.

⁽²⁾ Voir Manuel F. ZARATE y Dora Perez de ZARATE : *La décima y la copla en Panama*. Panama, 1952, 548 pp., ill. La *décima* présente traditionnellement les variétés dites *mejoranas*, *mejoranas socavones*, *mesanos*, *ponchos* et *zapateros*. Ce dernier terme existe aussi au Mexique (selon Bonifacio GIL). Le *mejorana* doit son nom à l'instrument dont s'accompagnent les chanteurs. En ce pays comme dans toute l'Amérique Latine, le *mejorana gallino* présente les deux formes, religieuse et profane (*a lo divino e a lo humano*). Voir le c. r. de V. T. MENDOZA dans l'*Anuario de la Sociedad folklorica de México*, IX, 1955, p. 173, qui dresse un bref historique des recherches sur le genre.

⁽³⁾ V. T. MENDOZA, *La décima en México...*, op. laud., pp. 646-647. — La *décima* s'appelle du même nom au Brésil (c'est un poème en 10 vers octosyllabiques disposés A B B A A C C D D C, servant aussi à paraphraser des vers donnés en refrain), mais elle ne semble pas être chantée : voir Luis DA CÂMARA CASCUDO, *Dicionário do Folclore Brasileiro*, Rio de Janeiro, 1954, p. 227. A Saint-Domingue, elle est la *mediatuna*, au Venezuela, la *canta*, la *décima* en Bolivie, au Pérou, au Chili, en Argentine, et ailleurs.

⁽⁴⁾ MENDOZA, *ibidem*, p. 51.

A proprement parler, la *glosa* n'est autre que la *planta*, et il serait plus juste de parler, à son propos et à propos de la *valona*, d'une *décima glosada*. C'est la *décima* qui est fondamentale, non moins que la *glosa*, et d'elle dérivent les genres mexicains suivants (1) :

- | | | |
|------------------|---|---|
| la <i>décima</i> | { | 1. 8 variétés de <i>décimas</i> . |
| | | 2. la <i>glosa</i> → { |
| | | a. la <i>valona</i> → a' la <i>doble valona</i> |
| | | b. la <i>doble glosa</i> |
| | | c. la <i>cuadruple glosa</i> |
| | | 3. la <i>letrilla</i> → (+ <i>glosa</i>) : une <i>glosa</i> qui se transforme en <i>letrilla</i> |
| | | 4. el <i>cuando</i> → (+ <i>letrilla</i>) : une alternance de <i>cuandos</i> + <i>letrillas</i> |

Le *cuando* est un poème qui commence par une *glosa*, suivie d'un nombre indéfini de *décimas* chacune terminée par le mot « *cuando* » (2).

La différence entre la *glosa* et la *valona* est que la première est récitée, et la seconde chantée (3) ; celle-ci, littérairement parlant, est un reflet du Siècle d'Or espagnol ; musicalement, cependant, elle ne peut, selon le Professeur MENDOZA, remonter plus haut que la moitié du XVIII^e siècle (4). Ajoutons que ce fruit de l'évolution poético-musicale est tout-à-fait inconnu en Espagne même (5).

La *valona* peut-être religieuse (nos 74, 85, 89, 90, 96, 98, 101, 111) doctrinale (nos 130, 134), prophétique (n° 153), anecdotique (nos 164, 165, 169), historique ou politique (nos 272, 280, 346), philosophique (n° 366), locale (n° 379,

(1) MENDOZA, *op. laud.*, pp. 51-52.

(2) *Ibidem*, p. 51.

(3) *Ibidem*, p. 53.

(4) Voir Vicente T. MENDOZA : *Origen de dos Canciones Mexicanas*, *op. cit.*, p. 151.

(5) MENDOZA, *La Décima en México...*, p. 640.

383), amoureuse (n° 438), ironique (n° 464, 512), plaisante (nos 519, 522), satirique (nos 538, 562) ⁽¹⁾.

B. Types structuraux des mélodies
(Se reporter au tableau ci-après)

L'analyse musicale de l'exemple XI est la plus poussée et la plus instructive. Voici le schéma musical détaillé de ce chef-d'œuvre populaire ⁽²⁾

Prélude instrumental (*sinfonía*)

Planta, sur la tonique

sinfonía

Première *décima*, sur la tonique

Sinfonía, qui module la subdominante

Seconde *décima*, sur la subdominante

Arrebol sur la tonique (mode majeur)

Sinfonía qui module la dominante

Troisième *décima*, sur la dominante

Sinfonía, qui module la tonique

Quatrième *décima*, sur la tonique

Sinfonía

Despedida, sur la tonique

Les caractéristiques musicales de la *valona* sont, selon le Professeur MENDOZA :

a) le ¡ *ay* ! initial, d'origine espagnole, peut être plus spécialement murcienne ⁽³⁾ ;

b) la *planta* et les *décimas* sont de type modal, au rythme

⁽¹⁾ Les numéros sont ceux des *valonas* certaines éditées dans le recueil de M. MENDOZA.

⁽²⁾ MENDOZA, *op. laud.* p. 671.

⁽³⁾ *Ibidem*, p. 676 ; voir aussi plus haut, p. 131.

B. — *Types structuraux des mélodies*

Types	Prélude instrumental (sinfonía)	Rythme	Éléments mélodiques	Mode	Résolution	Mélanges	Style
I. « Los Animales »	—	3/4	a b c d	majeur	accords tonique-dominante	—	de <i>romance</i> et de <i>corrido</i>
II. « Valona del Mosco »	—	5/8	a B-a b-c d-c d-moitié de B	majeur	accords mineurs et majeurs sur les 6 ^e et 7 ^e degrés	—	—
III. « La Verdad y la Mentira »	oui	2/4 ; puis 2/4 + 6/8	a-b c-d e ab e cd	majeur	sur le 5 ^e degré la tonique et le 7 ^e degré	entre les phrases	—
IV. « Valona del Jarabe Tapatio »	oui	2/4 puis 5/8	a b-c d-a b c d e f	majeur	sur le 5 ^e degré et la tonique	oui	arpèges
V. « Valona de la Ciudad Zacate-ras »	—	3/4	a b-c d E F-e f a' b-c d-E F	majeur	sur les 1 ^e et 5 ^e degrés	oui	musique espagnole avec gruppements andalous et oscillations chromatiques arabes
VI. « Valona del Forastero »	—	5/8	a b-c d-e f g h-i j	majeur	sur le 5 ^e degré	oui pour préparer la <i>décima</i> suivante	—

VII. « Las Mujeres de estos Tiempos »	—	5/4	—	majeur	—	—
VIII. —	—	—	—	—	—	—
IX. « Balona del Preso »	—	9/8 ; quatre- trains 6/8 <i>arrebol</i> 9/8 : noyau	a b c d-a b c d-EFG H I-HI (quatre fois) a b c (d j) a b c d-EFG H I H I	1 ^{er} mode ecclési- astique (dorien) <i>arrebol</i> en ma- jeur	—	—
X. —	oui (avant et entre chaque chant)	2/4 : chant de rythme libre	—	—	—	—
XI. « Los Diez Mandamientos »	oui (avant et entre chaque chant)	2/4 : chant de rythme libre	a b C D-a b z d-e f g h C D	—	—	structure logique et grande cohé- sion

Les lettres majuscules représentent les éléments qui soulignent mélodiquement la *glosa* littéraire. Chaque phrase musicale correspond à un vers octosyllabique. La même phrase récurrente peut être légèrement altérée ou variée à la reprise, mais elle est toujours discernable.

libre ; l'*arrebol* est tonal et de rythme strict ; la *despedida* est une coda ⁽¹⁾ ;

c) la musique est d'un type classique assez lointain, de de caractère européen ; le thème est fourni par la *planta*, dilaté dans les *décimas*, puis condensé dans l'*arrebol* et la *despedida* ⁽¹⁾ ;

d) l'accompagnement instrumental est en général de harpes, de violons et de guitares. La harpe introduit la partie principale et donne du caractère à cette composition ; les violons (et les guitares) exécutent l'introduction et les interludes, procédant entre eux par tierces parallèles ; tous les deux vers, ou quand s'arrête le poème, ils font quelques ornements ou mélismes. L'*arrebol* est exécuté par tous les instruments accompagnant les voix ⁽²⁾.

Par son style et son caractère mélodiques, la *valona* semble dériver de l'*olé* et de la *caña* andaloux, qui sont les genres les plus anciens du chant *flamenco* ⁽³⁾.

§ 4. — La manière traditionnelle de chanter la *valona*, bien conservée dans l'État de Jalisco, est de l'intercaler dans les figures du *jarabe*, et a pour but de déclarer, au milieu de la joie débordante de la fête, les intentions de celui qui la donne, soit pour féliciter un ami pour son anniversaire, soit pour une déclaration d'amour, ou pour manifester de la jalousie, de la défiance ou de l'ironie. La *sin-*

⁽¹⁾ MENDOZA, *op. cit.*, p. 677.

⁽²⁾ *Ibidem*, p. 645.

⁽³⁾ MENDOZA, *La Musica tradicional española en México*, p. 18. L'*olé* est une danse de Cadix de grande ancienneté. S'exécute en solo avec des castagnettes (d'après Mrs. Lucile ARMSTRONG, *op. cit.*, p. 9). La *caña* est une danse espagnole par couples d'origine arabe (de *gaunia* = « chanson »), en Andalousie traditionnellement accompagnée de chansons d'allure mauresque. En Argentine, c'est une danse de gauchos, la *media-caña* ; la *caña* y a une autre formation (selon Mrs. KURATH, dans le *Standard Dictionary of Folklore*..., I, p. 185).

fonía et le ¡ay ! initial ont pour but de faire savoir que l'on va chanter la *valona*. La danse cesse, le meilleur musicien, généralement un ténor, entonne la *planta* ; l'auditoire attend les couplets et admire la facilité d'improvisation des chanteurs.

Il existe une autre manière de chanter la *valona* : c'est une sorte de tournoi littéraire et musical entre deux groupes de musiciens et de chanteurs qui chacun à leur tour répondent par une *décima* aux allusions qu'ils s'adressent mutuellement. Ce sont des *valonas de flores* ou *valonas floreadas*. L'auditoire se partage souvent et prend fait et cause pour les chanteurs. Les *valonas* s'achèvent alors parfois en tragédies ⁽¹⁾.

§ 5. — Comme genre chanté, la *valona*, développement de la *décima* née au XV^e siècle en Espagne, apparaît au

(1) MENDOZA, *La décima en México*, p. 19 ; la *Valona Floreada* de Jalisco dont la musique est cependant assez récente, appartient au genre traditionnel lusitano-espagnol appelé *recuesta*, *retroenza*, *tensión* ou *contrarresto*. Sur la *rotrouenge* (provençal *retroencha*, espagnol *retroenza*) voir Théodore GEROLD, *La Musique au Moyen Age*, Paris, Champion, 1932, pp. 133-139. Le mot dénomme un genre mélodique, s'applique à des chansons à refrain, celui-ci parfois plus long que le couplet monorime ; il n'est pas certain que la *rotrouenge* fut au moyen âge (depuis le XII^e s. au moins) une chanson à danser. Le principal auteur dans ce genre de chansons est Gonthier de Soignies ; les poètes provençaux s'y adonnèrent très peu. Le poète y chante l'amour et des états d'âme personnels. Une des formules de *rotrouenge* [le mot subsiste dans Le Centre : *ratuwintche* : « bavardage » et à Nivelles : *ratouwintche* = « bruit, cancan », autre forme, connue aussi à Charleroi : *rotintches* = « rengaines »] citées par GEROLD est 8a + 8a + 8a + 8a + 8a (+ B8 + B8), ces deux derniers vers constituant le refrain. Cette formule est intéressante, et à rapprocher d'une hypothèse émise plus loin, p. 152. Pour Alfred JEANROY, *La Poésie lyrique des Troubadours*, Paris, Didier et Toulouse, Privat, II, 1934, pp. 344-345, la *rotrouenge* est une chanson à danser, du moins en France du Nord. Même opinion pour L. CLEDAT, *La Poésie au Moyen Age*, Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1893, pp. 29-30.

Mexique au XVIII^e siècle. Au milieu du XIX^e siècle, elle est répandue et cultivée dans l'ensemble du Mexique. Aujourd'hui, elle se concentre dans l'État de Jalisco, la partie Sud de la Laguna de Chapala et dans l'État de Vera-Cruz. L'apogée du genre se situe entre 1821 et la guerre de l'Intervention Française (1862-1867). C'est la *valona* politique qui est alors la plus cultivée. Un type plus « affectif » (philosophique ou satirique) se prolongea jusque vers 1910, mais la *valona* fut alors supplantée par le *corrido*, elle dut composer avec lui, non sans l'influencer d'ailleurs ⁽¹⁾. Avec le *jarabe*, le *son*, la *copla*, le *cantar*, la *valona* constitue la base de la vraie musique folklorique du Mexique ⁽²⁾.

§ 6. — Existe-t-il un rapport entre la *valona*, genre chanté, et la danse du même nom ? Celle-ci est citée comme danse à Tucuman et au Pérou avec la *puerto-rico* et la *zarabanda*. De la première, on sait peu de choses, mais on pense qu'il s'agit d'un *seis*, danse en 6/8, dérivée des *bailes cascabeleros* du XVI^e siècle en rapport avec les fêtes de la Fête-Dieu et influencé par les *zortziscos* basques, les Basques ayant fourni dès 1511 le plus gros contingent d'immigrants à Porto-Rico ⁽³⁾.

⁽¹⁾ MENDOZA, pp. 645-646. Sur le *corrido* voir du même auteur : *El corrido mexicano*. Mexico, Letras mexicanas, 15, 1954, XLIV + 468 p. in-8° mus. ; sur l'influence de la *valona*, v. p. xv.

⁽²⁾ Voir V. T. MENDOZA, *The frontiers between « popular » and « folk »* dans le « Journal of the International Folk Music Council », VII, 1955, pp. 25-26.

⁽³⁾ Voir Maria Cadilla DE MARTINEZ : *La Historica Danza de Puerto Rico en el Siglo XVI y sus Evoluciones*, dans la « Revista Musical Chilena » VI, 1950, 37, pp. 56 sv. — *La danza puertorriqueña* dont parla Monserrate DELIZ au congrès de folklore de São Paulo en 1954, et qui est présentée en 5 lignes dans le « Journal of the International Folk Music Council », VII, 1955, p. 14, est autre chose ; elles fut créée à la Havane en 1842, et n'est pas à propre-

Mais la sarabande est mieux connue, bien qu'on ne puisse lui assigner une origine certaine. En bref, deux thèses s'affrontent à son sujet, celles de Curt SACHS ⁽¹⁾ et de Gertrud Prokosch KURATH ⁽²⁾. Le premier prétend que la plus ancienne mention de cette danse chantée, alors lascive, remonte à 1583, qu'elle était « une pantomime sexuelle d'une précision insurpassable », et qu'elle tire son nom d'une flûte à bec indigène du Guatemala nommée *zara-banda*. La seconde, au contraire, lui assigne une origine arabo-mauresque ; sarabande viendrait de *serbend*, mot qui en arabo-persan signifierait « chanson » ⁽³⁾, ou de *sarband*, « filet dont une dame se couvre les cheveux ». La danse remonterait au XIII^e siècle. Dès le XVI^e siècle, selon Mrs. KURATH, en 1618 selon Curt SACHS, elle est dansée à la cour d'Espagne, en 1623 en Italie, en 1625 en France, où elle est considérée comme une danse légère et gaie ⁽⁴⁾. Au XVIII^e siècle, elle devient une danse de ballet et de

ment parler une danse folklorique. Voir la précédente, pp. 70-71. — Sur la danse appelée *el seis*, voir Luis Felipe RAMON y RIVERA dans le *Boletín del Instituto de Folklore* (Caracas-Venezuela), vol. III, 1959, 4, pp. 1-38, mus. notée. Le « Glossario del Bajo Español en Venezuela », s. v^o seis, le définit « un air populaire de mouvement vif et de rythme en 6/8 qui autrefois se dansait à 6 couples. S'entend aussi à Porto-Rico » et est oublié à Saint-Domingue. Comme danse, le *seis* commençait ou clôturait le bal. Sur le *seis chorriao* de Porto-Rico, voir p. 3. A mon avis, il n'y a pas de rapport entre le *seis* et la *valona*.

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 171-173.

⁽²⁾ Dans le *Standard Dictionary of Folklore, Mythology and Legend*, New York, Funk and Wagnall, 1^{re} édition, vol. II, 1950, p. 972.

⁽³⁾ Albert DAUZAT, dans son *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 1^{re} éd., p. 650, opte pour cette étymologie et date le mot français de 1605. MERSENNE, dans son *Harmonie universelle* (\pm 1636) croit cette danse inventée par les Sarrasins.

⁽⁴⁾ Voir Théodore GEROLD, *Les airs de danse*, dans « L'Encyclopédie de la Musique et Dictionnaire du Conservatoire », 2^e partie, t. 5, p. 3096.

théâtre. En Allemagne, avec Andreas HAMMERSCHMIDT (en 1636), la sarabande n'est plus qu'une pièce musicale intégrée à une *suite*. Sous cette forme stylisée et purement musicale, elle connaîtra une longue carrière ⁽¹⁾.

Cette danse vive évoluera, du moins en France, vers un type à mouvement lent, sur une mesure en 3/4, parfois en rythme binaire (PRAETORIUS), commençant sur le deuxième temps de la mesure ; c'est une danse par couples, grave et d'allure religieuse, soutenue par des castagnettes ⁽²⁾.

La thèse de Curt SACHS s'appuie essentiellement sur deux arguments qui ne manquent pas de pertinence : jamais une danse n'a donné son nom à un instrument de musique, mais l'inverse s'est produit souvent (voir *pive*, *musette*, *gigue*, *tambourin*, *hornpipe*). D'autre part, Giambattista MARINO, le fondateur de la préciosité italienne, constate dès 1623 que la sarabande, comme la chaconne, est venue de la Nouvelle-Espagne, c'est-à-dire du Yucatan ⁽³⁾.

En 1599, d'ailleurs, elle est dansée en pleine rue par 50 couples à Barcelone. La sarabande fut donc du peuple avant d'être noble et cet exotisme est une mode populaire du XVI^e siècle.

⁽¹⁾ *Ibidem*, p. 3102 et sv. C'est sous sa forme de danse de ballet que le *Larousse Universel* présente la sarabande, avec un air de CORELLI.

⁽²⁾ *Ibidem*, pp. 3096-3097 et la *Musique des Origines à nos jours*. Paris, Larousse, 1946, p. 164.

⁽³⁾ Sans appuyer la thèse de Gertrud Prokosch KURATH, Maria Cadilla DE MARTINEZ, p. 56, affirme qu'à Porto-Rico la *zarabanda* était la reine et maîtresse des danses populaires au XVI^e siècle, qu'elle se dansait alors jusque dans les régions les plus arides de Castille au son du tambourin, et qu'elle dérivait du *zortzisco* basque. Elle s'appuie sur le Don Quichotte, dans lequel CERVANTÈS énumère les *cabriolas* ou sauts en l'air, les *cortades* ou sauts modérés et de biais pour fuir la femme et la danseuse qui la suit, les *borneos* ou changements de rythme.

La chaconne, née en Amérique Centrale dans le monde des métis, fut ramenée en Andalousie par les colons, mais y fut dépouillée de ses précisions scabreuses et adaptée à l'absence de mimique et à l'étroitesse des mouvements qui caractérisent la danse européenne à cette époque ⁽¹⁾. Cette danse aussi évoluera en musique de *suite* ⁽²⁾. A l'origine, elle ne faisait qu'une avec la sarabande, selon CURT SACHS. C'est une danse à 3/4, exécutée par couples, sensuelle, violente, au cours de laquelle *vierten azague los piès*, les pieds s'affolent comme du vif argent, au dire de CERVANTES.

Ces deux danses furent très tôt connues au Mexique, dès l'époque de Cortès ⁽³⁾, la *chacona* y est appelée désin-

(1) CURT SACHS, pp. 171, 172, 174 et 166. Voir aussi Mrs. KURATH, *op. cit.*, I, p. 207. Le mot « chaconne » n'apparut en France qu'en 1690, selon DAUZAT, *Dict. étym.*, p. 156. Cependant M^{me} de Sévigné en parle dans sa lettre du 24 juillet 1689, et l'abbé DE LA BARRE publie en 1659 un air intitulé « rondeau sur le mouvement de la chaconne », cité dans Th. GEROLD, *Monodie et lied*, loc. cit., p. 2825. Cette mélodie dérive du *basso ostinato* italien.

(2) Th. GEROLD, *Les airs de danse*, loc. cit., et *La Musique des origines à nos jours*, p. 164 ; le Larousse donne un fragment de chaconne composée par RAMEAU. On dit que cette danse, dont le nom viendrait du basque *chocuna* = « joli, gentil », aurait été mise à la mode sous Louis XIV par le danseur PECOURT. Voir, par exemple, Martine REMUSAT dans l'*Express* (Liège), du 22-11-1908. Si cette origine basque repose sur quelque chose, il faudrait la comparer à celle de la sarabande (voir plus haut).

(3) Vers la même époque le Porto-Rico connaissait de nombreuses danses qui ont survécu dans les *bailes del garabato* du folklore : les *seises*, qui sont les plus anciennes danses, le *sonduro*, sorte de *zapateado* que l'on dansait avec des savates ferrées pour mieux rythmer les pas ; les *cadenas* ou chaînes avec chants en chœur ; le *puntillanto*, apparenté au *zortzisco* basque, et qui contient des rythmes ternaires et quaternaires ; les *caballos*, aux voltes pareilles à celles de la valse ; le *fandanguillo* dérivé du *fandango* ibérique ; le *mariangola* et la *mariyanda*, composés de sauts et contorsions aux rythmes africains ; le *curiquingue* danse de couples en files ; le *candungue*, appelé *candombe* en Argentine et *candumbe* en

volte par le professeur MENDOZA ⁽¹⁾, et la *zarabanda* ou *zarabandilleja* vertigineuse, d'où dérivait une déshonnête *zarabandilla*.

Les arguments de Mrs. KURATH sont moins solides : certes l'étymologie par *serbend* est tentante, mais elle peut n'être qu'un mirage ; l'autre, par *sarband*, est sémantiquement insoutenable. L'auteur n'apporte pas la preuve de l'existence de la sarabande au XII^e siècle. Mais quoi qu'il en soit, la sarabande était pratiquée en Argentine, au Pérou et à Porto-Rico au XVI^e siècle expirant. Et avec elle, la *puerto-rico* et la *valona*, laquelle semble attestée au Mexique, indirectement, dès 1531, et était encore dansée (ou du moins on en avait encore le souvenir à l'esprit) au Guatemala en 1772. Que peut-on supposer de la *valona* dansée ? Au Mexique, on levait les bras au moins à hauteur des épaules, peut-être plus haut, comme le cheval qui se cabre ; de plus, la danse était instrumentale, au son du tambour et de la flûte joués par un seul homme, comme c'était alors la mode en Europe ⁽²⁾ et au Mexi-

Uruguay, gracieux et vif ; le *montuno*, qui se danse en faisant des pas en avant et en arrière ; la *bolanchera*, apparentée aux danses ségoviennes d'Espagne ; etc. Parmi les *seises*, on cite le *seis enojado*, le *seis chorreao*, le *seis agarrao*, le *seis bombea(d)o*, lequel rappelle les danses indigènes et la *danza prima* des Asturies, qui se dansait en ronde double, les femmes à l'intérieur, au son du tambourin, comme les *araguacos* indigènes. On voit que les danses portoricaines sont des refontes des danses régionales d'Espagne. D'après Maria Cadilla DE MARTINEZ, *op. cit.*, p. 55.

⁽¹⁾ Vicente T. MENDOZA, *La Musica tradicional española en México*. Mexico, « Nuestra Musica, N° 29 », 1953, pp. 11-12. Sur les danses péruviennes citées avec la *valona* : la *zarabanda*, la *chacóna* et le *puerto-rico*, on peut conjecturer qu'il s'agit de danses du genre de celles citées dans la note précédente pour Porto-Rico. Je n'ai rien pu apprendre à leur sujet.

⁽²⁾ Voir l'*Orchésographie* de THOINOT-ARBEAU (= Jean TABOURET), Paris, 1589. Mrs. KURATH fait observer avec raison, dans le *Journal of American Folklore*, LXII, n° 244, 1949, p. 100, note ⁽¹⁾,

que ⁽¹⁾. En Argentine et au Pérou, on la cite avec la *sarabande* et la *puerto-rico*, et au Guatemala avec *las folías*.

Il se peut que la *Valona del Jarabe Tapatío* garde le souvenir de la *valona* comme danse. Car dans ce cas, le schéma général de la chanson et de son exécution n'a pas été suivi, peut-être à cause du sujet traité : elle vante la ville de Guadalajara dans l'État de Jalisco, d'où est parti le *Jarabe Tapatío*, la danse nationale des Mexicains. En outre, elle n'a ni *planta* ni *glosas*, mais elle n'est qu'une simple *décima* et se rapproche d'un *villancico* espagnol primitif ⁽²⁾. Le chant a cependant, par son thème, une valeur, et a probablement conservé une forme, plus anciennes et plus simples, de *valona* à refrain et à danser, transition entre la danse instrumentale des XVI^e-XVIII^e siècles et la *valona* chantée des XIX^e-XX^e siècles.

La forme nouvelle de la *valona* a pu se substituer à une forme plus ancienne au XIX^e siècle et peut-être même dès la fin du XVIII^e siècle.

Le *Jarabe Tapatío* est une stylisation récente, datant de vers 1920, des *jarabes* populaires antérieurs. *Tapatío* est le nom que l'on applique à tout ce qui est de la province de Jalisco. Le *Jarabe Tapatío* a d'ailleurs conquis d'autres pays, les États-Unis, entre autres, et a été dansé par des artistes comme Anna Pavlova et La Argentina.

Cette danse s'exécute habituellement aux fêtes, dans les

que les Indiens du Mexique jouaient aussi de la flûte et du tambour à la manière européenne, ce qui facilita l'adoption des airs espagnols exécutés de la sorte. Voir l'exemple portoricain de la note 3 de la p. 143.

⁽¹⁾ Voir Gertrud Prokosch KURATH, *Mexican Moriscas : A Problem in Dance Acculturation*, in « Journal of American Folklore », LXII, n° 244, 1949, p. 100, note 70.

⁽²⁾ Le *villancico* est une chanson à refrain que l'on intercalait dans les *zarzuelas* dès le XV^e siècle. Il passa très tôt aux Amériques. Voir *La Musique des Origines à nos jours*, pp. 184-185.

cafés, etc., mais aussi aux mariages et aux funérailles des enfants. La musique est fournie par un *mariachi*, orchestre mexicain instrumental, et par des chanteurs. Le danseur fait de rapides mouvements des pieds (cp. avec la *chacona*), le tronc restant raide ; la femme danse lentement, les yeux fixés au sol ; tous deux se sourient. Les femmes n'ont pas, comme en Espagne, des castagnettes, mais elles manipulent leurs jupes et les hommes posent leurs mains en coupes derrière le dos. La danse compte 9 mélodies captivantes, une par figure, lesquelles se succèdent sur des rythmes parfois différents : ainsi, le *jarabe* proprement dit, sur le pas fondamental du *zapateado* ⁽¹⁾, est en 6/8 et avec une torsion du talon sur le temps fort ; le *borrachito*, qui est une altération de la mazurka, est en 3/4 ; la *paloma*, au cours de laquelle l'homme suit sa partenaire qui danse dans le large bord de son sombrero posé à terre, est en 3/4 et l'homme passe sa jambe droite par dessus la femme au moment où elle s'abaisse pour ramasser le sombrero. La danse se termine sur une *diana* en 2/4, d'origine russe (c'est la *komarinskaia*) : les danseurs font face au public, avancent et reculent, l'homme tenant la femme par la taille.

Le *jarabe*, danse très digne, est essentiellement une brigue : l'homme et la femme tournent autour l'un de l'autre et se rencontrent, sans jamais se toucher, si ce n'est à la fin : ils dansent du talon et des pointes, battent forte-

⁽¹⁾ Danse d'origine mauresque, selon F. DE MENIL, *Histoire de la Danse à travers les Ages*, Paris, Alcide Picard et Kaan, s. d., p. 126. Les traces de *zapateado* sont toujours une preuve d'influence espagnole, selon G. P. KURATH, *loc. cit.*, II, p. 1193. Le mot dérive de *zapato*, « soulier ». Selon D. M. NUÑES DE TABOADA, *op. cit.*, le *zapateado* est « une sorte de danse où la mesure se bat à coups de savate, ou sur la semelle des souliers ».

ment la mesure. Ceci appelle la comparaison avec la sara-bande décrite plus haut ⁽¹⁾.

On n'en connaît pas avec certitude l'origine lointaine, avant la stylisation. Il est probable que la *jota* espagnole et le *jarabe gitano* d'Andalousie sont à la source du *jarabe* mexicain. Mais il ne faut voir qu'une hypothèse de travail dans l'opinion de certains érudits selon laquelle la figure de la *paloma* (ou du pigeon) serait pré-espagnole. La fusion d'éléments espagnols, polonais, russes et autrichiens, en tout cas, est évidente dans les *jarabes* actuels, qu'ils soient *Tapatio*, *Michoacano*, *Tlaxcalteco*, *Chiapas* ou de la *Botella*, et dans les danses apparentées, telles que le *Morismo*, la *Machetes*, etc. ⁽²⁾.

Vu l'aptitude du *jarabe* à l'absorption d'autres danses pour en faire des figures, nous pouvons déduire, si mes

⁽¹⁾ Thème analogue dans la *courante* française : les danseurs décrivent une ellipse en marchant avec lenteur. La danseuse fait mine de fuir son cavalier. Celui-ci exprime par gestes les tourments que lui cause cette rigueur. Ensuite il rajuste ses dentelles, étire ses habits, s'incline en cadence et supplie. La danseuse se laisse fléchir et rejoint son cavalier.

⁽²⁾ Voir Frances TOOR, *op. cit.*, pp. 364-365 (pp. 424-425 pour une notation musicale), et aussi Gertrud Prokosch KURATH, *Standard Dictionary of Folklore* I, pp. 287 et 289 ; II, pp. 552 et 1193. Selon Gabriel SALDIVAR, *Historia de la Musica en México*, Mexico, 1934, p. 257, cité par V. T. MENDOZA, *La musica traditional...*, p. 16, le *Jarabe gitano* remonte au XV^e siècle, c'est une danse en 3 temps, aux mouvements très animés, et dont la particularité est de commencer et de finir sur un *estribillo*. Au XVII^e siècle, il s'écrivait à la manière d'une séguedille de la Manche, non sans licence. L'époque d'apparition du *jarabe* au Mexique doit se situer au début du XVIII^e siècle, et sa pleine floraison à la fin de ce même siècle. On dut l'interdire en 1802 pour son caractère scandaleux. Durant les luttes pour l'indépendance se constituent les *jarabes* régionaux. Celui de Veracruz réunit diverses chansons et danses connues dans toute la région du Golfe de Mexique sous le nom de *jandangos*. Ceci est d'ailleurs le nom des *jarabes* et *sones* dansés ou chantés aux noces dans l'Oaxaca (voir Frances TOOR, *op. cit.* p. 366).

rapprochements ont quelque force de conviction, que la *valona*, danse vive, fut absorbée dans le *jarabe* avant de conquérir une existence autonome comme chant ⁽¹⁾. Primitivement, la *valona* a donc, dans un contexte de brigue, exprimé la déclaration d'amour.

Peut-être cette conclusion concorde-t-elle avec le sens qu'il faut donner à l'allusion du drame guatémaltèque. D'un seul coup de pique donné à St-Paul, Hormiga lui fera danser la *valona y las folias*.

Des origines de *las folias*, on sait peu de chose. Dès le XIV^e siècle, on trouve une mélodie italienne sur un basso ostinato, qui s'applique au XVI^e siècle, selon un processus sujet à discussion, à une danse portugaise de carnaval, composée de nombreuses figures de pas et accompagnée de castagnettes et autres instruments ; les Espagnols en firent au XVII^e siècle une danse de brigue en solo ou par couples ; « sur une mélodie à 3/4, semblable à celle de la sarabande, une ou deux personnes exécutant avec feu et animation une danse aux gestes et aux attitudes empreintes d'érotisme » ⁽²⁾. « La danse est devenue gracieuse et changeante, pensive et passionnée alternativement, toujours sensuelle » ⁽³⁾. En France, la mélodie eut plus de succès que la danse, sous le nom de « Folies d'Espagne » (voir *La Clé du Caveau*, n° 722). La citation wallonne des *Hypocondes* en 1757 prouve cependant que la danse du même nom avait eu du succès, au moins au XVII^e siècle, car elle est donnée comme une danse du vieux temps, et « ine danse d'oneûr »,

⁽¹⁾ Certains Mexicains expliquent aussi que la *valona* est une partie de *jarabe* ; voir MENDOZA, *La Décima en México...*, p. 5. — Le cramignon liégeois est aussi une chanson sortie de la danse, du moins à la fin de sa tradition. Voir mon article dans *The Folk Dancer*, II, 1956, 6, pp. 155-157 (Lettre à l'Éditeur) = *Annuaire IX 1956 de la Commission Nationale Belge de Folklore*, pp. 93-95.

⁽²⁾ Curt SACHS, *op. cit.*, pp. 91-92.

⁽³⁾ Gertrud Prokosch KURATH, *loc. cit.*, pp. 397-398.

qui vaut mieux que « tos cès k'twèrdous cramiyons / Ous-qu'on s'kimèle onk avâ l'aute ». D'ailleurs, M^{me} de Sévigné l'associait à la chaconne dans sa lettre du 24 juillet 1689, ce qui fait dire à Théodore GEROLD, audacieusement, que les folies d'Espagne, apparentées à la passacaille, ne sont peut-être qu'une variante de la chaconne. La passacaille elle-même, d'origine espagnole incontestable, est d'un type plus grave, et musicalement construite aussi sur un basso ostinato ⁽¹⁾.

Faire danser *las folías* et la *valona*, c'est donc faire danser deux danses vives, l'une avec des attitudes contrastées, l'autre aux mouvements rapides des pieds, avec coups de talons ; les paroles du *gracioso* sont donc une peinture très vivante du supplice qu'il veut faire subir à St. Paul.

En conclusion, la *valona*, danse de l'Amérique espagnole, semble apparentée à la fois à la chaconne et à la sarabande, peut-être même aux *folías*. Elle a pu se danser sur le pas du *zapatadeo*, et sur une mesure ternaire, avec des mouvements de pieds rapides, et aussi des bras, au son d'une mélodie instrumentale d'abord, plus tard ou en même temps déjà, au chant d'une *décima*. Elle a pour thème probable une déclaration d'amour, ce qui lui permet d'être absorbée dans le *jarabe*. Il est possible qu'elle soit une création purement américaine, plus ou moins contemporaine, de la mode wallonne en Espagne.

§ 7. — En résumé, la *valona* paraît être une danse qui a évolué vers le chant. Voici sous forme de tableau les rapprochements suggérés plus haut (et d'autres), et qui montrent que la *valona* dansée a pu être, par son thème, apparentée aux danses de brigue par couples (sarabande,

⁽¹⁾ *Loc. cit.* p. 3099. Sur la *folia* au Brésil et au Portugal, voir Luis DA CÂMARA CASCUDO, *op. cit.*, pp. 270-271. C'est une danse au chant et à la musique instrumentale, aux mouvements rapides.

	Origine	Fonction	Type	Figures
Sarabande	Maire? XII ^e ou Latino-américaine? XVI ^e	D. de fertilité? de rue, de cour, de salons	XVI ^e pantomime sexuelle des femmes seules ou par couples XVII ^e . forme plus calme XVIII ^e . forme théâtrale	XVII ^e : couples sur 2 lignes, avangent, reculent, changent de place, parquent au milieu d'un cercle
Chaconne	Latino-américaine, XVI ^e s. (Basque?)	D. de métiers, policée en Espagne et en France, cour, salons	D. sensuelle par cou- ples ; en France : danse théâtrale pour conclure un bal	Les couples dansent ensemble puis viennent entre deux lignes
Passacaille	Espagnole XVI ^e	Sérénade de rue	Analogue à la cha- conne	
Folias	Musique italienne (XIV ^e) ; danse de car- naval au Portugal ; danse de brigade en Espagne au XVI ^e	D. de fertilité, puis de carnaval, puis de cour et de salons	Portugal : d. frénéti- que de vertige Espagne : d. de brigade en solo ou par couples	
Canario	Iles Canaries XVI ^e . Ancêtre de la jota	D. de fertilité, de funé- railles puis de cour et de salons	Brigue lascive, puis prudente	Promenade par couples puis approche du danseur, sa retraite, et mêmes mouvements de la danseuse

<i>Zapateado</i>	Espagnole	D. de cour et de salon puis populaire		
<i>Jarabe</i>	Gitano-andalouse (+ éléments polonais russes, autrichiens + jota)	D. de fêtes, de ma- riage et de funérailles	Brigue amoureuse par couples ; ou pantomi- mes diverses	Mimétiques ; pousui- tes ; danse sur le bord d'un chapeau ; etc.
<i>Caña</i>	Arabo-espagnole	D. populaire		
<i>Olé</i>	Cadix, très ancienne	D. populaire	En solo	
VALONA	Espagnole ? XVI ^e ou Latino-américaine ? XVI ^e	D. de salons, puis populaire ?	Brigue amoureuse (avec déclaration d'amour) ?	
Courante (pour compa- raison)	Italienne, puis fran- çaise, XVI ^e s., appa- rentée aux branles	D. de salons	Brigue amoureuse (déception puis accord)	Mimétiques : refus de la belle, désespoir de l'amant, supplication, réunion
Gaillarde (pour compa- raison)	Française XVI ^e s.	D. de cour et de salons	Brigue amoureuse (avances repoussées par la prudence)	Traversée de la salle avec la danseuse ; danse devant elle ; poursuite ; tours du danseur

chaconne, passacaille, *folías*, *canario*), par son pas aux danses à pas martelés (*zapateado*, *jarabe* et *canario*) et par sa musique et son chant aux danses de style *flamenco* (*caña*, *olé*) (1). On ne peut non plus s'empêcher de penser à quelques ressemblances avec des danses françaises de la même époque, la courante et la gaillarde notamment.

D'autre part, on ne peut négliger le fait que la *valona*, comme son nom l'indique, soit le produit d'une mode et que cette mode semble bien être due à la présence de soldats des Pays-Bas espagnols, laquelle dura plusieurs siècles, comme la mode elle-même aussi, semble-t-il, du moins dans le vêtement.

La question qui se pose dès lors est de savoir si les produits de cette mode sont une importation du lieu d'origine, ou si le mot s'étendit à des productions indigènes.

On ne peut guère douter que le rabat appelé *valona*, comme la culotte appelée *valones*, ne soient des apports directs, bientôt imités, et qui probablement d'ailleurs ne furent pas immuables.

Mais en est-il de même de la danse? Ce point est plus délicat, mais le tableau ci-avant suggère que la *valona* dansée a pu être une courante, une gaillarde ou un branle de type mimétique, exprimant une brigue amoureuse, aux pas sautés et aux mouvements vifs.

De même que la danse du *spirou* est devenue la *Belgian dance* (2) pour les Américains qui l'emportèrent avec eux à leur retour aux États-Unis, de même un branle venu de la Flandre gallicante, de Picardie ou du Hainaut avec les troupes de Charles-Quint a fort bien pu s'appeler *una*

(1) Sur la *caña* et le *zapateado*, voir L. QUIÉVREUX, *op. cit.*, pp. 34, 61 et 107.

(2) Voir dans *Le Soir* (Bruxelles) n° du 13-8-1947, l'article de Fernand SERVAIS intitulé *Deux gouttes avec... Pharaon* [Stocquart, de Dampremy, l'auteur de la « danse du spirou »].

valona (*danza*). C'était donc, vu son nom, une danse de salon, et non un *baile*, ou fête dansante, bal, ballet. Cette danse se serait hispanisée, adoptant le style *flamenco* pour le chant et la mélodie, le pas du *zapateado* pour l'exécution chorégraphique. Si cette supposition est exacte, il n'y a pas d'autre motif pour refuser à l'Espagne d'avoir connu et pratiqué cette danse que le silence absolu de la documentation sur la présence de cette danse et du chant de même nom en Espagne. C'est évidemment un argument très fort, mais il peut être dû à un manque de curiosité des folkloristes espagnols. Peut-être leur vogue y fut-elle brève et fugitive.

D'autre part, il n'est pas nécessaire d'intégrer la *valona* au style *flamenco* par une sorte de communauté d'origine. Ce style, inconnu aux Pays-Bas, peut avoir été acquis sur place, en Espagne ou en Amérique latine. Même la formule de la *décima* propre à la *valona* chantée peut provenir du processus d'hispanisation.

La forme même de la *décima* peut s'être substituée, en effet, à une chanson française ou dialectale à danser de 10 vers, octosyllabiques, ayant des affinités avec le *villancico*, lequel se rapproche de la *décima*, comme il a été dit plus haut. Cependant, le dizain octosyllabique semble avoir été une forme rare de la chanson, et rien ne prouve que ce fut une forme à danser ⁽¹⁾. Par contre, la chanson de 5 vers octosyllabiques, peut-être à danser, est plus fréquente ⁽²⁾. La *décima* peut s'être substituée

(1) J'ai rencontré des chansons médiévales ou plus récentes de 10 vers de 10 syllabes, ou 10 vers de 7 et 8 syllabes alternativement.

(2) Voir Gaston PARIS, *Chansons du XV^e siècle*, Paris, Firmin-Didot, 1875, pp. 67-68, n° LXIX, strophes 1 et 4 ; p. 67-69, n° LXX, mus. pp. 38 et 39 ; Henry POULAILLE, *La Fleur des chansons d'amour du XVI^e siècle*, Paris, Grasset, 1943, pp. 85-86.

à 2 couplets de 5 vers ; c'est d'ailleurs son origine ⁽¹⁾.

On peut aussi se demander s'il n'existe pas de danse populaire qui ait pu être transportée en Espagne et en Amérique par les soldats wallons. La région est actuellement très pauvre en danses folkloriques et populaires. La seule danse importante un peu originale est l'*alíon* du Borinage. C'est une ronde d'hommes et de femmes conduits par un meneur, plus généralement cependant par une meneuse, lesquels tournent autour d'un feu et d'une poupée de pâte (ou d'une fillette) placée sur un pavois de branches. La danse consiste en lourdes sauteries, et elle est suivie d'une figure au cours de laquelle deux rangées qui se font face avancent et reculent. La meneuse chante une chanson dont la formule strophique n'est pas sans analogie avec celle du cramignon ⁽²⁾ : la meneuse donne une première phrase musicale, parolée, dont la musique est reprise sur des tralala par le chœur des danseurs ; puis vient une deuxième phrase musicale parolée, dite par la meneuse, partie en guise de refrain, car la première moitié de cette phrase reste parfois inchangée d'un couplet à l'autre ; pour enchaîner, le chœur reprend la première phrase musicale avec ses paroles sur une mélodie parfois identique, parfois quelque peu diffé-

Voir aussi une rotrouenge signalée dans une note plus haut, p. 139, note 1.

⁽¹⁾ MENDOZA, *La décima en México*, pp. 46-47 et le c. r. de ce livre par Bonifacio GIL dans la *Revista de Dialéctologia y Tradiciones populares*, VI, 1950, 2, p. 341. — Bonne présentation de l'origine et du développement de la *decima* dans Vicente T. MENDOZA : *Glosas y décimas de México*. México, Fondo de Cultura Económica, 1957, pp. 16-36, la *valona* étant le développement populaire sous l'influence de renforts reçus en 1768 de troupes savoyardes, flamandes et wallonnes (pp. 15-16) de ce genre né du redoublement de la *quintilla* à la fin du XV^e ou au XVI^e s.

⁽²⁾ Évolution analogue aussi d'ailleurs : avant de mourir, la danse de l'*alíon* se réduisit à un concours de chansons.

renciée. Les chansons sont en dialecte. Trois d'entre elles ont dix vers, et leurs formules en sont :

- I. $\left\{ \begin{array}{l} 8a+8b//8a+8b//8a+8b//8a+8b//8a+8b// \text{ (rythme et rimes)} \\ A \quad A' \quad B \quad A \quad A \quad \text{(phrases parolées)} \\ \alpha \quad \alpha \quad \beta \quad \alpha' \quad \alpha' \quad \text{(phrases mélodiques)} \end{array} \right.$
- II. $\left\{ \begin{array}{l} 8a+6b//8a+6b//8a+8b//8a+6b//8a+6b// \\ A \quad A \quad B(=R+b) \quad A \quad A \\ \alpha \quad \alpha \quad \beta \quad \alpha' \quad \alpha' \end{array} \right.$
- III. $\left\{ \begin{array}{l} 6a+8a//6b+8b//10c+8c//8a+8a//6a+8a// \\ A \quad A' \quad B \quad R \quad A \\ \alpha \quad \alpha \quad \beta \quad \alpha' \quad \alpha' \end{array} \right.$

Or chacune se ramène à une formule plus simple si on élimine les bis et les reprises. Ainsi,

I = $A(+A')+B(+A) \rightarrow A+B$, c'est-à-dire 4 vers à rimes embrassées ;

II = $A+B(+A) \rightarrow A+B$, avec rimes embrassées ;

III = $A(+A')+B+R+A \rightarrow A+B+R$.

La troisième formule est la même que les deux précédentes, avec un refrain fixe au lieu d'une reprise.

Il va de soi qu'il n'y a qu'un rapport lointain entre ces formules et celles de la *valona* mexicaine.

Les rondes de l'alion appartiennent au cycle de carême ⁽¹⁾ : en principe, elles peuvent avoir été transplantées en Amérrique latine, avec les *autos* espagnols et portugais, la *Nau Catarineta* portugaise, et les jeux des *Moros y Cristianos* ibériques, lesquels font florès au carnaval précisément.

⁽¹⁾ Voir Albert LIBIEZ, *L'originalité des chansons d'alion*, Bruxelles, Schott frères, 1951, 18 p., mus. notée et Albert LIBIEZ et Roger PINON, *Chansons populaires de l'Ancien Hainaut*, Bruxelles, Schott frères, 1958, pp. 456-480.

Mais la *valona* n'apparaît nulle part comme une danse du cycle de l'année, et par conséquent la probabilité d'une filiation de l'*alion* à la *valona* se réduit à rien.

§ 8. — De l'ensemble des recherches qui précèdent, et dont on ne peut nier qu'elles ne soient largement hypothétiques, il apparaît que l'on peut formuler une thèse générale en ces mots : il y eut une influence populaire wallonne sur l'Espagne et ses dépendances du XVI^e au XVIII^e siècle semble-t-il, qui se traduit dans le domaine de la technique, de la mode vestimentaire, de la danse et du chant. Cette influence n'émanait pas de la Wallonie actuelle, mais de la Flandre wallonne (et du Hainaut), et elle apparaît comme conjointe à l'influence flamande (même dans le cas où le style *flamenco* n'aurait rien de flamand).

Le succès du mot « wallon » dans les pays hispaniques exprime donc un fait historique et prend une importance culturelle considérable. Je souhaite qu'un hispanisant, plus qualifié que moi pour ce genre de recherches, reprenne mes hypothèses et les soumette à une critique constructive !

Roger PINON.

Membre de la Commission
royale de Folklore.

L'origine des toponymes

Maredret et Maredsous

Les hypothèses formulées jusqu'à présent sur l'origine de *Maredret*, commune de Sosoye [Na 136], et de *Maredsous*, commune de Denée [Na 135], font toutes appel à des étymons non romans. Mais, comme elles se ressemblent toutes aussi par leur caractère superficiel, on peut dire, sans exagération, qu'elles laissent le problème à peu près intact. Essayons donc de le reprendre sur nouveaux frais.

* * *

La tradition graphique des deux mots a été établie par Ursmer Berlière, dans *Les terres et seigneuries de Maredsous et de Maharenne* (Abbaye de Maredsous, 1920), p. 12-17. En voici l'essentiel :

1) MAREDRET (p. 12-13) : 887 *Merendrec* (copie 11^e s.) ; 932 *Merendrech* (copie 12^e s.) ; 1062 *Merendrek* ; 1131 *Merendrech* ; 1154 *Merendreck*, *Merenderech* ; 1183 *Merendricium* ; 1272 *Marendrech* ; 1289, 1294 *Merendrech* ; 13^e s. *Merendret* ; 1354, 1495, 1497 *Maredreche* ; 1526-27 *Maredret*...

2) MAREDSOUS (p. 14-17) : 1183 *Merendriciolo* ; 1219 *Marendreciolu* ; 1265, 1289, 1294, 1367 *Marendrechoul* ; 1380 *Maredrechoul* ; 1387 *Maredchoul* ; 1416-17 *Maredrechoules* ; 1495 *Marethsouls* ; 16^e s. *Maredsouls*...

A cette double série d'attestations écrites, il faut ajouter

les formes wallonnes actuelles : *marèdrèt* d'une part, *marèt'sou* d'autre part (J. HAUST, *Eng. dialectale sur la top. wall.*, p. 79 et 72).

* * *

De 1849 à nos jours, on a présenté, pour les deux mots, les explications suivantes :

1849. Dans « Le désert de Marlagne, Wallonnade », *Annales de la Société archéol. de Namur*, t. 1 (1849), p. 35, « l'auteur d'Alfred Nicolas », c'est-à-dire Joseph Grandgagnage, propose de voir dans *Maredret* un composé *mar-drecht* 'le passage des marais' et, p. 35-36, de voir dans *Maredsous* 'le marais d'en bas' (= marais dessous). Tel qu'il se présente là, l'étymon a le tort de ne pas expliquer le *è* intérieur du w. *marèdrèt*.

1883. Gérard van Caloen, « Le cimetière franc de Maredsous », *ib.* 16 (1883), p. 133-144, conserve l'étymologie de J. Grandgagnage :

Rien que le nom de *Maredret*, qui dénote une origine germanique bien positive, eût suffi à nous faire soupçonner en ce lieu le séjour prolongé et stable d'une tribu franque...

Maredret, en effet, se trouve désigné en plein moyen âge encore dans une charte d'Henri l'Oiseleur, sous le nom caractéristique de *Meerendrecht*, qui vient de *meer* = marais, et *drecht* = passage, gué. Le mot *drecht* lui-même, provient originairement du latin *trajectum*...

Notons dès maintenant que la forme médiévale en *-drecht* n'existe pas. Il s'agit en réalité de *Merendrec*, que Berlière donne à la date de 932. Voilà le passage où elle figure dans la Charte de Henri l'Oiseleur : « in villa Leubinas, in Montinio, et in *Merendrech* in parte sua quam

habet, in villa de Ermeton... » Miraeus, Op. dipl. et hist., 2^e éd. (Foppens), 1723, p. 38.

1900. C. G. Roland, *Toponymie namuroise*, 1900, p. 547, cite à plusieurs reprises *Maredret* et *Maredsous* : p. 8, il donne *Merendric-ium* comme un exemple de latinisation en *-ium*, et, p. 15, *Maredret* ← *Merendrech* comme un exemple du remplacement de « la syllabe en originelle par è » ; p. 25, il insère *Maredsous* dans une liste de dérivés en *-olus*, et enfin, p. 547, en étudiant l'étymologie de *Chastrès* (= lat. *castrum* + suff. *-itium*), il allègue des formes anciennes de *Maredret* : 887 *Merendricium*, 932 *Merendrech*, etc. Mais, du radical des deux mots, il ne dit rien nulle part.

1920. U. Berlière, o. c., p. 13-14, reprend l'étymologie de Gérard van Caloen (« passage du marais ») : « La topographie, dit-il, semble lui donner raison pour *Maredret*... » Il fait pourtant une réserve sérieuse :

Mais [...] le dernier mot n'est pas dit sur l'étymologie du nom de *Maredret*, dont la forme latine est peut-être la plus ancienne, et dont la désinence *-icium* (ou *-itium*) est un suffixe qu'on retrouve dans une série de noms romans terminés en *-ret*, *-rech*, *-reche*, *-rec*. [Ici, renvoi à Roland : cf. ci-dessus.]

Quant au nom de *Maredsous*, dit Berlière, p. 12, il « dérive directement du nom latin de *Maredret*, *Merendricium*, dont il est diminutif : *Merendriciolum* ». La formule n'est pas heureuse : il fallait dire simplement que *Maredsous* dérive de *Maredret* ; mais l'explication « marais d'en bas » est abandonnée : c'est l'essentiel ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Cette explication, que Jos. GRANDGAGNAGE donnait en 1849 (cf. p. 158), était bien antérieure à lui. Voy. Aug. VINCENT, *Noms de lieux de la Belg.*, 1927, p. 34, dans le chap. « Noms de lieux transformés par analogie » :

Maredsous [...] 1594 *Maredsous* [...], 1784 *Marais Desous*.
Le *Recueil des cartes des Pays-Bas* de Fricx, du début du 18^e s.,

1927. Aug. Vincent, *Les noms de lieux de la Belgique*, 1927, p. 19, donne *Maredsous* parmi les dérivés en *-ol* (*-olus*) ; il cite quelques formes anciennes de *Maredret* et de *Maredsous*, mais, pas plus que Roland, il ne parle du radical.

1937. F. Petri, *Germanisches Volkserbe in Wallonien und Nordfrankreich*, p. 335, voit dans *Maredret* un composé germanique *Meerendreht*, de *mari* 'eaux stagnantes' + *dreht* (cp. néerl. *Moerdrecht* et *Merendree*).

1938. E. Gamillscheg, *Germanische Siedlung in Wallonien und Nordfrankreich*, p. 100, considère aussi *Maredret* comme germanique. Il admet l'étymologie de Petri, mais le traitement du groupe *-ht* (cf. frq. *spēht* → a. fr. *espoit*) prouverait que le mot n'appartient pas à la couche franque ancienne ; *Maredret* serait un témoignage d'une immigration plus récente.

1939-40. A. Carnoy, *Dictionnaire étymologique du nom des communes de Belgique*, p. 367 :

MAREDRET (dép. Sosoye) 932 *Marendrech* [lire *Mer-*], 1062 *Merendreh* [lire *Merendrek*] R[oland].

Le nom a un aspect germanique. On pourrait songer à **marandreht* « passage des chevaux » (voy. *Zwijndrecht*, *Berendreht*, etc.), mais *dreht* donnerait *-dreit*, *-droit* en roman. La finale *-ech* trahit plutôt un suffixe latin : *-icius* ajouté à un terme germanique qui pourrait être : *mar-(w)andra* « gens du marais, marais », que l'on a dans *Merendree* « eau des marécages » (voy. *Merendree*). *-(w)andra* était devenu une sorte de suffixe (voy. *Tessenderloo*, *Vlaanderen*). On peut très bien concevoir que **marandra* « marais » ait, à l'époque franque, désigné ce coin de terre et qu'on en ait tiré : **marandricius* < *locus* > « lieu du marécage ».

donne *Maladre* (pour *Maredret*), *Marest dessous* et une localité imaginaire *Marest dessus*.

MAREDSOUS (dép. Denée) 1183 *Merendriciolo*, 1265 *Marendrechoul*. V[incent].

Diminutif de *Maredret* (voy. ce nom).

Carnoy fait à *-drecht* une objection phonétique pertinente. Mais, partant sans doute des graphies erronées en *Mar-*, il se lance sur une piste dangereuse. Au surplus, il néglige d'expliquer comment *-an-* prétonique a pu devenir *-en-* en wallon. Huit ans plus tard, en refondant son œuvre, il n'a rien changé à ce qu'il disait de Maredsous, mais il a transformé la notice de *Maredret* :

1948-49. A. Carnoy, *Origines des noms des communes de Belgique*, p. 438 :

MAREDRET [... : les deux formes d'archives citées commencent encore par *Mar-*].

On connaît la forme primitive de la finale de ce nom, grâce à son diminutif : *Marendriciolus* > *Maredsous*. Il faut donc partir de *Marendricia*. Ce dernier semble être une latinisation du terme renfermé dans *Merendree* [...], c'est-à-dire : **mar-wandra* [...] « marécage » [...].

Carnoy se réfère avec raison au diminutif, mais il aurait dû prendre garde qu'en 1183 le nom de *Maredsous* était latinisé en *Merendriciolo*, avec *Mer-*. Il reste fidèle à son étymon, qui garde naturellement *-an-* à la syllabe prétonique.

1950. F. Schreurs, « Xhendremael et Xhendelesse », Bull. de la Soc. roy. « Le Vieux-Liège », n° 86, janv.-févr. 1950, p. 448, croit pouvoir reconnaître les deux suffixes celtiques *-nd-* et *-ar-* dans *Maredret* ← hydronyme *mar-* (à rapprocher de l'irl. *mar* 'grand') + suff. *-nd-* + suff. *-ar-* + suff. *-icios* ; dans *Maredsous*, dérivé du précédent à l'aide du suff. latin *-olu* ; et aussi dans *Merendree* ← *mar-* + *-nd-* + *-ar-* + suff. germ. *-aha*.

1952. M. Gysseling, « Inleiding tot de studie van het

oude Belgisch », Mededel. van de Vereniging voor Naamkunde te Leuven, 28, voit dans *Merendree* un *mar-and-ariu* 'aan de moerassige beek' (p. 71) et dans *Maredret* un dérivé de *Merendree*, c.-à-d. *mar-and-ar-iciu* (p. 73).

1956. A. Carnoy, « L'hydronymie ancienne de la Belgique », Rev. intern. d'onomastique 8, p. 101-2, apporte un correctif à son étymologie des *Origines*, p. 438 :

[...] *Marandricium* [le primitif de *Maredret* ; toujours avec *Mar-* !] ne renferme pas nécessairement le germ. *-wandra*. Les finales *-and* et *-ara* sont très hydronymiques. On part naturellement du radical *mor-* [lire *mar-*?] « lac, mer, eau ».

Au total, quatre étymologies : deux germaniques, *meer*, *mar* + *drecht* 'passage du (ou des) marais' (J. Grandgagnage, G. van Caloen, F. Petri, E. Gamillscheg) et **mar-wandra* 'les habitants du marais' + *-icia* (A. Carnoy) ; une « belge », **mar-and-ar-iciu* 'aan de moerassige beek' (M. Gysseling) ; une celtique, **mar* 'grand' + *-nd-* + *-ar-* + *-icios* (F. Schreurs).

Ainsi donc, voilà plus de cent ans qu'on s'intéresse à l'origine du toponyme *Maredret* ; et, parmi les étymologistes qui ont voulu résoudre le problème, aucun ne paraît s'être demandé si *Maredret*, qui est situé en plein domaine roman, ne pourrait pas s'expliquer par le latin ou par le roman. Une telle constatation prouve que la méthode étymologique mise en œuvre pour étudier nos noms de lieux laisse souvent encore à désirer, et notamment qu'elle est souvent trop rapide. Elle donne aussi à penser que si l'on étudie beaucoup nos toponymes, on néglige trop facilement d'y chercher d'abord des mots de notre langue : sur le marché toponymique wallon, c'est le germanique et le celtique qui font prime.

Quand il s'agit d'un terme visiblement étranger au lexique roman et que l'étymon proposé répond à toutes les exigences phonétiques et sémantiques, tout est pour le mieux. Mais les choses se présentent-elles bien de la sorte dans le cas de *Maredret*?

La tradition graphique reproduite p. 157 permet de reconstituer clairement l'évolution du mot : l'actuel *marèdrè(t)*, dont le *t* est une pure graphie et, de surcroît, une graphie sans fondement, procède de *marèdrèch* (1354...), lequel est lui-même altéré de *marendrèch* (1272), lequel vient d'un primitif *merendrec* (887...). Dans l'autre sens, on a la filière que voici : *merendrec* → *marendrèch* → *marèdrèch* → *marèdrè*.

A cette succession phonétique, les étymologistes ne se sont guère souciés jusqu'à présent de conformer leurs hypothèses : on les voit partir sans hésiter de types commençant par *mar-* ⁽¹⁾. A supposer qu'ils aient raison, il faudrait admettre que *mar-* s'est transformé en *mer-* pour redevenir *mar-* ensuite. Un tel aller-retour n'est pas impossible en soi, mais la seule phase bien assurée, c'est le passage de *mer-* à *mar-* : c'est celle-là seulement qui apparaît dans la tradition graphique. Or, la formation d'un *a* après *m* dans la syllabe initiale est un phénomène bien connu dans nos dialectes : cp. lat. *m o n ē t a* → fr. *monnaie*, w. *manôye* ; **m i n u t i a* → a. fr. *menuise*, w. *manûhe* 'poignet'. Cf. Anc. w. 42, 3.

Le passage de *-en-* à *-è-* à la protonique est caractéristique du wallon, notamment du namurois : *c a r p e n t a r i u* → nm. *tchèrpèti*, lg. *tchèp'ti* (ALW I, carte 13) ; *Caventonia* 963 → *Chievetogne*, aujourd'hui *Chevetogne*

(1) Notons que CARNOY remplace *e* par *a* dans la première attestation de *Maredret* : dès lors, un problème phonétique s'évanouit...

[D 56], w. *tchèvètogne* ; cf. Anc. w. 68-9, 28, et, pour la toponymie, C.-G. Roland, *Topon. namur.*, 1900, p. 15, qui cite de nombreux exemples namurois, parmi lesquels précisément *Maredrech* ← *Marendrech*.

Enfin, pour éclairer la dernière syllabe de *Maredret*, il suffit de considérer le dérivé *Maredsous*. La forme wallonne actuelle de celui-ci se trouve au terme de l'évolution suivante : *Merendriciolu* (latin, 1183) → *Marendrechoul* (1265...) → *Maredrechoul* (1380) → *Maredchoul* (1387) → *Marethsoul* (1495...) → *marèt'sou*... La finale *-oul*, *-ou*, représente normalement le suffixe diminutif latin *-e o l u s* : cf. ALW 1, carte 65 MOYEU, type *moyou*. A la suite d'une contraction comme il s'en produit volontiers dans nos dialectes, la syllabe protonique *-drè-* s'est trouvée amputée de *-rè-* dès le 14^e s. Pour le reste, l'évolution du dérivé est parallèle à celle du simple. Mais une remarque essentielle reste à faire : quand on considère la forme wallonne *marèt'sou*, qui doit être telle depuis 1495 au moins, il est facile de constater que le suffixe *-e o l u s* s'est ajouté à un mot terminé par *-s* (ou par l'antécédent de celui-ci). Il est probable, sinon tout à fait certain, que, pour *Maredret* comme pour *Maredsous*, les graphies anciennes *-c*, *-ch*... sont des figurations de *-s* ; la chose est même assurée pour *-ch*, qui est un picardisme fort répandu.

Dans ces conditions, si la finale de *Maredret* était d'abord *-drès'*, il faut écarter d'emblée les explications par le germ. *dreht*. En outre, comme le processus *-en-* → *-è-* à la protonique suppose nécessairement un point de départ *-en-*, il faut écarter aussi l'explication par le germ. *wandra* et l'étymon **mar-and-ar-iciu* ⁽¹⁾. Reste le celtique **mar-* +

(1) On a noté plus d'une fois que l'*è* protonique remontait à *-en-*. Voy. déjà ROLAND en 1900 (p. 159), puis É. LEGROS, *BTD* 27, 123 (c. r. de M. GYSSELING) et 31, 207 (c. r. de CARNOY, 1956).

-nd- + -ar- + -icios ; mais on ne nous dit pas quelle voyelle accompagnait l'élément -nd-.

Les choses en étant là, il convient de chercher une nouvelle explication. Or, à l'esprit du walloniste, il doit s'en présenter une sur-le-champ : *marèdrè(s')* correspond littéralement à un type *merend-ar-icius.

Il suffit de se rappeler que le lat. *merenda* 'repas de l'après-midi' a donné le w. *marinde* (a. fr. *marende*) et *merendare* le w. *marèder*, -è (a. fr. *marender*) pour reconnaître que la présence d'un *a* à l'initiale et celle d'un *è* à la protonique de *marèdrè* ne posent vraiment aucun problème. Seule fait difficulté, au point de vue phonétique, l'absence de toute trace de l'*a* de -ar-icius dans les formes les plus anciennes (dès 887) : on attendrait *merenderech; mais peut-être la longueur du mot a-t-elle provoqué très tôt une sorte de contraction. Au point de vue sémantique, la nouvelle étymologie fait aussi difficulté : comment un radical qui désigne originellement le repas de l'après-midi (cf. Thesaurus 8, 801 ; Du Cange 4, 371) et qui a communément gardé ce sens ⁽¹⁾ a-t-il pu donner naissance à un toponyme ? Le dérivé, de *merenda* ou de *merendare*, qui est aujourd'hui *marèdrè*, désignait-il originellement l'endroit où certaines personnes, en certaines occasions, prenaient ce repas ? Comment le savoir ?

Jusqu'à présent, on a généralement traité *Maredret* comme s'il était le seul individu de son espèce. Si l'on connaissait d'autres toponymes du même type, on se trouverait peut-être dans des conditions meilleures pour

⁽¹⁾ Le représentant de *merenda* a connu, pourtant, des applications assez particulières. Cf. ALW 3, 324b : « Dans certains villages du pays gaum[ais] a lieu ce jour [= mardi gras] + *la marade* [...] : goûter que les enfants vont faire en plein air à un lieu déterminé et qui comprend notamment des œufs durs. Le mot n'est employé qu'à cette occasion [...]. »

étudier le radical. Or *marèdrè* existe ailleurs que dans la commune de Sosoye : à Le Mesnil [Ph 85], on a un lieu-dit *Maredret* (Cad.), w. *marèdrè*, qui désigne un « plateau avec un petit vallon au fond duquel coule un très petit ruisseau », et à Harre [Ma 13], des lieux-dits *Terres du Marederet*, *Petit Marederet*, *Grand Marederet* (Cad.), w. *marèdrè*, « prairies et bois secs, légèrement en pente, avec un petit ruisseau et le moulin dit de Harre à proximité ». Ce sont là de maigres données ; mais elles suffisent pour mettre à l'épreuve certaines hypothèses étymologiques. Est-il certain, par exemple, qu'une dénomination *meeren-drecht* 'passage des marais' ait jamais convenu aux prairies et aux bois secs de Harre, même arrosés par un petit ruisseau ?

Voici d'autres faits : à Bellefontaine [D 123], il existe les lieux-dits *marande*, *quartier marande*, *vieux champ du cartier marande* (Cad.), w. *marinde*, *quaurti marinde*, « plateau sec ; terres » ⁽¹⁾. Phonétiquement, ce *marinde* correspond parfaitement à *m e r e n d a*. Malheureusement, on peut se demander si le mot n'était pas d'abord un nom de personne déterminant. Dans la partie romane de la commune de *Biévène* (nl. *Bever*) [Soignies 50], qui est traversée par la frontière linguistique, il existe aussi un lieu-dit *La Marente* ou *La Marante* (Cad.) ; peut-être s'agit-il là de *m e r e n d a* devenu toponyme.

Je n'ai pas d'autres arguments à alléguer en faveur de l'explication de *Maredret* par *m e r e n d a* ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Les renseignements relatifs aux lieux-dits de Le Mesnil, Harre et Bellefontaine m'ont été aimablement fournis par les administrations communales. Il faudrait vérifier la longueur de la voyelle finale de *quaurti*.

⁽²⁾ GODEFROY 5, 161b, observe que le mot *marander* « est resté en Normandie, dans un nom de lieu, *Marendé*, hameau près de Val[ognes], où l'on va faire la collation, dit Le Héricher ». M. F. LECHANTEUR, que je remercie vivement de son amabilité, a bien voulu vérifier la citation de GOD. dans LE HÉRICHER, *Hist. et gloss. du*

Qu'ainsi étayée, la nouvelle hypothèse paraisse trop faible encore pour forcer vraiment la conviction, je le reconnais volontiers. Telle qu'elle est, cependant, elle me paraît si conforme à la phonétique wallonne qu'elle l'emporte à mes yeux sur les solutions germaniques et autres présentées jusqu'ici, qui, tout en étant également de pures hypothèses au point de vue du sens, ont en commun le grave défaut de ne pas cadrer, pour la forme, avec la phonétique de nos patois, ni avec la tradition graphique.

Louis REMACLE.

normand..., t. 2, 1862, p. 140 ; il me fait observer que le toponyme *Marendé*, à Valognes, pourrait résulter d'un transport ; il signale, d'autre part, qu'il existe un *ld. Marende*, en Normandie, dans la commune de Vasteville, canton de Beaumont ; il s'agit là, probablement, d'un représentant de *merenda*, mais il faudrait savoir comment il a pu devenir toponyme.



Glanures toponymiques et lexicologiques

A propos de *s'lonbran*

Jean Haust a expliqué ce vocable chestrolais désignant l'angélus du soir : contracté de « solo ombrant » (= soleil projetant de l'ombre), il répond au fr. « s. couchant » ⁽¹⁾. Aux trois mentions d'archives de 1624, 1676 et 1680 (Louveigné, Ouffet) reproduites ailleurs ⁽²⁾, ajoutons celle-ci : « Pier, nostre coeschevin, rapourt avoir laissiet sçavoir à Pier le mercenier qu'il eust à relieverer certain drap *devant soleil ombrant* » Hamoir 34, 15.10.1560.

L'expression antonymique est « soleil luisant » (= avant le coucher du s.) : « Là-mesme fut enseignét [= ordonné] de inthimer à la partie compdampnée d'avoir renfonché [= acquitté] nostre taxe *dains soleil luisant... ens soleil luisant...* fut par nous ordonné de laisser sçavoir âz susdites personaiges qu'ilz ayent à renfoncher et payer la dite amende et les despens de justice sus touchiet [= ci-dessus mentionnés] *dans soleil luisant* » La Rimièrre 10, 23.7.1592 ; 25.6.1593 et 23.12.1593.

Dans les désignations toponymiques, « vers s. ombrant » (= en direction de l'ouest) s'oppose à « vers s. levant » (= vers l'est), le sud s'exprimant par « vers (s. à) none ».

⁽¹⁾ BDW, 7, p. 96-97 et *Étym.*, pp. 83 et 217. — Comp. l'ard. (Waimès) *à solè moussant* (= au s. se cachant) : ALW, 3, p. 32 et 33, et « quelque peu avant le soleal ombré » Filot 43, 14.12.1621.

⁽²⁾ BTB, 29, p. 93-94.

Quant à l'expression « vers soleil vimbrant », que Haust interprète par « s. vibrant » c. à d. au midi ⁽¹⁾, elle désignerait plutôt le nord, comme il ressort de deux textes de Beyne-Heusay, l'un de 1606, l'autre de 1622 ⁽²⁾. On s'est demandé si « vimbrant » n'était pas une lecture erronée de « umbrant ». Il n'en est rien. Aux attestations relevées jusqu'ici ⁽³⁾, on joindra les suivantes : « un demy bonnier de preit joindant vers Liege à lieu dit â roveroit, vers sollel levant âs représentans Johan de Hodier et *vers solel vinbrant* aux croissiers de Liege » 1537 Embourg 3, 342 ; « Item ung journal dit cornouz journalz, gissant en longe piece et jondant à jadis Johan Botton, et jont à vielz Botton *vers soleil vimbrant* » 1547 ib. 2, 179 v^o ; « Item encor ung journalz et demy et diex sept petite verges et demée, joindant vers Emboure auz signeur du dit Emboure, d'amont â boix dudit signeur, *vers soleil vinbrant* à Wauthelet Botton, vers soleil levant au dit Anthoenne d'Emboure meismes et vers Colonster auz croissiers » 1553 ib. 10, 120 ; « Item en hatleux doit avoir l'autre moitie part du dit journal, partant contre le dit Toussaint et joindant *vers soleil vinbrant* au dit Urbain et d'aval alle dite voie Remacle » 1554 ib. 10, 137 ; « court, maison, jardin et assieze gissant â Saweheid, joindant la totalité vers soleil levant à la voie tendante d'Embour à la riviere d'Ourte, vers soleil à none â Werixhas, *vers soleil vinbrant* à Drian et de quatre coste à unne voye tendante à l'Eauue » 1582 ib. 9, 104 v^o.

⁽¹⁾ BDW, 7, p. 96 en note.

⁽²⁾ BTD, 30, p. 274.

⁽³⁾ AHL, 5, p. 822 en note ; BTD, 31, p. 203-4. Nous relevons encore 7 fois l'expression dans la *Topon. de Gomzé-Andoumont* par J. Lejeune, inédite ; là non plus les contextes ne permettent de décider entre l'ouest et le nord, le midi et l'est étant exclus.

Liégeois *hale* et « grasse herde »

Le *Vocabulaire-Questionnaire* du BDW a cet article : « *ale* (rouchi DELMOTTE ; HÉCART, v^o halle), s. f., vache qui ne donne plus ni veau ni lait et qu'on engraisse pour la tuer ; n'est plus guère usité, à Papignies, que dans l'expression viande d'*ale* » (1). A Lessines, la (h)alle est une vache sèche, une vache à l'engraissage (2).

Renseignements pris à l'abattoir de Beaufays, le mot *hale* au sens péjoratif donné par le *Vocabulaire-Questionnaire* est courant dans le langage des bouchers liégeois, bien que n'en fassent mention ni le *Vocabulaire des agriculteurs* de Body, ni le *Voc. de la boucherie* de Semertier, ni l'article *vache* du DFL. M^r Iv. Delatte, dans son ouvrage sur *Les classes rurales dans la Principauté de Liège au XVIII^e siècle* (3) (p. 125), parle des « halle ou vaches montres (4) à engraisser pour la consommation de famille » et il produit (p. 126) cette mention de la Cour de Falisolles : « prairie... qui s'appelle la franche pâture pour chacun y mettre engraisser une beste à cornes que l'on dit halle, pour la consommation. » D'autre part, on lit dans le *Cartulaire de Fosse* (5), s. anno 1447, p. 108 : « se aulcun de la dicte franchise avoit vache ou hallerie [var. *hallery* ; dérivé de *halle*, suffixe *-erie*] clochante ou bleschie, qui ne polsist aller alle herde commune, on le poldroit mettre en la craisse jusques à tant que raller polroit à la dicte herde ».

Le rapprochement de ces textes donne la clé de l'énigmatique « grasse herde », qui se présente souvent, dans les

(1) BDW, 9, p. 49.

(2) BTD, 20, p. 296.

(3) Liège, 1945 (Fasc. C de la *Bibliothèque de la Fac. de philosophie et lettres de l'Univ. de Liège*).

(4) Lire *monses*, terme wallon signifiant stériles, bréhaignes.

(5) J. Borgnet, *Cart. de la commune de Fosse* ; Namur, 1867.

documents relatifs au herdage, comme synonyme de « herde séparée, herde à part, petite herde » : « ung nommé Bernard de Blendeff tient *crasse herde* de bestes à laine » Louveigné 62, 7.6.1584 ; « plainte faicte à l'officier contre Piere Jean le corbusier et Noël son fils, touchant de *faire graisse herde* et séparée aux aultres » ib. 55, 27.9.1631 ; « cieux qui font *grasse herde* de bestes à laine » ib. 56, 4.4.1644 ; « il se seroit de tant présumé que de *faire graisse hierde et séparée* » ib. 88, 8.5.1660 ; « l'adiourné a esté sy abusé que... il a pasturé avec sa bergerie faisant *graisse hierde* » ib., 14.5.1660. — Faire « grasse herde » c'est d'abord faire paître une bête à cornes en dehors du troupeau commun, pour l'engraisser en vue de l'abattage ; puis, par extension, l'expression s'entend de toute mise en pâture frauduleuse, contrevenant à l'obligation de « herder » avec les autres.

Liégeois *tchirou*

C'est le nom de la bergeronnette grise ⁽¹⁾.

On sait que, lors des troubles du XVII^e siècle, la faction populaire des *Grignoux* (= grincheux) affubla les partisans du prince-évêque, Ferdinand de Bavière, du sobriquet *Chiroux*. Parce que, dit-on, la garde épiscopale portait l'habit noir et les culottes blanches.

Il est curieux de voir le terme employé comme injure, dès 1638, dans deux localités ardennaises, au sens de traître, perfide, félon ⁽²⁾ : « dissant que Michil Modave luy payeroit, l'appellant cent fois et aultres et le s^r de Wille, cherou » Hamoir 117, 6.10.1638 ; « Mon(t) Dieu ! Ce sont

⁽¹⁾ ÉL. LEGROS, dans BIAL, 67, p. 319.

⁽²⁾ G. (I, 159) enregistre le namurois « *Chirout*, fém. *chiroute*, avare à l'excès, grigou ». La passion étant créatrice de déviations sémantiques, on n'exigera pas une définition exacte des termes d'injures.

traistres et chyroux, qui ne viennent avec nous... sy vous ne vennés nous assister, vous estes des chyroux » Chevron 25, 19.6.1641.

Liégeois archaïque *linwî*

Forir, pensons-nous, est seul à signaler ce terme, qu'il définit : « languier, langue de cochon fumée ». Son article est repris par Semertier dans son *Vocabulaire de la boucherie* (BSW, 35, p. 61). Nous avons relevé le mot dans les registres scabinaux de Chevron, sous forme féminine, au sens de langue : les témoins diront « s'ils n'ont ouy dire que la dite dam(ois)elle estoit une meschante *lenwyre* et, pour preuves plus amples, s'ils n'ont entendu : Je dy que vous avez une meschante langue... une meschante languire » Chevron 22, fin du XVI^e s.

Latin *labyrinthus* en wallon

On écartera le *lâbirinte* de Forir (II, 207) forgé, comme tant d'autres, par l'intempérant lexicographe. Le DL enregistre *lâburin*, *lamburin* ; *èsse è ~*, être dans de vilains draps, dans une situation inextricable. Emprunté du français, *lâburin* revêt des formes variées : s. v^o *pétrin*, le DFL donne *lâborin* (Xhoris), *lâbri* (Sart), *labré* (La Gleize) ; on ajoutera *labré* (Faymonville), *lâbré* (Esneux).

En toponymie, on trouve « au laburin » à Baudour ⁽¹⁾ ; le « labyrinthe » est un sentier en colimaçon à Monceau-sur-Sambre ⁽²⁾ ; entre Ayeneux et Soumagne, un acte de délimitation de 1769 prévoit la plantation d'une huitième borne « du côté de Labyrinthe au bout de la dite haye au

⁽¹⁾ J. HAUST, *Enquête dialectale sur la Top. wallonne*, p. 113.

⁽²⁾ BSW, 55, p. 313.

bois de Wégimont » ⁽¹⁾. Citons encore « une labirinte ou boccage » 1768, dans les registres scabinaux de Tilleur ⁽²⁾ : lieu-dit ou nom commun ?

Nous y joindrons (è) *lèrbèrin*, désignant, aux confins de Fraiture-en-Condroz, Seny et Ellemelle, un bois qui se prévaut d'une modeste notoriété littéraire : l'écrivain liégeois Joseph Dumoulin y situe les principales scènes de son roman populaire *Le Dzi* ⁽³⁾. Formes anciennes : « l'albernich [lire : alberinth] du seigneur de Fraiture » 1593 Poncelet, *Inventaire des chartes de la collégiale Sainte-Croix*, II, p. 190 ; « proche l'Alberingh » Seny 13, 7.7.1618 et 8.5.1621 ; « au tige de verberin » 1673 Val-Saint-Lambert, rég. 43, 124 v^o ; « une terre au tige de lairberin... une terre à l'airberin » 1687 Bernardfagne, Stock III, 242 et 249 ; « une piece de terre en lieu nomé sur le thier de Nandren, joindant vers Meuse au tiege de lalberinthe » 1693 Ouffet 13, 65 ; « proche du labirinte » 1712 ib. 14, 101. Sans lien de famille senti par l'instinct populaire, le terme est exposé aux accidents de prononciation et d'écriture, comme en témoignent les graphies « albernich, alberingh, verberin » et la forme vivante *lèrbèrin*, où l'insertion de -r- à la fin de la première syllabe est aussi insolite que celle de -l- dans « albernich, alberingh ». Le sens est, comme en français : bois coupé de sentiers entrelacés, où l'on s'égare facilement. — La carte d'État-Major au 10.000^e porte « Herberin », qu'il conviendrait de rectifier en « Lerberin ».

⁽¹⁾ BSW, 53, p. 365.

⁽²⁾ G. PHILIPPET, *Rues et lieux-dits de Tilleur* ; Huy, 1955, p. 12 en note.

⁽³⁾ *Le Dzi* [= l'espiègle ; litt^t : l'orvet], publié en feuilleton dans l'hebdomadaire *La Gazette de Huy*, n^{os} 1 à 50, de fin décembre 1898 à fin février 1899.

Anc. liégeois **sorihote*

Les archives de Sprimont mentionnent, à quatre reprises, un lieu-dit mal localisé : « une piece d'héritage extante alle surhotte » 1669 Sprimont 15, 166 v° ; « une piece de trixhe gisante alle surhotte » 1674 ib. 17, 108 ; « trix dans la soxrilotte » ⁽¹⁾ 1787 Matricule du Limbourg, 1896 ; « une terre sartable à l'endroit nommé el sorihotte » 1787 ib., 2258. En l'absence de toute donnée de localisation, les *Toponymies de Dolembreux* (BSLW, 61, p. 67) et d'*Esneux* (ib., p. 267) rattachent successivement le lieu-dit aux territoires de ces deux communes. Or, c'est à Sprimont, au *fayî del hâze* ⁽²⁾ qu'il faut le situer, comme il ressort de cette mention relevée depuis dans le protocole du notaire Debra ⁽³⁾, sous la date du 6.5.1697 : « une p. de prairie extante et située en lieu dit alle sourihotte en fayi delle haesse ».

Ce toponyme atteste une fois de plus l'ancien *sorihote* (souriceau, afr. souricette), diminutif de *sori*, *sorich* (Waremmé). Il se rencontre en fonction de sobriquet à Huy, au début du XIV^e siècle : « Henri le soris [ou] le sorisot... Jean le sorisot... commemoratio Henrici le soriho... Marie le sorizette ⁽⁴⁾ ».

La vôte dès trinte tchivâs

A propos d'un passage de Jean de Stavelot (p. 321) « por son cheval à trenchier », qu'il traduit par « de crainte de crever son cheval », J. Haust demande : « Connaît-on

⁽¹⁾ *La Matricule du* (Duché de) *Limbourg*, rédigée à la chancellerie brabançonne, défigure souvent les noms de lieux.

⁽²⁾ *Toponymie de Sprimont*, p. 98, s. v. *fayî* 2.

⁽³⁾ Au dépôt des archives de l'État à Liège.

⁽⁴⁾ Maur. YANS, *Les échevins de Huy* ; Liège, 1952, p. 396-97.

ailleurs l'expression *trencher* [= crever] son cheval? » ⁽¹⁾

Oui ; elle se cache dans le nom de lieu qu'on vient de transcrire : il désigne, à la limite des communes d'Esneux et de Rotheux-Rimière, un vieux chemin partant du *fond d'martin* (Esneux) et grimpant à travers bois vers Bansgnée, hameau de Rotheux.

En grande partie désaffecté, il est mentionné comme suit dans les archives d'Esneux :

« ung jurnar d'éritages, bois et haies, extant en fon de marten en lieu dit à trencheval, joindant vers Ardenne au dit trencheval » 1585 OEsneux 10, 13 v^o ; « la voye tendant des fossés à trench cheval » 1639 ib. 25, 145 ; « une altre voye d'ahesse appelée trench cheval qui se vient rendre à la susditte voye des moulniers » 1644 Cerqueménage ⁽²⁾ ; « au lieudit trench cheval 1673 OEsneux 34, 77 v^o ; « au chemin de trench cheval » 1698 Rap. Chât. ⁽²⁾, 225 ; « au chemin de trengt cheval » 1716 ib., 115 ; « à la voye de trente cheval » 1728 OEsneux 43, 80 v^o ; « terre gisante au dit Bansgnée terre d'Eseneux, en lieu dit trente cheval, joindant de levant à la voye de trente cheval » 1728 ib., 91 v^o ; « à la voye de trente cheval » 1729 ib., 127 v^o ; « à la voie de trengt cheval » 1741 Rap. Chât., 147 v^o ; « à la voye de trenchcheval » 1741 ib., 163 v^o ; « à trente cheval... en lieu dit à la voye de trente chevaux... au trente chevaux » 1770 Tab. IV ⁽²⁾, 429, 660 et 673.

De *trintche tchivâ* à *trinte tchivâs* la distance est courte. A s'en tenir aux données du tableau, c'est à partir de 1716 que s'opère le glissement : l'expression « *trencher un cheval* » a dû être courante, puisque les paysans esneutois ont attendu cette date tardive pour s'apercevoir qu'ils ne la comprenaient plus ; elle reparaît d'ailleurs encore en 1741.

⁽¹⁾ AHL, 3, p. 425-26 et 541-32.

⁽²⁾ Pour l'indication plus explicite des sources, voir BSW, 61, p. 86-7.

Elle est du type « xhorceval, xhorscheval, hoischeval » XVIII^e s. Grâce-Berleur ⁽¹⁾ ; « xhoischeval » 1612 (Villers-l'Évêque) = écorche-cheval — *hwèce-vê* (Grandménil) = écorche-veau — *raf'hê* (Olne) altéré de *rahe-vê* = râcle-veau — *fwèce-vatche* (Holloigne-aux-Pierres) altéré de *hwèce-vatche* (= écorche vache) ⁽²⁾ — *hire-vatche* (Charneux-lez-Herve) = déchire-vache — *poil-vache* (Villers-Saint-Siméon, Houx-lez-Dinant, Rance) = pèle-vache. Elle caractérise un endroit exposé à des vents pernicieux. On lit sans le *Poème Moral* (v. 3641-42) : « Quand il sunt angossies de froidure asprement, / Tourmenteis de grésil, de noif, de *tranchant vent* » et dans *Berthe aux grands pieds* XL (apud Littré) : « Car moult doutoit la *bise*, qui est *tranchante* et fiere ». A Vottem, nous avons noté : *ine bihe à côper on dj'vâ è deûs*.

Li vért èt l'sètch et autres expressions polaires

On lit dans *Le livre de justice de Bastogne* ⁽³⁾, n° 23, à la date du 11.6.1481 : « ... tout et quant qu'il avoit on [lire : ou?] ban et finaige du dit lieu *en vers*, *seche*, champs, prez, boiss, maisons, burons, chesars, en toute maniere que l'on pourra nomme[r]... » Ainsi présentés, les mots soulignés sont proprement incompréhensibles : on ne voit pas ce que signifieraient *vers*, *seche*, en tête d'une série qui continue par *champs*, *prez*... Aussi, J. Feller, dans un commentaire de l'ardennais *tchèzâ* ⁽⁴⁾ rectifie : « en *ven*, *seche*, champ pré... » ; *vèn* [= fagne] figure ainsi dans une série normale ; quant à *sèche*?...

⁽¹⁾ M. PONTIR et M. YANS, *La seigneurie laïque de G.-B.* ; Liège, 1958 [Extrait du BIAL, 72, pp. 5-265], p. 30, 31, 34.

⁽²⁾ BSW, 53, p. 392.

⁽³⁾ Arlon, 1897. Publié par J. Vannérus.

⁽⁴⁾ *Toponymie de Jalhay*, p. 118.

Or, au n° 611 du même *Livre de justice*, à la date du 16.2.1490, on trouve : « ... sur tous leurs héritages, à savoir *vers et chesse*, à savoir desseur la fontainne de Mageroi [suit l'énumération des bien-fonds d'un certain Masse et de sa femme Getrus] ». Le sens est évidemment le même dans les deux passages et, malgré la graphie intervertie « chesse » (= w. *setch*), on reconnaîtra aisément la formule wallonne *li vért èt l' setch* au sens figuré de « la totalité » : on dit couramment à Esneux *bate li v. èt l's. po...* (= faire tout pour...) ⁽¹⁾. De part et d'autre, dans les textes de Bastogne, l'expression renforce — redondance habituelle en style de pratique — les mots « tout et quant... tous leurs héritages... en toute manière que l'on pourra nommer » ; on la traduira : « rien n'étant réservé ».

Le vert et le sec est un cas particulier de cette figure de pensée et de style à laquelle certains grammairiens ont donné le nom d'*expression polaire* : l'idée de *totalité* — de *rien* avec la négation — est rendue, si l'on peut dire, par le rapprochement des deux extrémités, des deux *pôles* du concept envisagé : justement, le fr. aller d'un pôle à l'autre ne signifie-t-il pas parcourir *toute* la terre ? De façon analogue on dit : de fond en comble, de pied en cap, à tort et à droit, par laide ou par belle, le chaud et le froid... *li couért èt l'long, ni bondjou ni dièwâde, ni cou ni tièsse, ni creû ni pèye, ni djus ni sus, long èt lādje, i li fāt l'setch èt lès peûres ou li farène èt l'laton, nut' èt djoû, si sègnî d'pîd èt d'main, ni ponte ni make, diveûr às tihons às walons...*

Les exemples sont nombreux dans les textes d'archives : « liqueil ne poioient, ale dicte cause, *perdre ne wangnir* » 1326 *Cartulaire du Val-Benoit*, p. 383 (= lesquels étaient totalement désintéressés dans la cause ; cf. le lg. *piètes èt*

⁽¹⁾ « le même insinué at employé *le verd et le sec* pour empescher que les dits suppliants fussent admis à preuve » Tavier 58, 18.10. 1760. L'expression est d'ailleurs française.

wagnes) ; — « en tout ce que dit est, *premier et dièrain* » 1419 Records Stavelotains ⁽¹⁾ p. 368 (= d'un bout à l'autre) — « se argent en essoit, *en secret et en appert* » 1451 ib., p. 166 (= de qq. façon que ce soit) ; — « ayant esté en la maison du produisant *tard et tempre* » 1588, BTD, p. 187 (= en tout temps) ; — « le quel [Jehan de Hodister] constitua pour son lieutenant-maire au dit Feriere, Petit Jean de Froidcourt, son neveu, *fort et foible* comme luy-mesme » 1566 Records Stavelotains, p. 69 (= dans la totalité de ses droits) ; « le tout [= toute sa part] oussi *fort et foible* qu'il l'avoit » 1580 BTD, 29, p. 89 ; — « le dit Henri at calengé Gérald de corps et biens et d'honneur *depuis le syel jusques à la terre* » 1535, BTD, 31, p. 114 ; « Tantoest après, lèdit Jacque et Baulduy, manbor susdit, at [sic !] fait callengier Mathier et Cloes son père *d'honneur et d'aveur* [= de domaine et d'autre avoir], et ce *depuis la terre et jusque au cille* » La Rimière 12, 4. 10. 1626 ; cf. le fr. : remuer ciel et terre ; — « Où est-il, le chien et grand jeanfout de ton maris?... qu'il vienne : je l'attend icy à *pied et à cheval* » 1717 BTD, 29, p. 81 (= de toute manière).

Même abondance dans les textes littéraires, où le procédé permet aux rimeurs de cheviller à l'aise :

Dans l'*Alexis* : « Trestuit l'onourent, *li grand et li petit* » v. 184 ; « A lui en vindrent *li riche et li povre* » v. 302 ; « E Deus le set que tote sui dolente : / Ja mais n'ier liede [= joyeuse] *por ome ne por feme* » v. 454-5. — Dans *Aeneas* : « il n'i ot *grant ne petit* / ki nel loast dedenz atraire » v. 1134 ; « quant qu'ele [La Renommée] vait *et jus et sus*, / altresi tost fait ele acreire / *la false chose come la veire* » v. 1552-54. — Dans *Le voir palefroi* : « Ou tort [= tourne] à *joie* ou tort à *rage* » v. 236 ; « por son *mueble* [= bien

⁽¹⁾ *Les Records de coutumes du Pays de Stavelot*, Bruxelles, 1956 ; édités par † Ed. Poncelet, M. Yans et G. Hansotte.

meuble] et por son *avoir* [= bien-fonds] » v. 1240. — Chez Adenet le roi : « Que le clers sans en raie [= giele en rayonnant] et de lon et de lé » v. 419 de *Berthe aux grands pieds*, éd. Scheler ; « rien c'on peüst mengier n'i ot, *ne cru ne cuit* » *ib.*, v. 910. — Chez Marie de France : « n'i ot *estrangle ne privé* / à qui Lanval n'eust donné » Lanval, v. 215 ; « u els seit *bel*, u els seit *lait* [= que cela leur soit agréable ou non], / comunement i sunt alé » *ib.*, 387-8 ; « kar ki qu'en *plurt* ne ki qu'en *chant*, / le dreit estuet aler devant » *ib.*, 437-8 ; « Il n'ot el burc *petit ne grant*, *ne li veillard ne li enfant*, ki ne l'alassent esgarder » *ib.*, 587-9 ; « e *nuît et jur e tost e tart* / ele l'a tut à sun plaisir » Ionec, 227-8 ; « turt [= tourne] li à *pru ou à damage* » Guigemar, 474 ; « turt à *folie ou à saveir* [= quoi qu'il advienne] » Lanval 146 et Equitan 246 ; « unc *puis ne einz* n'i ot meillor » Le fraisne 254. Un passage caractéristique de Villon pour finir : « Je congnois que *povres et riches*, / *sages et folz*, *prestres et laïx*, / *nobles, vilains, larges et chiches*, / *petiz et grans et beaux et laiz* / ... Mort saisit sans exception » *Le grand testament*, v. 282 sv.

La figure tournant au procédé, il arrive que, les deux « pôles » de l'expression n'ayant plus rien de commun avec l'objet considéré, des obscurités en résultent : l'aventure du « vers seche » de Bastogne en est un beau cas. Un Liégeois comprend d'emblée des façons de dire come *li fou* èt *li d'vins* ⁽¹⁾, *al tchêdje* et *al vâde* (= de toute façon, DL s. v^o *vû*). Mais, à moins d'être houilleur, ne restera-t-il pas en arrêt devant *fé tchâr èt panâhe* signifiant : déhouiller sans précaution, en laissant les pierres se mêler au charbon ? ⁽²⁾ Nous avouons, quant à nous, avoir mis quelque

⁽¹⁾ *Si dji n' racôteve nin èt li fou et li d'vins, çou qu'èst scrit sèrèut bon à lère po fé on same èt m' rîmé, p'ô râviêdje, n'âreut ni rîme ni rame.* N. POULET, *Li foyan ètèré* ; BSLW, 3, p. 374.

⁽²⁾ J. HAUST, *La houillerie liégeoise*, p. 208, s. v^o *tchâr* 2.

temps à identifier le sens initial des expressions soulignées dans les textes que voici :

1. — Le chemin « doit estre ouvert(e) *à temps clos et à temps overt* et pour tout temps » 1528 Records Stavelotains, p. 297, 525 ; c'est-à-dire : aussi bien quand les champs sont clos et interdits aux troupeaux que lorsqu'ils sont ouverts à la vaine pâture, donc en tout temps.

2. — Le mayeur de Bousny, quand il exerce la magistrature judiciaire à la requête d'un administré, le fait une première fois gratuitement, mais « la seconde foy en doit avoir son droit : pour chascune fois ung patars de Brabant, *allant et revenant* » 1547 ib., p. 23, § 5. Entendez : toutes les fois qu'il siège.

3. Le doyen de Malmedy doit avoir la neuvième part de « tout aventures [= cas d'aubaine] petit et grand, à sçavoir qui poudroient escheoir, naistre, tomber dedans cour, *à usses cloesses et à usses ouvertes*, en nostre jugeables » 1459 ib., p. 216, l. 11 et 12 ; « le dit Close luy at abandonné ses biens *à huys clos et à huys ouvert* » 1533 BTD, 31, p. 150 ; « à faulte de payement dedens le dit jour, [le preneur] abandonne ses biens *à huysse cloux et ouverte* » 1549 Hamoir 32, plaid de Quasimodo. Le sens est : sans réserve aucune.

Gueldre, toponyme et nom de famille

I. Liège a une *Rue Degueldre*, et Gobert signale plusieurs rues du même nom dans le passé ⁽¹⁾ ; parmi les attestations qu'il en donne, retenons : « Maison Henri de Guelre ki siet devant Sain-Hubier » XIII^e s., « la ruelle Degueldre » 1551, « la rue de Gelle » 1591, « la rue Gueldre » 1595, « maison située en Gheldre » XVI^e s., « la rue de Guelle » 1685.

⁽¹⁾ *Liège à travers les âges*, III, p. 208.

Gobert écrit : « Évidemment, l'appellation de la rue de Gueldre est celle d'un habitant principal de l'endroit qui y vivait au XV^e s. » ; c'est faire bon marché et de la mention du XIII^e s., et de celle du XVI^e : « en Gheldre ».

On relève dans la région liégeoise : *à tiè d'guèl* à Russon, attesté dès 1362 (*Toponymie de la Hesbaye liégeoise*, n^{os} 377 et 1832) ; — « en vinaef de Gelre » à Odeur, mentionné de 1556 à 1762 (*ib.*, n^o 794) ; — *podri guèl* à Awans lez Bierset ; — *è guèl*, *è fond d'g.*, *à pont d'g.* à Beyne-Heusay, avec première mention en 1556 (AHL, 4, p. 846-7) ; — « en Gueldre » à Cerexhe-Heuseux (Nomenclature cadastrale manuscrite) ; — « Item en lieu dit la grande gueldre, 16 verges grandes et 19 petites, joindantes vers medy au chemin royal, vers occident à l'aisemence » 1661 Olne 172, 129 ; — « la vieille gueldre » à Terwagne (Nomenc. cadastrale). — Il y a une *guèl réye* à Feluy et une autre à Marche-lez-Esausinnes ; Alph. Bayot proposait d'y voir des dérivés du lat. *gallum* (le coq), anc. picard *gal* ⁽¹⁾. Cette hypothèse nous laisse sceptique.

II. Le nom de famille *Degueldre* est bien représenté dans l'anthroponymie belge. D'après un rapide coup de sonde dans les nomenclatures, il y a à Liège au moins dix familles de ce nom, cinq à Verviers. A Kemexhe, *li tièr di mon Guèl* est ainsi appelé du surnom d'un fermier actuel d'Odeur (*Top. de la Hesbaye liégeoise*, n^o 972^{bis}). Bruxelles, suivant l'*Annuaire des Téléphones* (1950), compte 8 Degueldre, 1 De Gueldre, 1 Deguelde, 2 Deguel, 1 Degeld, 1 De Geld, 1 Degelle. Pour l'arrondissement de Nivelles, on est mieux renseigné ⁽²⁾ : 28 Degueldre, 5 Deguelde, 1 Deguelle, 5 Degelle, 3 Gueldre ; sans compter 1 De Gelder, 2 Degelder, 1 Degeldre, qui peut-être sont flamands.

⁽¹⁾ BTD, 9, p. 83.

⁽²⁾ O. JODOGNE, *Répertoire des noms de famille*, t. 1 (arr. de Nivelles). Louvain, 1956.

Nos lectures d'archives liégeoises fournissent : à Sprimont : « Johan le duc de Gueldre de Comblain » 1579 Sprim. 3, 44, et 1586 ib. 4, 162 ; « Poncelet Geildre » 1613 ib. 8, 75 v^o ; — à Louveigné : « Isabea, vefve Dionis Guelle » Louv. 64, 14.5.1594 ; « Wilheame, fils Wilheame Gueldre » ib. 68, 26.9.1609 ; « Isabea Gueldre » 1631 ib. 9, 22 v^o ; — à Ocquier : « Franchoy de Geldre » Ocquier 41, 15.4.1602 ; — à Comblain-au-Pont : « Jehan de Gelle » 1513 Comblain 1, 42 ; « la vefve Guilheume le ducq de Gueldre [dans une ordonnance transmise par le greffe de Comblain] » Filot 44, 2.1.1643 ; « la terre Guillaume le duc de Gueldre... la vefve Guillaume le duc de Gueldre » 1645 Comblain 75, 106 et 107.

III. J. Herbillon s'est demandé si le lieu-dit d'Odeur ne révélait pas l'immigration de familles flamandes en ce village ; mieux informé, il a renoncé à cette vue (*Top. de la Hesbaye liégeoise*, nos 794 et 1931). Quant au nom de famille, Body le range parmi les noms tirés de peuples, de pays (1).

Un mot d'abord de ce « Guillaume le duc de Gueldre » qui apparaît, aux XVI^e et XVII^e s., dans les archives de Sprimont et de Comblain. Ne faut-il pas entendre : Guillaume occupant la maison enseignée *au duc de Gueldre* ? Mais nous ne trouvons trace d'une enseigne ainsi libellée ni chez Bormans (2), ni chez Gobert, ni dans nos propres dépouillements. On ponctuera donc « Guillaume le duc, de gueldre », le second surnom marquant l'origine ou la résidence. — Sous la date du 8.2.1620, nous rencontrons, dans les registres scabinaux de Seny (n^o 13) un « Jehan de gueldre de Terweigne » ; ici pas de doute : il s'agit d'un Jehan

(1) BSLW, 17, p. 44.

(2) *Recherches sur les rues de l'ancienne paroisse Saint-André à Liège*, dans BSLW, 9, p. 299 et sv.

habitant au quartier de Terwagne appelé *guelde* ; que ce Jehan s'identifie ou non à celui des archives de Sprimont, de Louveigné, d'Ocquier et de Comblain, n'ôte rien à la valeur de cette constatation. D'autre part, la *Toponymie de Beyne-Heusay* ⁽¹⁾, s. v^o *guèl*, cite un « Simon de guelde » et un « Leonard de guelde » : ici encore, il est clair que les deux personnages sont originaires du quartier de Beyne appelé *guelde*. Nous ne voyons nulle raison de chercher une autre explication au nom de famille Degueldre : ce n'est que secondairement, pour ainsi dire par ricochet, qu'on le mettra dans la catégorie des anthroponymes tirés de noms de pays.

IV. — Quant au toponyme *guèl*, c'est, à notre sens, le nom de la province de Gueldre, emprunté pour désigner des lieux de chez nous qui offrent quelque ressemblance avec cette région naturelle. J. Herbillon a signalé, en Belgique romane, une quinzaine de lieux dénommés *ardenne* ou *ardenelle* parce que leur topographie rappelle celle de l'Ardenne primitive ⁽²⁾. Il y a une *hesbaye* à la limite d'Ellemelle et Tavier-en-Condroz ; des *bourgogne* à Villers-le-Temple, Amay, Paifve, un *Petit Bourgogne* à Sclessin-Ougrée, une *Ferme de Bourgogne* à Anderlues ; des *fâmènes* en 17 endroits différents ⁽³⁾ ; des *flandre* (è *flande*) à Jupille et à Cerfontaine ; des *France* (è ou *èl france*) ⁽⁴⁾ à Liège ⁽⁵⁾, à Battice, Forêt-Trooz, Clermont-sur Meuse, Villers-le-Temple ; des *hollande* aux Awirs, à Bierset, Grand-Rechain,

⁽¹⁾ AHL, 5, p. 846-7.

⁽²⁾ DBR, 8, p. 50-53.

⁽³⁾ BTD, 30, p. 303. Ajouter un *pré d'fâmène* à Cerfontaine ; *ib.*, 21, p. 133.

⁽⁴⁾ On a suggéré (BTD, 11, p. 82) une explication par « poire de France », hypothèse qu'il faut abandonner.

⁽⁵⁾ « en lieu condit en France, paroisse Sainte-Marguerite » Liège à travers les âges, III, 89.

Herstappe, Heure-le-Tiexhe, Juprelle, Odeur, Paifve, Villers-l'Évêque, Villers-saint-Siméon, Flawinne, Rance, Ghoy ; il y a quatre *hongrie* à Liège et aux alentours, une à Aywaille ⁽¹⁾, une autre à Ittre, une autre à Ronquière. Nos *guël* s'insèrent naturellement dans cette liste ; nous leur assignerions le sens métaphorique de : bon pâturage.

Liégeois archaïque *hèyance*, héritage ;
syn. « retombance »

Correspondant du fr. échéance, *hèyance* dérive du verbe *« xheoir », issu du lat. *ex-cadēre* et attesté seulement par d'autres formes que l'infinitif ⁽²⁾. Dans le composé « rexheoir » le préfixe renforce l'idée de transmission, comme dans le fr. remettre (une lettre à son destinataire), comme dans repasser et refiler de la langue familière. Quelques textes :

« Item encour relevat [= fit relief de] troix journal d'héritage ⁽³⁾ — bois, haies et terres — qui est la *xhéance* du père du dit Johan Borlon » 1563 Esneux 57, 87 ; « bien et succession héritable à luy *rexheü* et succédé par le décès et obit de Anne le gouverneur, sa belle sœur... toutes actions, clains, droitz à luy *parvenu* et *rexheü* ou qui luy pouroit *parvenir* et *rexheoir* de sa ditte belle sœur... tous et quelconques ses biens héritables gisantes et scitués â lieu et finaige de Provedroux, à elle *parvenu* et *xheü* par le décès de ses feux père et mère » 1598 Lierneux 5, f^{lis} 75 v^o, 76 et 101 ; Jean Remacle, qui a six enfants, procède à une « mortification » ⁽⁴⁾ en faveur de sa fille Catherine : « Joan

⁽¹⁾ « au lieu dict hongrie lez Aywaille » Aywaille 14, 15.7.1696.

⁽²⁾ Voir BTD, 29, pp. 72-73, n^o 305.

⁽³⁾ biens-fonds ; cf. BTD, 9, p. 208-9.

⁽⁴⁾ Acte juridique par lequel qqun effectue, par anticipation, la

Remacle de la fallize le vieu nous at déclairé, dict et confessé qu'il estoit à cest résolu et délibéré que de *mettre* Catharine, sa fille, à *part et mont* ⁽¹⁾ et à *plaine xhéance* de telles héritablitez qu'il a sous ceste corection [= juridiction]... et ce por une sixieme parte de tous ses biens ; ce qu'il fait à raison de sa promotion de religion affin [que] icelle s'en puisse servir la parte où besoing luy serat ou que mieux luy plaira » 1603 Lierneux 5, 263.

On trouve plus rarement *retomber* et « retombance », qui, quant au sens et à leur formation, répondent exactement à « *rexheoir* » et « *(re)xheance* » : « la dousseme part d'une *retommance* quy luy estoit escheü de par sa main plevie [= sa femme], des héritaiges qui furent Gelette, la femme Henry Hennez, movant en fieff de Charneux » 1547 Esneux 57, 41 ; « la *retombance et xhéance* de feu Anthonne, son beau-frère » 1569 ib., 97 ; « lesquelz [4 ½ setiers d'épeautre de rente héritable] ly sont *escheüs et retombés* de par la mort et trespas de son dit feu frère Engelbert » fin du XVI^e s. ib. 58, 65 ; « un demy bonnier de terre vennant et procédant de la *retombance* feu sire Urban d'Ongné... toute telz droict, clain et action luy *exheü* et *rethombes* par l'obit et trespas de feux Orban le oste [= l'hôte] de Plaie, son beau-frère » 1580 Sprimont 3^{bis}, 88 v^o et 89 ; « ung muyd de rente spelte heritauble pris hors de la *rethombance et succession* que luy sieroit ci-devant *rethombée* par l'obit et trespas de feux vénérable messire Lambert de Floirsey, en son temps curé de Dieupart » 1600 ib. 6, 75 ; « la *rethombance*, succession et division luy *rethombée* en parte » 1610 ib. 7, 63.

La *Toponymie de Dolembreux* (BSLW, 61, p. 62-63) enre-

transmission de ses biens à ses héritiers, consentant par là à sa mort civile.

(1) « Mettre les héritiers à parts et à monts » = faire les parts, les lots d'un héritage ; cf. BTD, 29, p. 89.

gistre ce lieu-dit « bois dit la retombance » 1615, « alle retoumance » 1687. On remplacera l'explication donnée, « déclivité, lieu où le terrain retombe », par « bien-fonds obtenu par succession ».

Le cas n'est pas fréquent, d'un terme de pratique entrant dans la composition d'un nom de lieu. En voici d'autres exemples :

1. « sa part del *clamation* dessoubz Martinrieux » 1614 Sprimont 8, 137 v^o ; « prairie extante à Martinrive appelée communément la *clamation*, devant la maison Pierre de Selle, ioinçant vers midy à la rivier [d'Amblève] » 1675 Louveigné 14, 128 v^o ; « prairie ditte la *clamation* Jean Remy [à Florzé] » 1749 Sprimont 39, 50 v^o. La mise à « *clamation* » s'entend d'une aliénation par enchères — vente ou location — d'un bien communal ; l'encan doit être précédé d'une notification publique ou proclamation⁽¹⁾. L'an 1597, pour subvenir à la rançon du greffier Martin de Playe détenu à Bréda, les surcéants de Sougné, Florzé et Sur-la-Heid sont autorisés, par le Souverain Conseil de Brabant, à mettre certaines parties de leurs aisances « à *clamation* et stuyte locale » pour une durée de 99 ans (Sprimont 5, f^{is} 173 à 197 v^o).

2. La *Toponymie d'Esneux* (BSLW, 61, p. 169 s. v^o *forîre*) signale une « forrier Cansilhon » 1559, « f. kasillon » 1633. Elle relève d'autre part des « preits cations, casillon, cassion, cation » attestés de 1559 à 1720 et situés à un tout autre endroit que la dite *forîre*. A première vue, on pense à un nom de propriétaire. Mais nous n'avons jamais rencontré, dans les archives d'Esneux ni ailleurs, un anthroponyme qui ressemblât à ce « cansilhon », qu'il faut lire « causilhon » et mieux « caution ». A notre avis, il s'agit de biens ayant été engagés en garantie.

(1) Cf. « rendage proclamatoire », vente par enchères.

3. Il y a, dans le matériel toponymique de Jalhay, neuf (è l')*aqwi*. ⁽¹⁾ Le sens est « bien-fond obtenu par acquisition » ; c'est en quelque sorte l'antonyme du « retombance » de Dolembreux.

Edg. RENARD.

⁽¹⁾ J. FELLER, *Top. de la commune de Jalhay*, p. 437 ; ÉL. LEGROS dans DBR, 2, p. 23.

Évolution des finales -URU, -URA, -UNU, -UNA dans le wallon de l'Est

Il est bien établi que, dans la partie Est de la Wallonie, contrairement à ce qui se passe dans le reste de la région, la palatalisation de **u** long latin, tonique, ne s'est pas réalisée, c'est-à-dire que le latin FESTUCU, qui devient *fëtü* ⁽¹⁾ en français, *fistü*, *fëstü* en namurois et dans le wallon de l'Ouest, *fëtü* en picard, passe à *fistu*, avec **u** tonique, dans le wallon de l'Est ⁽²⁾. Autres exemples : NUDU devient *nü* en fr., mais *nu* dans le wall. de l'Est ; PERDUTU devient *pèrdü* en fr., mais *pyèrdu* dans le wall. de l'Est ⁽³⁾.

Dans le wall. de l'Est cependant, cet **u** long latin, tonique, s'est altéré dans certains cas. Mais l'altération ne résulte nullement d'un phénomène spontané qu'on pourrait rattacher à ce grand phénomène de palatalisation auquel nous venons de faire allusion et qui s'est étendu sur d'assez vastes territoires ⁽⁴⁾. Elle résulte, au contraire, d'un phénomène conditionné par la consonne qui suit la voyelle.

⁽¹⁾ Notre notation phonétique est facile à comprendre ; voir L. WARNANT, *Études phonétiques sur le parler wallon d'Oreye*, Liège, Michiels, 1953, pp. 10 et 11 ; idem, *La constitution phonique du mot wallon*, Paris, « Les Belles Lettres », 1956, pp. 8 et 40-108.

⁽²⁾ *Atlas linguistique de la Wallonie*, Liège, Vaillant-Carmanne, t. I, 1953, carte 41, pp. 154 et 155.

⁽³⁾ *ALW*, t. I, carte 71, pp. 214 et 215.

⁽⁴⁾ Voir MEYER-LÜBKE, *Grammaire des langues romanes*, Paris, Welter, 1890, t. I, p. 71.

Pour la date du phénomène, P. FOUCHÉ, *Phonétique historique du français*, Paris, Klincksieck, 1958, p. 207, écrit : « Il semble permis de la dater la palatalisation de la seconde moitié du

Voici quelques cas de cette altération relevés dans le parler d'Oreye [W 13], de Liège [L 1], et de la Gleize [Ve 39].

PURU, -A DURU, -A UNA LUNA PLUMA

Oreye	pèr	dòer	èn	lèn	plòm
Liège	pé:r	dé:r	èn	lèn	plòm
La Gleize	pür	dò:r	òn	lün	plum

La finale -uru, -ura

Le **r** latin était semblable à celui que connaissent encore aujourd'hui beaucoup de parlers wallons et que tous les parlers wallons, comme d'ailleurs le français, ont dû connaître autrefois. C'était un **r** apical, articulé avec la pointe de la langue à l'avant et en haut de la cavité buccale (fig. 1).

Nous avons parlé d'un changement conditionné de la voyelle **u** sous l'influence de la consonne qui suit, cette influence se manifestant à l'occasion de la coarticulation, mais avant de nous arrêter au cas particulier de **u**, nous voudrions faire observer quelle influence cet **r** apical exerce sur les voyelles en général.

Regardons la fig. 2. Nous y avons représenté le trapèze vocalique et nous y avons indiqué, par un trait gras, la position de la langue pour l'articulation du **r** apical ; nous

VIII^e siècle ou du IX^e pour l'Ile-de-France et les régions immédiatement avoisinantes. En picard, en wallon occidental, en normand, en champenois et en lorrain occidental, elle aurait suivi de plus ou moins près le francien... Mais en lorrain oriental et en bourguignon, la palatalisation de **u** ne se laisse déceler que vers le XIII^e ou le XV^e siècle». Notons que W. VON WARTBURG ferait, lui, remonter la palatalisation au-delà du VI^e siècle (*Les parlers de Wallonie dans l'ensemble des parlers romans*, in *La Wallonie et l'esprit de notre temps. Actes du deuxième Congrès culturel wallon*, Liège, Centre culturel wallon, 1957, p. 110).

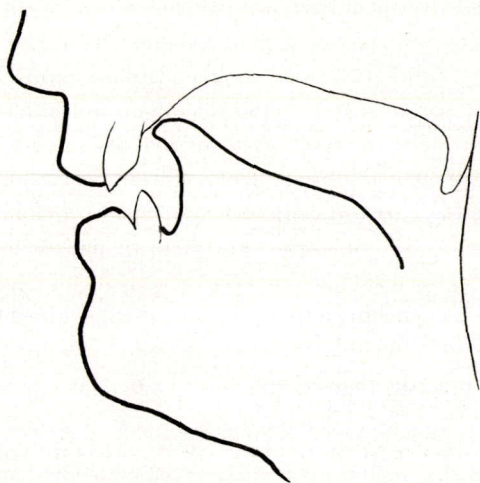


Fig. 1. — Articulation du **r** apical

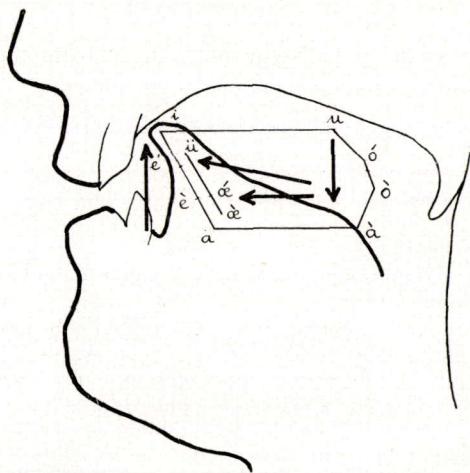


Fig. 2. — Influence d'un **r** apical sur les voyelles contiguës

y avons aussi indiqué par une flèche le sens dans lequel la voyelle influencée par le **r** peut évoluer. Il apparaît clairement — et nous ne pensons pas devoir nous expliquer longuement sur ce sujet — que la consonne tend à ouvrir les voyelles d'arrière (**u**, **ó**, **ò**) et à fermer les voyelles d'avant (**a**, **è**, **é**, et **œ**, **œ**). Il apparaît clairement aussi que, l'articulation de cette consonne apicale se faisant à l'avant de la cavité buccale, la consonne tend à faire passer les voyelles de la série d'arrière vers la série d'avant.

Examinons maintenant notre premier mot, DURU. Il est évident que le **u** tonique va être sollicité, lors de la coarticulation, de passer à **ó**, puis à **ò**. C'est le stade que nous relevons à La Gleize, *dò:r* ⁽¹⁾.

Si la tendance à faire avancer la voyelle arrive à se réaliser, nous allons arriver à *dèr*. C'est le stade que nous relevons à Oreye.

Nous avons maintenant une voyelle d'avant, **œ**, et l'influence que peut continuer d'exercer la consonne sur la voyelle pousse celle-ci vers la fermeture : *dèr* peut passer à *dé:r*. C'est le stade que nous relevons à Liège ⁽²⁾.

Si maintenant nous examinons notre deuxième mot, PURU, nous voyons que, comme DURU aboutit à *dèr* à Oreye et à *dé:r* à Liège, il aboutit lui à *pèr* à Oreye et à

(1) Nous négligeons la longueur de la voyelle qui ne doit pas influencer le timbre vocalique.

(2) Dans ce cas de *-èr*, *-é:r*, le timbre ouvert ou fermé de la voyelle n'est pas nécessairement indépendant de la longueur. Le système vocalique d'Oreye connaît les séquences *-èr* et *-é:r*, mais celui du liégeois ne connaît que la séquence *-é:r*, le processus que nous indiquons n'est donc pas certain. A Liège, on peut très bien avoir connu une évolution (voir ci-après) qui irait de *dó:r* à *dé:r* ou de *dòr* directement à *dé:r*. La concordance d'évolution de **ū** latin à Liège et à Oreye, lorsque la voyelle n'est pas suivie de **r** et qu'elle a la même longueur dans les deux points, nous ferait croire que, dans le cas de *pèr*, *pé:r*, la différence de timbre pourrait dépendre de la différence de longueur vocalique.

pé:r à Liège, mais nous remarquons qu'à la Gleize il aboutit à *pür* (DURU aboutissant à *dò:r*), c'est-à-dire que le mouvement de fermeture qui a fait passer *pèr* à *pé:r* a pu se continuer pour faire apparaître la voyelle la plus fermée, *ü*, naturellement dans la série des arrondies. On notera, en effet, que la voyelle latine était une arrondie et que l'arrondissement a persisté à travers toute l'évolution (*u* → *ó* → *ò* → *œ* → *é* → *ü*). Mais il est évident qu'en certains points un « désarrondissement », une délabialisation, peut se produire pour les voyelles d'avant et qu'on peut trouver des formes en *è*, par exemple.

Ce que nous tenons à faire remarquer, c'est que la forme française (*dü:r*, *pü:r*) n'influence pas l'évolution wallonne. Jusqu'à quel point, pour des formes comme *pèr*, *pür*, les dialectologues wallons ont-ils pensé à une influence du français? Il est hasardeux de le dire. A notre connaissance, L. REMACLE excepté, ils ne se sont jamais expliqués sur ce sujet. Mais nous croyons ne pas nous tromper en disant que plusieurs se seraient aisément tournés vers le français.

Il reste une question. Pour aboutir à *pür* (La Gleize), PURU a-t-il dû passer par des stades qu'on supposerait être **pór* ou **pó:r*, **pòr* ou **pò:r*, **pè:r* et *pé:r*? Il nous semble naturel de répondre que non, ainsi le *pür* de La Gleize peut bien venir, en ligne droite, d'un **pór* ou d'un **pòr*, ceci, à la suite d'une évolution qui se serait déroulée sous l'influence de la résultante de la force qui pousse à l'avancement des voyelles d'arrière et de celle qui pousse à la fermeture des voyelles d'avant. Mais, pour notre part, nous n'irions pas jusqu'à admettre un passage direct de *u* à *ü* ; la présence d'une forme *dò:r*, issue de DURU, exclut cette hypothèse ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ On ne peut certes pas affirmer que tous les mots du wallon de La Gleize issus de mots latins en -URU ont évolué exactement de même.

Notons encore que le résultat *-ür* dans *mür* et *pür* de La Gleize

La finale -una

Bornons-nous pour le moment à examiner la forme féminine -UNA. Avec la forme masculine -UNU, en effet, nous allons rencontrer le phénomène de nasalisation.

Quel est le point d'articulation du **n**? A peu de chose près le même que celui du **r**, dans ce sens qu'il se situe aussi en haut et à l'avant de la cavité buccale (fig. 3). Nous n'envisageons ici que le point d'articulation linguale. Il est évident que les deux consonnes diffèrent par le mode d'articulation et par l'entrée en jeu, pour le **n**, du résonateur nasal.

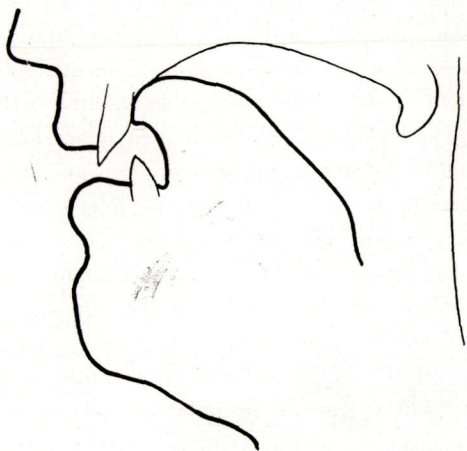


Fig. 3. — Articulation du **n**

Il n'est pas nécessaire, pensons-nous, de nous arrêter pour montrer comment LUNA peut passer à *lèn* et à *lün*,

ne nous paraît pas devoir être mis en relation avec la bilabiale qui précède. Nous allons, en effet, immédiatement ci-après, trouver des formes *lün* et *prün* où la cons. qui précède le *ü* n'est plus une bilabiale.

UNA à òn et à èn, et aussi PRUNA à prèn (Liège, Oreye) et à prün (La Gleize).

La finale -uma

Il s'agit d'étudier ici l'évolution de cette finale non pour elle-même, mais pour pouvoir en comparer le mécanisme avec celui de -UNA, -URU, -URA.

Le **m** est d'articulation bilabiale. La langue n'intervient donc pas dans sa formation. C'est pourquoi le **m** représente une consonne qui s'adapte, qui s'assimile, avec facilité et dans une grande mesure, à la voyelle ou aux voyelles qui l'environnent, voyelles qui sont toujours, elles, naturellement, d'articulation linguale. Cette prédisposition à l'assimilation n'existe guère pour les consonnes **r** ou **n**.

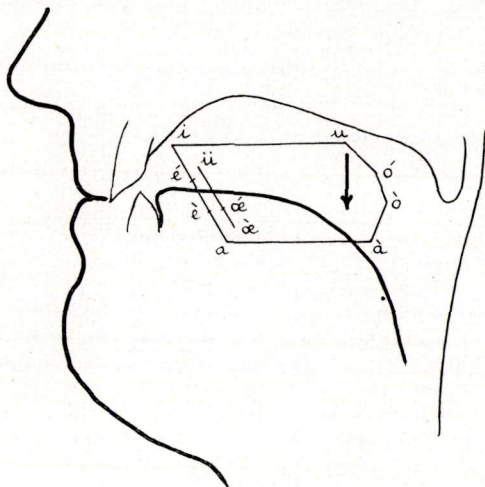


Fig. 4. — Articulation du **m** dans *ma*, *me* et son influence sur les voyelles contiguës

Dans le mot PLUMA, que nous allons examiner de plus près, le **m** est initial de la syllabe finale. Pendant l'articu-

lation bilabiale de la consonne, la langue se prépare déjà à l'articulation du **a** ⁽¹⁾. Elle se trouve donc relativement abaissée sur le plancher de la bouche. Cette position linguale pendant l'articulation du **m** peut très bien faire sentir ses effets sur l'articulation du **u** tonique. Et le point d'articulation de cette voyelle va être entraîné vers le bas (fig. 4). PLUMA arrivera ainsi à *plòm* (Liège, Oreye), en passant par *plóm* (Polleur [Ve 31], Jalhay [Ve 32], Sart-lez-Spa [Ve 34]) ⁽²⁾. Mais l'évolution n'a pas nécessairement lieu. Le **u** peut très bien ne pas s'altérer sous l'influence de la consonne, qui appartient d'ailleurs à une autre syllabe. Serait-ce le cas à La Gleize, où nous trouvons *plum* aujourd'hui? Nous ne pouvons l'affirmer. Il faut, en effet, se méfier car le **u** actuel pourrait, comme L. REMACLE nous le fait remarquer, résulter d'une évolution secondaire (**ô** → **u**). A côté de *plum*, on trouve à La Gleize *lum* « nomme », *bun* « bonne », *pum* « pomme », *sumyi* « sommeiller », qui ont connu une forme *lòm*, *bòn*, *pòm*, *sòm**yi*. Mais le **u** dans *plum* se retrouve dans une zone assez large du wall. de l'Est (voir la carte 74 du t. I de l'ALW) et l'évolution secon-

⁽¹⁾ Voir L. WARNANT, *La constitution phonique du mot wallon*, p. 82 (**m**) et aussi pp. 42 (**p**) et 53 (**b**).

⁽²⁾ ALW, t. 1, carte 74, pp. 221 et 222.

On pourrait sans doute se demander si l'évolution du **u** n'est pas postérieure à l'affaiblissement du **a** final en **e**, affaiblissement qu'É. BOURCIEZ (*Précis historique de phonétique française*, Paris, Klincksieck, 8^e éd., 1955, p. 15) situe à la fin du VIII^e ou au début du IX^e siècle dans tout le Nord de l'ancienne Gaule, ce qui, si on suit notre raisonnement, aurait pu produire une modification de l'articulation du **m**. Il est possible que l'évolution du **u** soit postérieure à l'affaiblissement du **a** final en **e**, mais il faut bien remarquer que le **e** qui est atteint à ce moment n'est pas la voyelle d'avant que nous connaissons aujourd'hui. C'est un **e** central, ouvert, qui se réalise par un soulèvement assez peu considérable de la langue vers le milieu du palais, vers le point où se joignent le palais dur et le palais mou. Une telle articulation vocalique n'aurait pas entraîné une articulation du **m** bien différente de celle que nous avons décrite pour *-ma*. Et c'est ceci, en l'occurrence, qui importe.

daire en **u** (*pum*, « pomme », etc.) a-t-elle eu lieu dans tous ces points? En certains endroits on peut avoir conservé l'**u** primitif.

N'importe-t-il pas, pour voir clairement le phénomène de l'évolution de -UNA, de noter la différence d'évolution entre LUNA et DURA (*lün, dūr, lèn, dèr*) d'une part et PLUMA (*plum, plòm*) d'autre part? Pour l'articulation du **r** ou du **n** la racine de la langue est en position basse, il s'ensuit que LUNA et DURA ont vu leur voyelle tonique s'ouvrir, la pointe de la langue est en position avancée et haute et il s'ensuit que ces mêmes mots ont vu leur voyelle tonique passer dans la série d'avant et même se fermer. Pour l'articulation du **m** la racine de la langue n'est que plus ou moins abaissée, et surtout la position est moins ferme que pour **r** ou **n**, il s'ensuit que PLUMA a pu conserver intact le timbre de sa voyelle tonique ou la voir simplement s'ouvrir ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ On trouve toutefois, dans le wallon de l'Est, *plèm* (Bergilers [W 10], Darion [W 36]) et, plus rarement, *plüm* (Stavelot [Ve 40]). Pour expliquer l'avancement du **ò** (dérivé de **u**) vers **œ**, nous n'invoquerons pas, comme pour -URU, -URA, -UNU, un effet de l'articulation linguale de la consonne suivante, articulation qui, pour le **m**, n'est ni ferme ni avancée, comme elle l'est pour le **r** ou le **n**. Ici, il nous paraît qu'on doit tenir compte, aussi en pensant à la coarticulation, de l'influence que la consonne précédente peut exercer sur la voyelle. Il s'agit d'un **l**. Le point d'articulation de cette consonne est très proche de celui du **r** et du **n**. Il n'est pas besoin d'expliquer comment le **l** peut tendre à faire avancer puis se fermer la voyelle d'arrière qui est en contact avec lui.

Dans le cas spécial du mot *plüm*, une influence du français pourrait avoir joué. Et nous nous exprimons encore mal. Si on consulte la carte 74 du t. I de l'ALW, on constate que, dans le wall. de l'Est, on trouve quelques *plüm* égarés dans la zone des *plum*. Il n'est pas du tout certain que l'on ait affaire ici à un passage direct de **u** à **ü**, bien au contraire. Nous venons de parler d'influence française; ne s'agit-il pas tout simplement du remplacement du mot wallon par un mot français, par le mot scolaire *plüm*? La question 960 du questionnaire de HAUST — questionnaire sur

La conclusion? C'est que l'évolution de *ū* tonique latin dans les finales -URU, -URA, -UNA du wall. de l'Est résulte de causes différentes de celles qui agissent pour l'évolution de *ū* tonique latin dans la finale -UMA. Il faut donc distinguer l'évolution du *ū* suivi d'une part de *r* ou de *n* (cas de PURU et de LUNA) et d'autre part de *m* (cas de PLUMA) ⁽¹⁾.

lequel repose l'ALW — est, en effet, « plume 1 d'oiseau, 2 pour écrire ». Le mot français de l'école a pu s'introduire dans la wallon. Signalerai-je qu'à Porcheresse [D 30] — c'est en dehors de notre domaine de l'Est — on relève *plüm* pour « plume d'oiseau » et *plòm* pour « plume à écrire ».

Si on peut invoquer une influence française pour les quelques points particuliers où on a relevé des formes *plüm*, et pour le cas bien particulier de ce mot, ou mieux, si on peut parler d'une substitution d'un mot français au mot wallon — et bien que le passage de *plèm* à *plém*, *plüm*, ne puisse être absolument exclu — il ne peut être question de penser à une influence française pour des mots aussi courants que *pür* et surtout que *lün* ou *prün*. Il faut insister sur ce point. Il paraît raisonnable de voir dans l'*ü* de ces mot l'aboutissement, à La Gleize, d'une évolution wallonne régulière. Cet aboutissement représente un stade plus avancé que celui qu'on trouve dans *dò:r*. Ne faut-il pas retenir que dans LUNA le *u* est encadré de *l* et de *n*, dans PRUNA de *r* et de *n*, c'est-à-dire qu'il subit une double influence qui le pousse à avancer et à se fermer? Sans doute pourrait-on penser que *prün* est un mot emprunté du français et que le vrai mot wallon est *bülók*. Cet argument perd bien de sa valeur si, comme nous le fait remarquer L. REMACLE, on considère que PRUNA ou la forme qui en provenait a dû exister relativement tôt dans le parler de notre région puisque nous trouvons aujourd'hui des formes *prō:n*, avec nasalisation de la voyelle.

⁽¹⁾ A la p. 64 de *Problème de l'ancien wallon* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. CIX, Liège, 1948), L. REMACLE a écrit : « En liégeois, la voyelle vélaire latine *u* est aujourd'hui altérée devant *r*, devant *n*, *m* et en hiatus ». Négligeons ici l'hiatus. L. REMACLE place donc d'un côté *r*, de l'autre *n* et *m* groupés. En unissant ainsi *n* et *m* on peut laisser croire que leur caractère de nasales joue un rôle dans l'évolution. Or il n'en est rien. Il faut séparer *m* des deux linguales *n* et *r*, car c'est le point d'articulation et la position de la langue pendant

Finale -unu

Le **u** final disparaissant de bonne heure, nous nous trouvons en face d'une terminaison *-un* où le **n** est implosif, c'est-à-dire où le **n** fait partie de la syllabe qui contient le **ũ** tonique. Cet **n** implosif va tendre à nasaliser la voyelle qui le précède. Nous savons que *-UNU* latin donne *-õ*: en wallon. Voici ce que L. REMACLE écrit à ce sujet : « L'origine de notre *õ*, qui a fait couler beaucoup d'encre, ne laisse plus aucun doute. Comme l'affirmait déjà MEYER-LÜBKE, 'le changement de *-un* en *-õ* suppose comme point de départ non pas *ũ*, mais *u*.' L'*u* primitif, resté vélaire, se sera nasalisé d'abord tel quel ; mais *ũ*, phonème peu distinct ou peu fréquent, aura été attiré et absorbé par *õ*, qui était plus net et plus commun. (Sur cette question, voy. notamment A. LOMBARD, *L'origine du français* omple, *Studia neophil.* 8, 1935-6, pp. 69-81) » ⁽¹⁾.

Que le point de départ de l'évolution soit un **u** et non un **ũ** cela paraît indubitable. Qu'on doive supposer — et dans la phrase de L. REMACLE que nous venons de citer il ne s'agit encore que d'une supposition — que dans le processus évolutif s'est situé un stade **ũ**, c'est de cela dont on peut douter.

Or dans le tome I de l'*ALW*, rédigé par L. REMACLE, carte 96, p. 265, *UNU*, l'idée du stade **ũ** n'est plus supposée mais affirmée, sans qu'on puisse voir quel élément nouveau permet de transformer la supposition en certitude. P. FOUCHÉ parle lui aussi de ce stade dans le deuxième volume de son ouvrage *Phonétique historique du français*, qui date de 1958 ; il écrit à la p. 363 : « Dans une grande partie du domaine gallo-roman septentrional... la nasalisation est

l'articulation qui déterminent et orientent l'évolution conditionnée.

⁽¹⁾ *Problème de l'ancien wallon*, p. 64.

survenue à un moment où on avait encore **u**. On a donc eu un **ũ** qui a pu s'ouvrir ensuite en **õ** ».

Ces affirmations paraissent hasardeuses. Nous proposons, pour notre part, de retenir pour -UNU, en ce qui concerne les faits wallons du moins, une évolution en -*òn*, parallèle à celle de -*una* en -*òne*, évolution antérieure à la nasalisation. Ceci revient à dire que l'articulation linguale de la consonne **a** exercé son influence sur la voyelle avant que l'articulation nasale n'exerce la sienne, c'est-à-dire que le stade **ũ**, dont on a supposé puis affirmé l'existence, n'a jamais existé.

Prétendre cela n'est-ce pas remplacer une hypothèse — car malgré la formulation affirmative de L. REMACLE, ce n'est, croyons-nous qu'une hypothèse — par une autre hypothèse ? Admettons-le, momentanément du moins. Il nous reste à voir laquelle des deux a le plus de chance d'être conforme à la réalité.

Nous doutons de l'existence du stade **ũ** parce que, comme le dit L. REMACLE, à la p. 66 du *Problème de l'ancien wallon*, il s'agit d'un phonème peu distinct et peu fréquent, qui aurait d'ailleurs été absorbé rapidement par **õ**. On peut se demander si le système vocalique wallon aurait toléré cette création.

Nous doutons aussi de l'existence du stade **ũ** parce que la nasalisation, qui atteint beaucoup plus facilement les voyelles ouvertes que fermées, lorsqu'elle atteint ces dernières a tendance à les ouvrir ⁽¹⁾. Rien qu'en subissant l'effet du caractère de nasalité de la consonne **n**, le **u** aurait dû tendre à s'ouvrir. Si, à cette tendance vers

⁽¹⁾ Remarquons qu'en français la voyelle fermée **i** se nasalise en **ẽ**, c'est-à-dire la nasale d'une voyelle plus ouverte, **è**, et la voyelle fermée **ü** en **œ**, c'est-à-dire la nasale d'une voyelle plus ouverte, **œ** (VINU → *vẽ*, UNU → *œ*).

l'ouverture exercée par la consonne grâce à son caractère de nasalité, on ajoute une tendance dans le même sens qui se serait exercée au moins au même moment grâce au caractère particulier de lingualité de la même consonne, il y a peu de chance pour que le stade *ũ* ait réellement existé.

Nous doutons enfin, et surtout, de l'existence du stade *ũ* parce que la nasalisation des voyelles fermées s'est réalisée, à coup sûr, à une époque plus tardive que celle des voyelles ouvertes. Sans doute la datation des phénomènes de nasalisation est-elle difficile à établir et diffère-t-elle assez d'un auteur à l'autre, mais il y a tout de même accord pour admettre que les voyelles basses, c'est-à-dire ouvertes (*a*, *è*, *ò*) ont été nasalisées avant les voyelles hautes, c'est-à-dire fermées, notamment *i* et *ü* ⁽¹⁾. Pour ces dernières,

(1) La tendance à la nasalisation, qui s'est manifestée à un certain moment dans la langue, a produit plus facilement un résultat lorsqu'elle portait sur les voyelles basses que lorsqu'elles portaient sur les voyelles hautes. Qu'elle ait agi sur toutes les voyelles en même temps, ce n'est pas impossible — et cette action a pu durer longtemps — mais ce qui nous importe ici, c'est le moment où la réalisation de cette tendance atteint le corps de la voyelle d'une manière assez considérable. Tous les jours, dans la parole, nombre d'individus nasalisent, dans des mesures variables, une faible partie de la voyelle contiguë à une consonne nasale, mais il ne s'agit que d'un phénomène normal de coarticulation. Nous ne pourrions parler de la nasalité des voyelles ainsi touchées que si le phénomène atteignait un certain degré.

Dans son travail *Beiträge zur Geschichte der Romanismen. I. Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhunderts* (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, Halle, Niemeyer, 1934), p. 250, E. RICHTER parle, pour *a* + cons., d'un stade *ãn* atteint au VIII^e siècle, stade où le *a* — la voyelle la plus ouverte de toutes — est nasalisé et où le *n* conserve son articulation. Puis elle écrit : « Die Nasalierung der anderen Öffner dürfte am Ende der ersten Periode nicht weiter gediehen sein als bis zu nasalem Abglitt. », c'est-à-dire que, à ce moment, pour les voyelles autres que *a*, la nasalisation n'atteint que l'*Abglitt*, la détente, une partie extrêmement petite de la voyelle. Ce n'est même pas là un

BOURCIEZ situe la nasalisation au XVI^e siècle ⁽¹⁾ ; FOUCHÉ parle du XIII^e siècle pour **i** et du XIV^e pour **ü** ⁽²⁾. Or notre voyelle **u** est une voyelle haute et, qui plus est, vélaire, c'est-à-dire prononcée à l'arrière de la bouche, vers l'endroit où le voile du palais doit s'abaisser pour que se produise la nasalisation. Cette particularité rend vraisemblablement la nasalisation de **u** plus difficile encore que celle des autres voyelles hautes, palatales, **i** et **ü**.

Ces considérations d'ordre articulatoire, ne portent-elles pas à conclure que si la nasalisation du **u** avait pu se produire, elle n'aurait pu avoir lieu qu'assez tardivement, comme celle de **i** et de **ü**, et même plus tardivement encore ? Or, à partir de cette conclusion, le problème n'est-il pas résolu ? Le stade **ũ** n'a pu exister en wallon. Pour l'époque où cette nasalisation aurait pu se produire, c'est-à-dire au plus tôt au XIII^e siècle, et plus probablement au XIV^e, on trouve dans les textes de nos régions des graphies qui ne laissent aucun doute sur le passage déjà réalisé de **u** à **o** ⁽³⁾.

début de véritable nasalisation. Ce phénomène se réalise à tout moment dans de très multiples langues par suite de la coarticulation. Il serait donc erroné de penser, en se fondant sur les lignes d'E. RICHTER, que les voyelles autres que **a** aient connu une nasalisation, même très réduite, du corps de la voyelle dès le VIII^e siècle.

(1) *Précis de phonétique historique française*, pp. 92 et 115.

(2) *Phonétique historique de français*, pp. 361 et 362.

(3) C'est chez L. REMACLE que nous trouvons ces précisions (*Ancien wallon*, pp. 66 et 67). L. REMACLE conclut, à la p. 67 : « Que tirer de ces graphies en 'on' ? Elles prouvent, me semble-t-il, que, dès le début du XIII^e s. **u** + cons. nasale se confondait dans nos régions avec **o** + cons. nasale... »

Que penser de la graphie *oun* du XVII^e siècle que L. REMACLE cite à la p. 67 du *Problème de l'ancien wallon* ? On admettrait difficilement que cette graphie, si elle était relevée pour des points où on prononce aujourd'hui **õ**, pût représenter un stade **ũ**. Ne venons-nous pas de lire qu'une confusion entre **u** + cons. nas. et **o** + cons. nas. existe depuis le début du XIII^e siècle ? Mais ce qui est possible, c'est que, dans quelques points, la tendance à la nasalisation

La première hypothèse doit donc être abandonnée. Faut-il maintenant encore prouver que la deuxième, celle que nous proposons est meilleure? Il nous semble que ce n'est plus nécessaire lorsqu'on a confronté les modifications articulatoires et les dates de nasalisation. En fait, l'hypothèse n'en est plus une. Elle s'est muée en certitude. Dans le wallon de l'Est, le stade *ũ* n'a jamais existé : -UNU est d'abord passé à -*ôn* et ensuite la voyelle s'est nasalisée pour aboutir à -*ô*.

Appendice

Nous croyons avoir la chance de posséder, dans le parler de notre village natal, un mot dont les deux formes concurrentes nous permettront de renforcer notre démonstration, à savoir que, dans l'évolution de -URU, c'est le point d'articulation de la consonne, en avant et en haut de la cavité buccale, qui importe. Nous allons rencontrer un phénomène inverse de celui que nous avons décrit ci-dessus.

A Oreye, actuellement, pour désigner le mur, coexistent deux mots wallons, *mêr* et *môr*, *mêr* appartenant aux individus âgés, *môr* appartenant aux jeunes.

L'évolution que nous avons retracée ci-dessus pour DURU et PURU s'est bien réalisée aussi pour MURU à Oreye, puisque les individus des anciennes générations

exercée sur la voyelle n'ait pas abouti et que nous trouvions là, aujourd'hui, le *u* latin. Ceci expliquerait le *u*: noté pour Montegnée [L 61] et le *u* noté pour Bastogne [B 1] sur la carte 96 du tome I de l'*ALW*. On dit *u*: *êlên* « un chien » à Montegnée? Dans *êlên* la nasalisation n'a pas abouti non plus!

Et la graphie *oun*? Nous y verrions la notation du *u* oral qui aurait subsisté depuis le latin jusqu'en wallon. Par analogie avec la graphie française de l'article correspondant *un* [œ], qui possède un *n* non prononcé, et pour bien distinguer la notation de l'article indéfini de celle de la conjonction de coordination *u*, « ou », on a pu faire suivre, dans l'écriture, le *ou* d'un *n*.

disent *mèr*. Comment expliquer dès lors le *mòr* des jeunes générations? Ce ne peut être un archaïsme puisque justement c'est le mot propre aux jeunes. Alors?

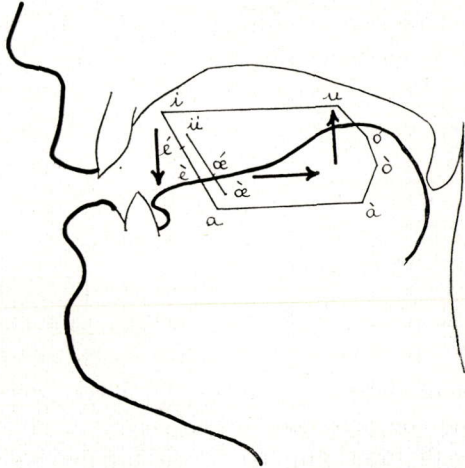


Fig. 5. — Articulation d'un *r* postérieur et son influence sur les voyelles contiguës

Il faut savoir que le *r* du wallon d'Oreye a, assez récemment, changé d'articulation ⁽¹⁾. Au *r* apical ancien (voir fig. 1), s'est substitué un *r* analogue à celui du français, un *r* pour l'articulation duquel la langue se porte vers l'arrière et le haut de la cavité buccale, tandis qu'elle s'abaisse à l'avant (fig. 5). Dès lors l'influence exercée par cette consonne sur la voyelle qui la précède va être toute différente de celle exercée par le *r* apical. Le *r* d'arrière va tendre à ouvrir les voyelles d'avant, à fermer les voyelles d'arrière et à faire passer les voyelles de la série d'avant dans la série d'arrière (voir les flèches sur la fig. 5). C'est

⁽¹⁾ Voir, sur ce sujet, notre ouvrage, *La constitution phonique du mot wallon*, pp. 75-78.

cette dernière influence, d'arrière vers l'avant, qui a joué dans le cas de *mòr*. Avec le changement d'articulation du *r*, le *mèr* ancien est passé aujourd'hui à *mòr*.

S'il fallait préciser ce que cet article apporte à la phonétique du wallon, nous mettrions en relief les trois faits suivants : d'abord que l'évolution des finales -URU, -URA, -UNA est purement wallonne et qu'aucune influence française n'a joué, ensuite que, dans l'évolution, c'est le caractère lingual particulier de la consonne suivant le *u* qui importe — le caractère nasal de *n* dans -UNA n'entrant pas en ligne de compte — enfin que, dans le passage de -UNU latin à -*õ* wallon, le stade -*ũ* n'a pas existé.

Léon WARNANT.

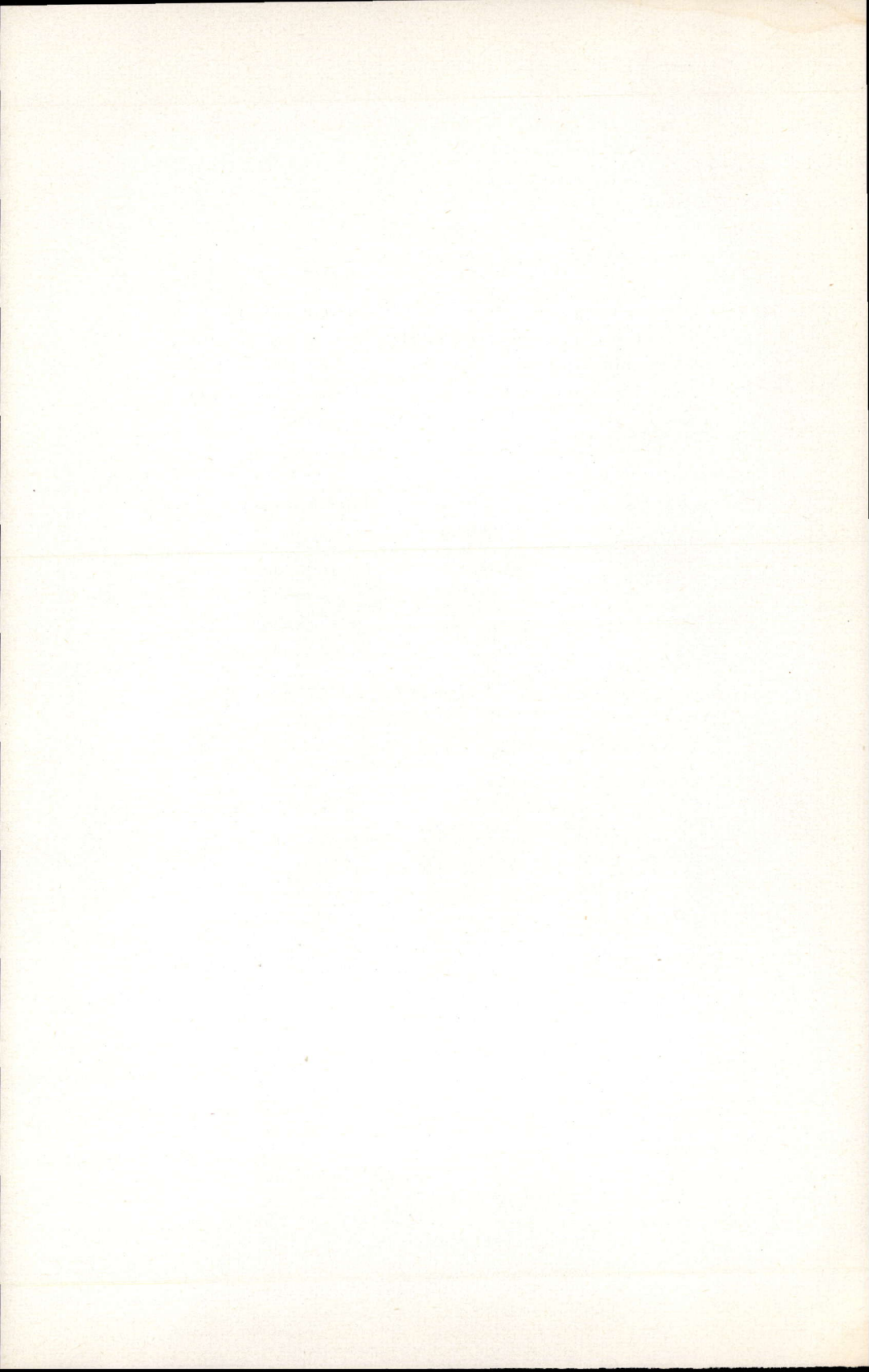


TABLE DES MATIÈRES

Vocabulaire général des parlers romans de la Belgique, 15 ^e Cahier : <i>âr</i> — <i>arlumer</i> , par J. WARLAND . . .	1
Les procès sémantiques de l'emprunt populaire observés à travers quelques verbes wallons d'origine germanique, par A. BOILEAU	81
<i>Trimâzo</i> , <i>trimozèt</i> , <i>mozète</i> : de la poésie aux <i>curiosa</i> , par J. HERBILLON et É. LEGROS	101
La Valona. Contribution à l'étude du mot « Wallon » à l'étranger, par R. PINON	121
L'origine des toponymes <i>Maredret</i> et <i>Maredsous</i> , par L. REMACLE	157
Glanures toponymiques et lexicologiques, par Edg. RENARD	169
Évolution des finales -URU, -URA, -UNU, -UNA dans le wal- lon de l'Est, par L. WARNANT	189
Table des matières	206

IMPRIMERIE GEORGE MICHIELS, S. A., 6 RUE DE LA PAIX, LIÈGE

